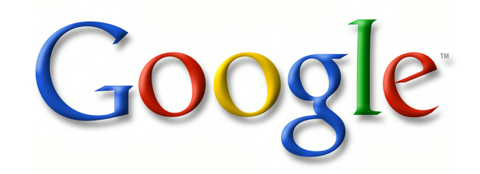
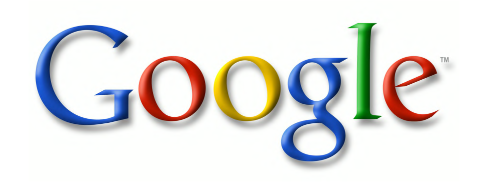
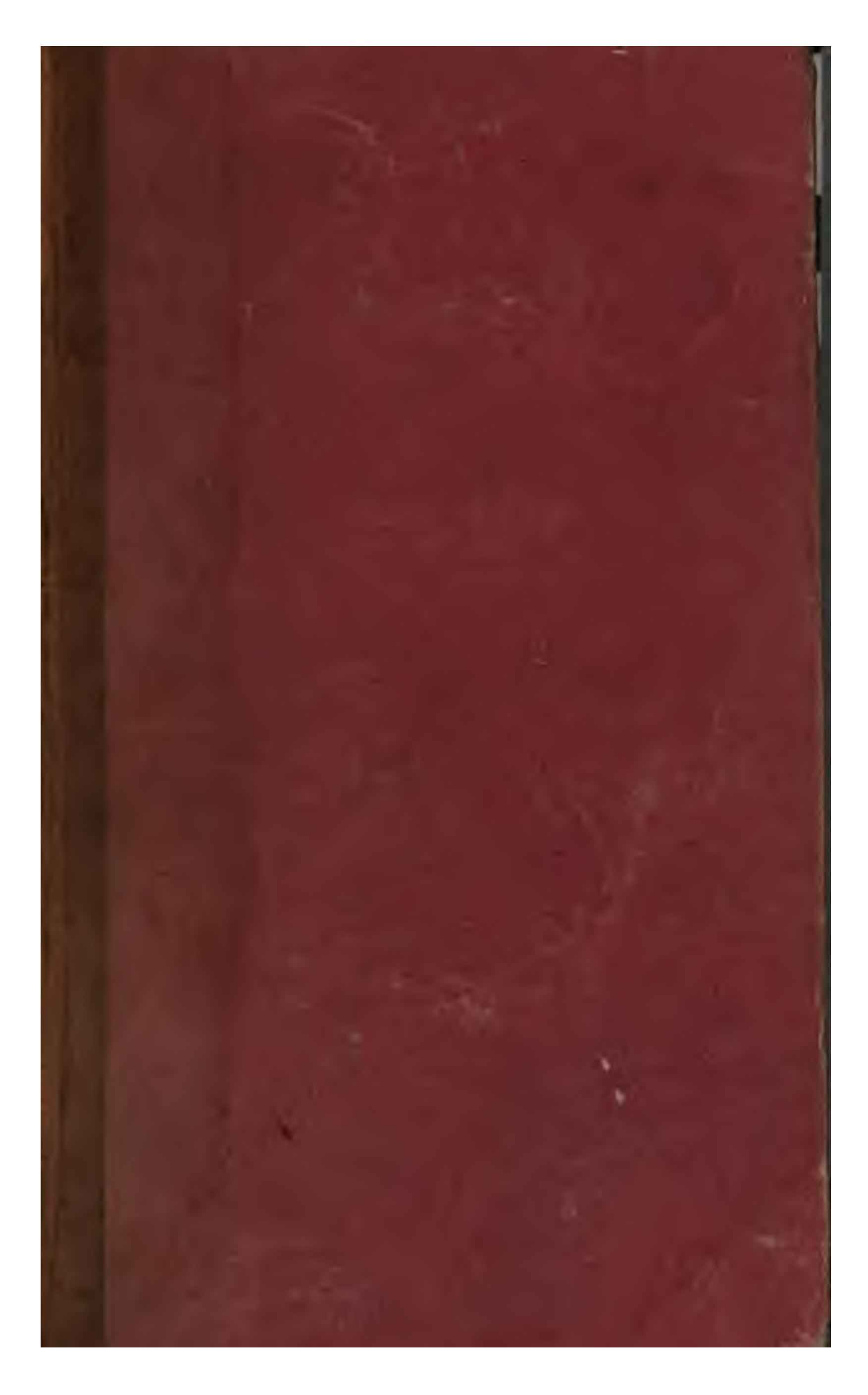



Google




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

HISTOIRE
DES DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS
A LA DOMINATION DES RUSSES,
TOME I.

HISTOIRE
DES DIFFÉRENTS PEUPLES
SOUMIS
A LA DOMINATION DES RUSSES,
OU
SUITE DE L'HISTOIRE
DE RUSSIE.

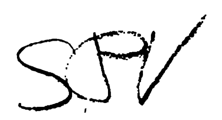
PAR M. LEVESQUE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DE BURE l'aîné, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



PRÉFACE.

Il y aurait plus de vanité que de modeſtie à demander l'indulgence du lecteur pour cet ouvrage. C'eſt un de ces livres qui peuvent renfermer quelques objets de curioſité, même d'utilité, mais qui ne ſuppoſent dans leurs auteurs que la patience d'en avoir raſſemblé les matériaux.

Les faits que j'ai réunis fourniront peut-être à de vrais philoſophes des réſultats importants. L'honneur ſera pour eux, je n'aurai que le mérite obſcur de les avoir ſervis. Le journalier laborieux qui conduit les marbres au bâtiment ne partage pas la gloire de l'architecte.

Obligé de décrire des hommes

forment pas plus un même corps que l'hiſtoire des Sauvages de Caïenne ne fait partie de l'hiſtoire de France.

J. J. Rouſſeau ſouhaitait de voir des philoſophes voyager chez les Sauvages : c'eſt ce qui eſt arrivé en Ruſſie. Les vaſtes dépendances de cet empire ont été viſitées par des membres choiſis de l'Académie des ſciences de Saint-Péterſbourg. Dégagés des préjugés vulgaires, obſervateurs attentifs, accoutumés à l'étude de l'homme par leur état de médecins ou de naturaliſtes ; la plupart nés & élevés dans l'Allemagne, où le caractere flegmatique des habitants les rend peu ſuſceptibles de prévention ou d'un enthouſiaſme déréglé, ils étaient capables de bien voir & ils en avaient le deſir. Steller, Krachéninnikof,

les deux Gmélin, Pallas, Lépekhin, Rytchkof, Géorgi (1) &c.; tels ſont les ſages voyageurs dont les mémoires ont ſervi principalement à la compoſition de mon ouvrage. j'ai dû les ſuivre avec confiance, &, ſi j'ai quelquefois été trompé par eux, comment pouvais-je éviter l'erreur?

Un écrivain qu'on attaque ſur ſon ſtyle, ſur ſes penſées, ſur la forme de ſon ouvrage, doit ſe taire. C'eſt à ſes lecteurs à le défendre, &, s'il n'en a pas, il eſt déjà condamné.

---

(1) M. Géorgi a donné, d'après ſes propres obſervations & d'après les notes des autres Académiciens voyageurs, la deſcription de tous les peuples de Ruſſie. Son ouvrage m'a ſervi de guide lorſque les autres mémoires me manquaient, & toutes les fois que j'ai pu conſulter les

Mais un hiſtorien qu'on attaque ſur les faits eſt obligé de répondre. Son honneur même eſt bleſſé, puiſqu'on l'accuſe de menſonge, & ſon ſilence ſerait un aveu de ſa honte. Il doit reprendre ſes droits ſur la confiance ébranlée de ſes lecteurs, & leur prouver qu'il n'a rien avancé dont il ne puiſſe donner des preuves.

On a voulu répandre le doute ſur quelques uns des faits que j'ai rapportés dans mon hiſtoire de Ruſſie (1). J'y ai parlé d'un traité

---

mémoires originaux, ils m'ont rendu témoignage de ſa fidélité.

J'ai ſuivi, pour les mœurs des Inſulaires de l'Océan oriental, M. Géorgi & les *Nouvelles Découvertes des Ruſſes entre l'Aſie & l'Amérique*, par M. Coxe.

(1) Voyez les *Réflexions ſur l'hiſtoire de Ruſſie*, par M. *Leveſque*, inſérées dans le mercure du 25 Janvier 1783.

insidieux que les Suédois firent avec les Russes après la bataille de Narva & qu'ils rompirent le lendemain. On a cru que ce traité n'existait pas, parceque M. de Voltaire n'en a rien dit : On m'a demandé si je l'avais vu. Oui, je l'ai vu & je l'ai encore en ce moment sous les yeux : c'est Pierre I qui l'a consigné lui-même dans son journal ; il assure que Charles XII avait donné sa parole royale qu'il serait observé (1). Je trouve aussi cette con-

(1) « Et cette même nuit du 20 No« vembre (1700) tout l'Etat-Général dé« puta au Roi le Général Boutourlin, pour « lui demander une suspension d'armes « pour le lendemain & la liberté de faire « la retraite. Les généraux Suédois, par « ordre & en présence du Roi, don« nerent leur parole que ce qui restait de « l'armée Russe serait libre de se retirer

vention dans un manifeste que le Vice-Chancelier composa par ordre du Tsar : il en rapporte les articles, il assure que Charles XII avait touché la main du général Prince Dolgorouki, en gage de sa parole.

J'ai dit que Pierre I avait plus de 38000 homes lorsqu'il fut enveloppé par les Turcs sur les bords du Prouth; mais M. de Voltaire

---

« le lendemain, avec armes & drapeaux,
« mais sans artillerie.... Bientôt après, nos
« Généraux furent appellés auprès du Roi
« & la convention fut confirmée par la
« parole de ce Prince. Ils redemanderent
« toute l'artillerie que les Suédois avaient
« prise dans les retranchements ; & le
« Roi dit lui-même : *Elle est déja der-*
« *riere nous, on ne peut vous la rendre.* Ils
« insisterent pour qu'on leur laissât du
« moins les pieces de campagne, & il

lui en donne que 22000; & on
tient que c'eſt lui qui a raiſon.
eſt vrai cependant que Pierre I
rque lui-même dans ſon journal
il avait 38146 hommes (1). J'a-
le que, dans l'Ordonnance pour
couronnement de l'Impératrice
épouſé, il dit qu'il n'en avait
22000. Cette contradiction du-
ys avec lui-même fait une diffi-

---

mit ſeulement de leur laiſſer ſix
ons. » *Journal de Pierre I.*
Tſar raconte enſuite que les Sué-
aiſſerent défiler en effet la diviſion
néral Golovin & les deux régiments
rdes qui avaient fait la veille une
reuſe réſiſtance, mais qu'ils arrê-
l'autre diviſion, la déſarmerent,
illerent même les ſoldats de leurs
& retinrent les Généraux priſon-
e guerre.
« Voici, dit Pierre I dans ſon

culté; mais il semble qu'on doit s'en tenir à son journal, écrit dans le temps, & où il donne le détail de sa cavalerie & de son infanterie. L'ordonnance pour le couronnement de l'Impératrice est postérieure de treize ans. Le Tsar peut avoir exagéré à dessein le danger

---

« journal, ce qui composait notre ar-
« mée :

« Cavalerie, seulement . . . 6692 hommes.

« (Parceque le géné-
« ral Renn avait été en-
« voyé à Braïlof avec
« sept mille hommes
« de cavalerie, sans
[redacted]

u'il avait couru pour relever le
ıérite de son épouse qui l'en avait
ré. On pourrait aussi soupçonner
u'il y avait une faute de chiffres
ıns la copie de cette ordonnance
ıbliée dans les *Mémoires de Ca-
erine I.*

Il me vient en ce moment une
ɔisieme conjecture : je crois même
l'on doit s'y arrêter quoiqu'elle
e soit moins favorable, car j'aime
ieux la vérité qu'un passage de
ɔn livre. Je commence donc à
ıpçonner que le journal & l'or-
ınance sont également fideles.
rre I, dans le journal, aura mar-
ı le nombre de ses troupes au
ment où elles furent envelop-
s; &, dans l'ordonnance, il nous
rend à quel nombre elles étaient
ıites lorsque son épouse fit en-
er les négociations de paix.

Mais comme le héros, dans son journal, ne donne le détail de ses troupes qu'après avoir parlé de la conclusion de la paix; comme il ne le donne que pour prouver que cette paix était nécessaire; j'ai dû naturellement tomber dans une erreur où il me conduisait lui-même. Si la conjecture que je viens d'établir est vraie, ce ne sera dans le journal & dans mon livre, qu'un déplacement de circonstances: mais ce déplacement est une faute, & je ne prétends pas l'excuser. Elle prouve du moins, contre mon censeur, que, loin d'avoir copié M. de Voltaire, j'ai suivi scrupuleusement les mémoires les plus authentiques.

On m'a demandé si l'on trouvait de l'ivoire fossile en Sibérie; &, en faisant cette question, on copiait,

er, favant, profond dans l'hiftoire
e Ruffie, qui avait fous les yeux
outes les pieces de la négociation.

Un monument de marbre, éri-
é dans un défert, parle à l'imagi-
ation d'une maniere impofante.
Iais devais-je dire qu'on avait élevé
e marbre, lorfqu'on s'était con-
nté de planter en terre un po-
au de bois ?

Mon cenfeur affure que ce po-
au reffemble beaucoup au mar-
e dont parle M. de Voltaire :
de la peine à voir cette reffem-
ance.

Après m'avoir fait un crime de
tre pas toujours d'accord avec
de Voltaire, on me reproche
l'avoir fuivi pas à pas dans tout
que j'ai dit du regne de Pierre I.
tranche le mot, on m'accufe
lagiat. Eh! comment cette ac-

cusation peut-elle être fondée si je ne me rencontre jamais avec M. de Voltaire dans l'expression, si j'en differe souvent dans les détails, si mes réflexions ne sont pas les siennes (1), si je rapporte des faits dont il n'a pas parlé, si l'ordre que je suis est différent du sien quand la chronologie n'exige pas qu'il soit le même, si j'ai cité par-tout en marge mes autorités, & si mes citations sont toujours fideles? Il est impossible que deux auteurs qui

(1) Elles ne peuvent être différentes quand nous avons tous deux emprunté celles de Pierre I lui-même, comme nous avons fait en terminant le récit de la bataille de Narva & dans d'autres occasions. C'est ce qui peut avoir trompé mon censeur. On sait qu'on avait envoyé à M. de Voltaire des extraits du journal de son héros.

traitent le même sujet historique ne se rencontrent pas souvent dans les faits & quelquefois dans la même maniere de les voir.

Je n'ai relu l'ouvrage de M. de Voltaire sur la Russie qu'après avoir terminé le mien. J'ai profité alors les faits que lui seul m'indiquait & e n'ai pas négligé d'apprendre aux ecteurs que je les lui devais (1).

Mais je ne les ai jamais adoptés u'après en avoir examiné les preu-

---

(1) En parlant de l'affaire du Prouth, r laquelle mon censeur paraît s'être rêté, j'ai cité deux fois M. de Voltaire sur quelques légeres circonstances qu'il 'a fournies : le reste de mon récit est lèlement extrait du journal de Pierre I, la plupart des réflexions sont de ce ince.

C'est à M. de Voltaire que je dois la onse du Vizir à Charles XII & je lui

ves. J'ai pouſſé même le ſcrupule jusqu'à ne pas parler de la reconnaiſſance de Catherine I & de ſon frere, parceque je n'avais pas encore vu les mémoires d'où M. de Voltaire l'a tirée. Les circonſtances, vraies pour le fond, ont quelque choſe de romaneſque qui m'inſpirait de la défiance, & j'ai mieux aimé priver mon livre d'une ſcène intéreſſante que riſquer de mentir au public.

Mon cenſeur a mis un peu d'hu-

---

en ai fait hommage. Il la tenait du Comte Poniatovski qui ne quittait pas ce Prince. Pierre I dit ſeulement que le Vizir répondit au Roi : « Vous avez appris à « connaître les Ruſſes & nous les con- « naiſſons auſſi. Attaquez-les ſi vous vou- « lez avec vos troupes ; pour moi, je ne « romprai pas la paix ». Il eſt poſſible que le général Turc ait fait les deux réponſes.

meur dans son attaque, parcequ'il croyait avoir à défendre M. de Voltaire (1) : il m'a été facile de ne mettre que de la modération dans ma réponse, car je n'avais à défendre que mon livre.

On allait tirer les feuilles de cette préface, quand j'ai reçu les deux volumes qui viennent de paraître de l'*Histoire de Russie par*

---

(1) Il est inutile de combattre ici l'imputation qu'il m'a faite d'être un ennemi caché de M. de Voltaire. Personne ne peut avoir une admiration plus sincere que la mienne pour cet écrivain unique chez toutes les nations, & qui a tant contribué à soutenir, à augmenter la gloire littéraire de la nôtre. Mais les sentiments qu'il m'inspire sont fort indifférents à ma fidélité dans l'histoire, & il ne s'agit ici que de cela.

M. le Clerc. L'un forme le premier tome de l'hiſtoire ancienne & l'autre le premier tome de l'hiſtoire moderne. Comme l'auteur a daigné parler ſouvent de moi dans cet ouvrage, je dois répondre à ſon honnêteté, & c'eſt à lui que j'adreſſe la parole.

J'ai lu avec empreſſement, Monſieur, votre nouvel ouvrage & j'y ai reconnu cette maniere qui n'eſt qu'à vous, & dont vous nous aviez autrefois donné le modele dans votre roman d'Yu le Grand. J'ai admiré avec quel courage vous vous êtes écarté de la route tracée par les Thucydide, les Tite-Live, les Tacite, dont les modernes n'ont fait que ſuivre ſervilement les pas. Tous, avec plus ou moins de ſuccès, ont cherché dans leurs

crits à conſerver l'unité d'intérêt : 'eſt ce que vous avez évité, & ous trouvez dans votre nouvelle néthode une ſource de richeſſes. ous tranſportez votre lecteur dans ous les temps, vous le promenez ur toute l'étendue du globe. Raontez-vous l'hiſtoire de *Sviatoſf*? vous trouvez que ce prince a es rapports ſenſibles avec Chars XII, & vous nous donnez une urte hiſtoire du héros de la Sue-. Vladimir introduit le Chriſtiaime en Ruſſie : vous tracez à ce et un abrégé de la vie de Conſtin. Un autre Vladimir chaſſe Juifs de Kief : vous nous apnez comment les Juifs furent ſécutés par Trajan. Novgorod ouve une famine : c'eſt pour s une occaſion de nous parler a tremblement de terre d'An-

tioche. Si les Russes font la guerre aux Bulgares, vous racontez les guerres que les Phéniciens firent aux rois d'Egypte. Enfin vous vous faites suivre par vos lecteurs à la Chine, au Japon, sur les sables de la Négritie, dans le pays des Iroquois, dans les îles de la Mer du Sud. On ne sait jamais où l'on est : mais qu'importe pourvu qu'on soit bien ?

Quand nos vieux maîtres avaient préparé leurs lecteurs à de grands événements, ils ne leur laissaient plus le temps de respirer, & ne se donnaient pas à eux-mêmes celui de faire une courte réflexion. Vous avez plus de ménagement pour les vôtres. Leur avez-vous raconté le partage que Vladimir fit de ses Etats à ses enfants & sa mort qui suivit de près cette imprudence ; ils

prévoient que la Ruſſie va être déchirée par les diſſentions des freres; la curioſité leur cauſe une ſorte d'agitation : c'eſt alors que vous avez l'adreſſe de leur ménager un long repos, & que vous employez cent trente pages in 4°. à leur parler de l'ancienne idolâtrie des Ruſſes & de leur religion actuelle.

Chez vous le ſtyle n'eſt pas moins varié que les digreſſions. Quelquefois hardi dans vos métaphores, vous dites en parlant des ſouffrances : « C'eſt la maniere noire de la vie que les jouïſſances récréent & adouciſſent un peu. » Ailleurs joignant à la hardieſſe des figures une profonde & vénérable obſcurité, vous dites que « Le deſpotiſme met de la pouſſiere en œuvre, & de l'œuvre en pouſſiere ». Tantôt vous vous prêtez

à un agréable badinage. « Tous ces « attentats & ces chûtes, dites-« vous, ne rendaient-ils pas le trône « de Kief semblable à des monta-« gnes de glace sur lesquelles les « princes Russes patinaient quel-« ques instants & finissaient par se « rompre le cou »? Tantôt descendant à une douce familiarité, vous dites en parlant d'un prince : « La « veille de sa mort, il était en par-« faite santé ».

Je savais que des Russes instruits vous avaient donné des notes sur des points de leur histoire; je savais que vous en aviez fait vous-même, lorsque les conversations étaient tombées en votre présence sur quelques usages ou quelques événements remarquables; je savais aussi qu'on vous avait traduit des pieces assez intéressantes;

enfin je n'ignorais pas que vous étiez en état de donner des *Essais* curieux, des *Recherches* importantes sur la Russie : mais tout cela ne forme pas un corps d'histoire, & je ne comprenais pas comment vous parviendriez à suivre la chaîne des événements depuis les premiers temps de la domination russe jusqu'au regne de Pierre I ou du moins de son aïeul.

Il est vrai que nous avons une traduction de l'histoire ancienne de Russie par Lomonosof : mais elle se termine au regne d'Iaroslaf, mort en 1054, & la partie historique que vous venez de publier nous conduit jusqu'à l'année 1237. Comment vous êtes-vous tiré de cette difficulté qui semblait invincible ? Par le plus aisé de tous les moyens.

Oui, Monsieur, depuis la fin du

ſions jamais écartés l'un de l'autre dans notre choix? Comment, trouve-t-on ſi ſouvent mes expreſſions dans votre livre, quoiqu'en général nos ſtyles ſoient ſi différents l'un de l'autre?

Voulez-vous des preuves plus poſitives? Vous avez copié juſqu'aux fautes d'impreſſion de mon ouvrage (1). Sous l'année 1093, *Sviatopolk Iſiaſlavitch* y eſt nommé *Sviatopolk Iaroſlavitch*, & vous le nommez de même auſſi en titre. Dans le récit du regne de ce prince, je dis qu'il était fils

(1) Cependant quand M. le Clerc découvre chez moi quelques fautes d'impreſſion, il ne manque pas de me tancer vertement. Il y a dans mon premier tome une erreur de nombre ſur les cataractes du Dnepre, il releve cette faute quoique j'aie dit, tome 5 : *Son cours eſt embar-*

d'Iſiaſlaf,

ſiaſlaf, & alors vous le dites
mme moi, ſans vous appercevoir
'il s'appellait donc Iſiaſlavitch.
vais cependant corrigé cette fau-
lans l'errata.

Vous aimez à faire parade d'é-
lition, & à répéter ſouvent *Neſ-
dit, Nicon rapporte, les Chro-
ues diſent.* Toutes les fois qu'on
ıve ces formules dans votre
e, on n'a qu'à ouvrir le mien,
y trouvera en marge *Neſtor,
on*, &c. Mais quand par haſard
oublié de citer mes autorités,
vous égarez auſſitôt. C'eſt
que vous dites, page 401 :

---

par treize écueils. Il fait une note
s pour apprendre qu'il s'eſt gliſſé
au lieu d'un *6* dans le milléſime
de mes marges ; & en me corri-
il ſe trompe lui-même, au moins
dois croire le prince Stcherbatof.

« Ces chroniques disent encore « que le Pape Urbain II envoya « à Vsévolod un Evêque nommé Théodore, &c. ». Non, Monsieur, ce ne sont pas les chroniques qui disent cela, c'est le prince Stcherbatof; mais j'avais oublié de le nommer.

Quelquefois vous ne prenez pas la peine de rien changer à mon style. Ainsi le reglement ecclésiastique de Vladimir I, pages 169 & suivantes de votre Histoire ancienne, est copié mot pour mot de mon ouvrage, tome 1, pages 165 & suivantes. Il serait bien étonnant que deux écrivains eussent fait dans les mêmes termes, non pas la traduction, mais l'extrait de cette piece. Il en est de même de la lettre du Pape Grégoire VII, &c. &c.

D'autres fois vous changez quel-

ques unes de mes expressions, mais le plagiat est encore facile à reconnaître. En voici un exemple.

Histoire de Russie par M. le Clerc, Histoire Ancienne, page 214.

Les Russes ont conservé l'usage de la Trizna. Ils distribuent du caffé, du vin, de l'eau-de-vie, du punch à tous les assistants du convoi funéraire : on boit autour du mort, rasé, frisé, & exposé sur un cercueil ordinairement peint & quelquefois doré ou argenté & doublé de satin ou d'autres étoffes de soie, selon le rang, la dignité, la fortune du mort, qui est revêtu de ses plus riches habits : on lui met aux mains des gants blancs & il tient une croix, un passeport & un bouquet.

Histoire de Russie par M. Levesque, tome 1. page 61.

L'usage de la Trizna n'est pas entièrement perdu en Russie : il ne s'y fait guere d'enterrement qu'on ne distribue

aux assistants du thé, du caffé, du vin, du punch & d'autres liqueurs. On boit autour du mort, bien rasé, bien frisé, & exposé à decouvert sur un cercueil peint, doré ou argenté & doublé d'étoffe de soie. Il est revêtu de ses plus riches habits, on lui met aux mains des gants blancs, & il tient une croix & un bouquet.

Dans d'autres endroits vous changez davantage mes expressions, mais vous conservez l'ordre de mes phrases. Il faut encore vous en rappeller un exemple. Pour le rendre plus sensible, je séparerai les phrases par un filet.

Histoire de Russie par M. le Clerc, Histoire Ancienne, page 429.

Des ouragans, des pluies continues & des inondations renverserent toutes les digues & enleverent toutes les productions des campagnes. —— La récolte de l'année précédente avait été médiocre & le peu de grains qui restait se vendit à

prix exorbitant ; les personnes riches
ient les seules qui pouvaient se procu-
des subsistances, & ces ressources pré-
es furent bientôt consommées. — Les
naux utiles périrent les premiers par
éfaut de pâturages. — Les hommes
nt réduits à broyer les feuilles & les
rces des arbres qu'ils s'arrachaient avec
ur, à se nourrir des animaux les plus
& des insectes les plus dégoûtants.
Les rues étaient couvertes de cada-
dont la corruption répandait au loin
oison destructeur, &c.

oire de Russie par M. Levesque, tome 1, page 269.

es ouragans furieux, des pluies sur-
dantes, de terribles inondations bri-
it, renverserent, enleverent les pro-
ons de la campagne. — Le peu de
s qu'on avait ramassé se vendait à un
xorbitant, les riches seuls pouvaient
rir à grands frais une subsistance
isante. — Les animaux qui payent
urs chairs les soins avares de ceux

qui les ont nourris, expirerent les premiers par le défaut de pâturages. — On fut réduit à broyer les feuilles & les écorces des tilleuls; on en fit une sorte de pain que ces malheureux dévoraient avidement; on se nourrit de la chair dégoûtante de ces animaux vils qui ne sont point enlevés par la disette, parcequ'ils ne se nourrissent que du rebut des autres animaux. — Les rues étaient jonchées de cadavres & le nombre des vivants ne suffisait pas à enterrer les morts. Les vapeurs qui s'exhalaient de ces cadavres abandonnés répandaient au loin leur poison contagieux.

Le plus souvent vous vous écartez encore plus de mon style, mais on retrouve encore dans nos récits la même suite d'idées.

Tout lecteur qui aurait la patience de comparer regne par regne votre ouvrage & le mien, en passant par-dessus vos digressions & vos dis-

tations, reconnaîtrait aisément plagiat. Et c'est avec moi que us prenez le ton méprisant de la llerie !

Vous m'appellez par-tout le tra-cteur des chroniques russes. Il t que vous ayez une singuliere e de la prolixité du style de ces oniques ou de la concision du en, pour croire que j'aie renfer-en trois volumes in 12 l'énorme te des chroniques. Si vous en-dez que je n'ai parcouru les ps anciens qu'à l'appui des chro-ues, c'est ce qu'a fait Tite-Live, t ce qu'ont fait tous les histo-dignes de foi qui ont écrit les nements des temps reculés, c'est ue vous auriez dû vous mettre tat de faire.

'ous plaisantez sur mon atten-à citer en marge les originaux.

C'eſt un devoir que bien de bons eſprits ont impoſé aux hiſtoriens. Mais pourquoi les citez-vous ſi ſouvent ces originaux, vous, Monſieur, qui ne les avez jamais vus? Toutes les fois que vous nommez *Neſtor*, *Nicon*, *les Chroniques*, vos lecteurs doivent entendre que c'eſt moi que vous copiez. Que ſignifie cette affectation de rapporter les phénomenes céleſtes que vous avez trouvés au bas de mes pages? Que ſignifie cette hiſtoire numiſmatique de Ruſſie dont vous parlez avec tant d'emphaſe? Votre hiſtoire, dites-vous, eſt appuyée ſur les médailles: le perſuaderez-vous aux Ruſſes? le perſuaderez-vous à nos ſavants? Ne ſait-on pas que les médailles ruſſes ſont très modernes, & qu'elles ont beſoin de l'appui des anciens monuments écrits, loin de

ıvoir leur en prêter? Eſt-il de la
gnité d'un homme de lettres de
ercher à en impoſer à l'ignoran-
, ſans craindre les réclamations
gens inſtruits?

Paſſons aux reproches que vous
: faites. Il ſera plus long que dif-
le d'y répondre.

Page 111 de votre hiſtoire an-
nne, vous me renvoyez aux hiſ-
iens modernes, qui m'appren-
ınt que les Ruſſes n'avaient pas
loix du temps d'Oleg, quoi-
un traité conſervé dans la plus
ienne des chroniques prouve
ls en avaient. Voilà un ſingulier
erium pour un homme qui écrit
toire. Eſt-ce donc par diſtrac-
ı que, pour un fait ancien, vous
oſez les modernes à la premiere
chroniques, à celle dont, pour
mêmes temps, toutes les au-

tres ne ſont que des copies (1)?

Iſiaſlaf, qui mourut en 1078, laiſſa deux fils en âge de régner. Cependant ſon frere lui ſuccéda & ſes fils ſe contenterent de quelques apanages. J'ai dit à ce ſujet : « On voit qu'il y avait, ſinon une « loi, du moins un uſage plus fort « même qu'une loi, par lequel les « freres des ſouverains étaient pré- « férés aux fils dans la ſucceſſion. « C'eſt que les Ruſſes voulaient « être gouvernés par celui de leurs « princes à qui l'âge avait donné le « plus d'expérience ». Cette conjecture vous paraît donc, Monſieur, digne de votre raillerie ? Cepen-

---

(1) M. le Clerc penſe-t-il que j'aie falſifié le paſſage de Neſtor? Je viens de le vérifier, il n'eſt pas obſcur & je puis aſſurer que ma traduction eſt fidele. Il y a deux fois dans le texte *po zakonou;*

nt si je voulais me contenter une fausse preuve, vous me la urniriez vous-même. Vous dites, ge 404, que les princes, avant de ablir Isiaslaf, convinrent que ce aient les freres qui succéderaient x freres. Cette convention n'est-e pas une loi qui existait depuis rétablissement d'Isiaslaf? Mais elle est la preuve de cette conven-n? Il n'y en a aucune. Les origi-ux ne donnent aucun secours ır résoudre la difficulté. Le prin-Stcherbatof, qui avait sous les ıx toutes les chroniques manus-:es de l'ancienne bibliotheque

le Clerc doit entendre assez de russe r savoir que cela signifie, *suivant la loi*. ;'erreur dans laquelle M. le Clerc a :ntraîné par Lomonosof prouve com-ı il est essentiel qu'un historien puisse ıurir aux originaux.

[redacted]

patriarchale, ſe contente de ſoupçonner modeſtement ce que vous oſez aſſurer avec tant de hauteur, que le nouvel ordre de ſucceſſion était fondé ſur un accord entre les princes.

Mais, pour que cet accord fût obſervé fidèlement, comme il l'a été pendant pluſieurs ſiecles, il fallait qu'il fût fondé ſur l'eſprit national. Oui, ſans doute, la nation voulait « que le trône ne quittât « jamais la maiſon de Rurik, mais « qu'il appartînt au prince le plus « âgé de cette maiſon ». Vous faites à cela une ſinguliere objection. Igor, Sviatoſlaf régnerent, dites-vous, quoiqu'ils fuſſent encore enfants. Ne voyez-vous pas qu'ils étaient alors les ſeuls princes deſcendants de Rurik & ne ſommes-nous pas convenus que le trône ne

devait pas sortir de sa maison? Les fils, ajoutez-vous, avaient toujours succédé à leurs peres jusqu'au regne de Vsévolod. Mais remarquez que ces fils n'avaient pas d'oncles paternels, & qu'en montant sur le trône ils étaient les plus âgés de la maison régnante (1).

Ioury ou George Dolgorouki profita pour ses intérêts de la discorde des princes ses parents; il sut, par sa politique, se ménager long-temps la bienveillance des citoyens de Novgorod; il fonda six villes, il attira des étrangers qui vinrent s'y établir & qui augmenterent la population & les ressources

(1) M. le Clerc fait ici une grave remarque. Il m'apprend que Vsévolod fut le premier prince russe qui prit en surnom le nom de son pere avec la terminaison en *itch*. Je le savais, mais il n'en est pas

de la Ruſſie. Je n'ai pas dit que ce fût un prince vertueux; mais j'ai dit qu'il avait de grandes qualités, & je ne ſais ſi vous avez raiſon de me contredire.

Nous venons, Monſieur, de parcourir enſemble un eſpace de près de quatre ſiecles, &, malgré votre acharnement, vous n'avez pas encore pu me prouver une ſeule erreur dans les faits. Je ne préſenterais pas le même défi à tout le monde: il eſt impoſſible que je ne me ſois pas trompé quelquefois. J'aurais une véritable obligation aux perſonnes qui me feraient connaître mes fautes; mais j'aimerais qu'elles euſſent

moins vrai que les modernes ſuivent ſouvent à cet égard l'uſage actuel. Lomonoſof, dans ſa petite chronologie, écrit *Igor Rurikovitch*, *Sviatoſlaf Igorévitch*. J'ai ſuivi ſon exemple.

a peu moins d'amertume en me
orrigeant, que vous n'en avez en
ous trompant vous-même.

Je passe à votre premier tome
: l'histoire moderne. C'est appa-
mment une introduction, puis-
i'on n'y trouve encore aucun
orceau historique, au moins dans
sens ordinaire du mot *histoire*,
qu'on y trouve cent pages consa-
ées à la médecine.

Vous employez près de cent au-
s pages à donner une idée de la
térature russe. J'ai consacré au
me sujet vingt pages in 12, &
toit peut-être encore trop; car
seule maniere de donner une
e juste de la littérature étran-
e, seroit d'en traduire les prin-
ux ouvrages. Vous tracez une
gue nomenclature de poètes qui
ient, dites-vous, *toute la dureté*,

l'incorrection, *le rampant* des poésies de Ronſard, & vous vous écriez enſuite: « M. Leveſque n'a-t-il pas « été à portée de voir, n'a-t-il pas « voulu voir, ou comment a-t-il « vu? » Et vous, Monſieur, avez-vous vu, c'eſt-à-dire avez-vous lu les ouvrages de ces poètes? J'aurais pu faire à meilleur marché que vous un bel étalage d'érudition: je n'avais qu'à prendre le Dictionnaire hiſtorique des gens de lettres, par M. Novikof, & je n'aurais pas eu beſoin de chercher des interpretes.

Mais à quoi bon apprendre aux Français les noms d'une centaine d'auteurs que les Ruſſes ne nomment jamais eux-mêmes? J'ai dit un mot par occaſion, dans le cours de l'hiſtoire, des talents de Sophie & de Natalie, parcequ'elles étaient ſœurs de Pierre I. J'ai dit que Nata-

lie, qui composait des tragédies & des comédies, eut la gloire d'indiquer une route qui ne fut frayée que long-temps après. On voit bien que je parle de l'art dramatique. Vous répondez à cela que la traduction en vers du pseautier est bien antérieure aux pieces de Natalie. On dirait que nous jouons ensemble aux propos interrompus.

J'ai parlé du laborieux Trédiakovski. J'ai dit que ses ouvrages se distinguaient par la bizarrerie du style, de la forme & des idées. J'ai ajouté, ce que vous savez aussi bien que moi, qu'on faisait lire par pénitence, dans l'hermitage de l'Impératrice, sa traduction en vers du Télémaque. Vous croyez m'avoir victorieusement combattu en montrant qu'il a composé presqu'autant de volumes que l'Abbé Prévost.

J'ai avancé qu'on ne lisait plus les poésies du prince Cantémir, & cela est vrai parcequ'il a trop affecté l'ancien style slavon. Vous assurez que j'aurais dû donner un précis de sa vie & de ses ouvrages. Je ne suis pas bien sûr que je le devais.

J'ai dit en parlant de Pierre I « Il ordonne que le souverain de « Russie soit maître à perpétuité « de nommer à son gré son successeur, de révoquer son choix & « d'en faire un nouveau... C'est à « cette imprudente loi qu'on doit « attribuer toutes les révolutions « qui ont affligé la Russie » Vous appellez cela de la déclamation. Mais qu'on montre l'énoncé de cette loi à un homme qui ne connaîtra aucun des événements que je lui attribue, & il jugera qu'elle a dû être funeste. Vous détaillez

caufes prochaines des révolu-
ns que j'indique, & c'eft ne ré-
ıdre à rien, parceque l'ordre
fucceffion bien refpećté aurait
duit une autre chaîne d'événe-
nts. Pourquoi ne m'avez-vous
objećté du moins que l'extinc-
ı des mâles de la maifon Ro-
ıof, dans la perfonne de Pier-
I, put être la caufe des défordres
fuivirent la mort de ce prince?
ı'aurais pu contefter qu'elle n'y
eu, du moins, beaucoup de

'ous voici arrivé, Monfieur,
moment de votre triomphe.
ıs avez fait examiner par un
graphe cinq ou fix de mes lignes
les dimenfions géographiques
ı Ruffie, & je conviens qu'il
s'en tenir à fes calculs. Cepen-
ne joignez pas l'infulte à ce

triomphe, car elle retomberait ſur M. Muller dont vous reſpectez les profondes connaiſſances & l'exactitude. C'eſt de lui que ſont les deux premieres aſſertions, je n'ai fait que les traduire de ſon dictionnaire géographique de la Ruſſie.

Si je me ſuis trompé de 11 d. 50 m. en avançant que les poſſeſſions de la Ruſſie s'étendaient au-delà du 225e d. du méridien de l'île de Fer, cette erreur était inévitable dans le temps où je l'ai commiſe. La derniere carte de l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg (1) place l'île de Kigalga, la plus orientale des îles aux renards,

(1) La carte générale de l'Empire de Ruſſie de 1776 & celle de 1777 ne different qu'en ce que les noms ſont gravés ſur l'une en caracteres ruſſes & ſur l'autre en caracteres romains.

au-delà du 226e. Le dernier voyage de Cook prouve que cette île ne doit pas même exiſter & que l'île Ounalachka eſt moins orientale & moins longue qu'on ne l'avait cru : mais ce voyage & la carte qui l'accompagne n'ont été publiés en France qu'après l'impreſſion de mon Hiſtoire de Ruſſie.

Je ne ſerais pas étonné, Monſieur, que vous euſſiez ſur moi plus d'avantage quand vous en ſerez parvenu à des époques plus récentes. Vous aurez peut-être des lumieres que je n'ai pu me procurer, vous ſuppléerez à mes omiſſions involontaires. Si mon ouvrage parvient à une ſeconde édition, je profiterai des nouvelles connaiſſances que vous m'aurez fournies & je ne manquerai pas de vous en faire un hommage public.

Mais vous feriez peut-être bien alors de ne pas donner comme de rares connaissances des notions incompletes & peu difficiles à acquérir (1). Par exemple, dans votre premier tome de l'histoire moderne, vous parlez des peines que vous avez eues à déterrer la généalogie de la Maison Romanof, que cependant vous ne donnez pas, & vous avancez qu'elle a été inconnue à ceux qui ont écrit l'Histoire de Russie. Elle se trouve à la fin de mon troisieme tome, & remonte au chef de cette Maison.

---

(1) M. le Clerc qui a eu tant de peine à découvrir l'origine des différentes Maisons des princes russes, aurait pu la faire chercher dans l'ouvrage du prince Khilkof s'il avait connu cette source. J'ai parlé de ces origines quand l'occasion l'exigeait.

voit d'ailleurs, dans le cours
non ouvrage, que je la connaiſ-
Je l'ai tirée d'une généalogie
détaillée dans toutes ſes bran-
, que j'ai reçue de M. Novikof,
ont je conſerve le manuſcrit.
t l'ouvrage d'un homme fort
uit, qui l'a enrichi de détails
riques. Il l'a compoſé d'après
nciens livres généalogiques &
ès un manuſcrit de l'Acadé-
des Sciences de Saint-Péterſ-
g, intitulé : « Tableau des an-
res de nos Tſars dont les corps
t été dépoſés dans la nouvelle
iſe du Sauveur ».
eſt un jugement bien haſardé
oire qu'un auteur ignore tout
'il n'a pas développé : il fau-
examiner d'abord ſi la mé-
qu'il s'eſt preſcrite lui per-
it ces développements. Je n'ai

pas cru que l'hiſtoire d'une nation dût être le répertoire de tout ce qui concerne cette nation, & je ſuis perſuadé qu'un sûr moyen de faire un mauvais ouvrage, c'eſt de vouloir y dire tout ce que l'on ſait.



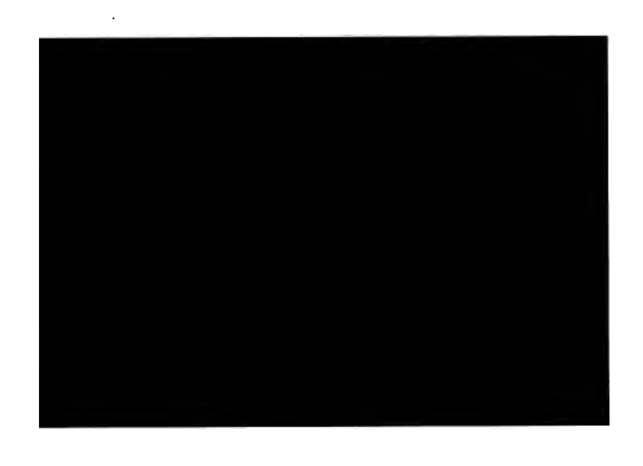


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome.

PREMIERE PARTIE.

Nations de races indéterminées.

PREMIERE SECTION.

Isles découvertes à l'orient du Kamtchatka.

SECONDE SECTION.

De la presqu'île du Kamtchatka.

OISIEME SECTION.

Des habitants des îles Kouriles.

IATRIEME SECTION.

amanisme, religion fort ancienne & très répandue dans le nord de l'Asie.

CINQUIEME SECTION.

Des Koriaks.

SIXIEME SECTION.

Des Tchouktchi.

SEPTIEME SECTION.

Des Samoïedes.

CONDE PARTIE.

Nations de Race Manjoure.

REMIERE SECTION.

Des Manjours proprement dits.

SECONDE SECTION.

Des Toungouses.

TROISIEME PARTIE.

Nations de Race Fennique.

PREMIERE SECTION.

SECONDE SECTION.

Des Ostiaks.

TROISIEME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitches.

QUATRIEME SECTION.

Des Votiaks.

CINQUIEME SECTION.

Des Mordvans.

SIXIEME SECTION.

Des Tchérémisses.

SEPTIEME SECTION.

Des Tchouvaches.

UITIEME SECTION.

Des Lapons.

NEUVIEME SECTION.

Des Finnois.

DIXIEME SECTION.

DES IJORIENS.

ONZIEME SECTION.

Des Létons, des Eſtoniens & des Livóniens.



HISTOIRE DES DIFFÉRENTS PEUPLES SOUMIS A LA RUSSIE.

Considérez un enfant encore au berceau. Vous le voyez déjà convoiteux, envieux, colere, impérieux. Tout ce qu'on soumet à ses regards, il veut le posséder; la possession qu'on lui dispute le plus vivement, à laquelle on paroît le plus fortement attaché, est celle qui fixe le plus ses desirs; il ne peut commander encore par la parole, il le fait par ses gestes impétueux, par la violence de ses cris, par ses pleurs; car c'est par des larmes que les faibles ont l'art de commander aux forts. Si ses cris ne peuvent rien obtenir, il s'emporte, son visage s'altere, son sang qui coule avec plus de violence

colore ſes joues & ſon front, ſes larmes ceſſent, & ſes cris redoublent; il frappe ſa nourrice, il frappe tout ce qui l'entoure. Les objets brillants ſont toujours ceux qui excitent le plus vivement ſa cupidité; il oublie pour un morceau de clinquant le lait qui le nourrit. Témoin de tant de paſſions unies à tant de faibleſſe, vous faites un retour ſur vous-même, & vous dites en gémiſſant: voilà l'homme.

De même, pour bien connaître l'humanité, il faut d'abord l'étudier dans ſon berceau, c'eſt-à-dire dans l'état de l'homme ſauvage. C'eſt là que vous trouverez les principes encore informes de nos idées intellectuelles, de nos vices, de nos vertus, de nos folies, de notre induſtrie, de nos connoiſſances. Plus une peuplade ſera brute encore, moins elle aura fait de ces progrès qui ne ſont dus qu'au long uſage de la ſociété & à de longues communications des différentes ſociétés entre elles, & mieux nous reconnaîtrons ce qu'était l'homme dans le

ier état de nature, & par quelles
il eſt devenu tel que nous le voyons
les États policés.

i trouver un théâtre plus favorable
e étude ſi piquante pour ceux qui
ıt ſuivre la marche de l'eſprit hu-
, que dans les vaſtes contrées qui
ɔſent la domination des Ruſſes?
là qu'on voit des Nations plon-
dans l'état le plus brut dont on
à préſent rencontrer le modele ſur
e; d'autres qui, ſauvages encore,
inguent des premieres par une in-
: plus avancée; d'autres qui, déjà
ɛrfectionnées pour être confondues
ɛs ſauvages, doivent être placées
ı claſſe des peuples que nous ap-
Barbares; d'autres enfin qui ont
. plus ou moins de degrés de la
tion.

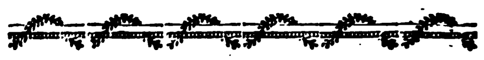
ndiquant ces différentes gradua-
nous venons de tracer le plan que
ıus ſommes formé pour l'Hiſtoire
ıples ſoumis à la Ruſſie. Ce n'eſt
dre géographique des contrées

qu'ils habitent, ou plutôt qu'ils parcourent dans leur vie errante & vagabonde, que nous nous proposons de suivre ; ce n'est pas non plus l'ordre des temps dans lesquels ils furent découverts ; mais celui des progrès plus ou moins grands de leur intelligence & de leur industrie.

Nous ne pourrons pas, il est vrai, nous asservir constamment à cette méthode, parce que la nature même des choses refusera de s'y prêter, & nous imposera quelquefois une méthode différente. Pour suivre opiniâtrément un ordre qui n'est que notre ouvrage, nous mettrions le désordre dans l'ouvrage de la nature. Ne serait-ce pas, par exemple, confondre tous les objets, que de mêler avec les peuples de races indéterminées, ou de race fennique, une nation tatare, parcequ'elle serait moins avancée dans la civilisation que les autres nations qui ont avec elles une origine commune ? Il est permis de se faire des méthodes convenables au but qu'on se propose : mais il faut savoir les abandonner quand la nature l'ordonne.

Cependant, pour être aussi fideles qu'il est possible au plan qui nous semble indiqué par notre sujet, il faut nous transporter d'abord au-delà de la Sibérie & de la presqu'île du Kamtchatka, dans des archipels dont les noms mêmes sont encore presque généralement inconnus, qui n'ont été découverts que de nos jours, & dont la position ne se trouve tracée que sur nos cartes les plus récentes.





PREMIERE PARTIE.

Nations de Races indéterminées.

PREMIERE SECTION.

Iles découvertes par les Ruſſes à l'Orient du Kamtchatka.

CHAPITRE I.

Découverte, poſition, deſcription de ces îles.

LA premiere, la plus occidentale & la plus anciennement connue de ces îles, eſt celle où Béring fut obligé de chercher un aſyle en 1741, après la plus fâcheuſe navigation, & dans laquelle il mourut. Elle a conſervé le nom de ce malheureux

[redacted]

ınimaux qui portent des fourrures pré-
ses. Les Russes y furent appellés par
érêt, & le même intérêt leur fit bien-
près découvrir l'île de cuivre, égale-
t affreuse, infertile & déserte. Enfin,
'année 1745, ils commencerent à con-
'e le grouppe d'îles qu'ils nomment
ıutiennes. Ils ne découvrirent que
e ans après celui des îles aux renards,
: les plus orientales touchent presque
ɔntinent de l'Amérique.
e ne fut qu'en 1761 qu'ils reconnu-
un troisieme grouppe situé au Nord-
lu premier. Ils lui donnerent le nom
ı Andréanovski : on croit qu'elles
au moins au nombre de six ; je ne
i trouvées encore indiquées sur au-
carte.
. nature se montre sur ces îles dans
l'horreur qu'elle déploie quand
ıme ne l'a point encore asservie.
la nature est belle & majestueuse
son horreur, quand, aidée par la
té du sol & par l'humidité meur-
à la fois & vivifiante, elle fait naî-

tre des forêts ſur les débris des forêts; quand les lierres & les lianes embraſſent le tronc des arbres ſourcilleux, montent juſqu'à leur cime, en deſcendent, remontent encore, & forment entre les arbres qui ſe preſſent, qui ſe croiſent par leurs ſinuoſités, qui s'uniſſent & s'embraſſent par leurs rameaux, un treillage impénétrable. L'homme, apporté ſur ces rivages où jamais n'aborderent ſes ſemblables, admire d'abord ces obſtacles puiſſants qui le repouſſent, s'en indigne bientôt & ſait les vaincre.

Mais, dans les îles dont nous parlons, un ſpectacle bien différent frappe les regards. La nature y ſemble morte; ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les ſecouſſes qu'elle imprime à la terre, & par le bruit épouvantable & ſourd que rendent les montagnes enflammées.

Les îles qui n'ont point de volcans n'offrent du moins que des montagnes pelées, des plaines caillouteuſes, des vallons couverts de débris de rochers. Aucun

ne peut naître parmi ces décombres;
ques maigres herbages y trouvent
une nourriture suffisante, & des
nains, des sous-arbustes, des brouss-
s, y représentent les grands chênes
os forêts. Les loutres de mer, les
& les veaux marins fréquentent les
es, & l'on ne voit dans l'intérieur
les que les animaux qui, comme les
ds, se plaisent dans les plus sauvages
ides.
el est l'aspect des îles les plus méri-
ales. Qui croirait qu'en remontant
le Nord, près du soixantieme degré,
ure se montre plus riante & plus fer-
Au lieu des herbes & des broussailles
e répand d'une main avare dans les
léoutiennes, elle fait croître dans les
orientales de celles aux renards les
& les saules, elle y nourrit des
s, des ours, des loups, des san-
, & une espece de chiens très féro-
i portent de fort longues oreilles.
marque, par des productions sem-
s à celles de l'Amérique, le voisi-

nage de ce continent dont les côtes occidentales sont enfin reconnues.

C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans encore enflammés: c'est là que les soufrieres & les sources d'eaux bouillantes trahissent le feu que la terre recele encore dans son sein. Peut-être les montagnes encore mal observées par des Navigateurs qui ne savent ni voir la nature ni la décrire, ne sont-elles que des volcans éteints. Peut-être un observateur plus attentif, & qui préférerait les progrès des connaissances à de vaines dépouilles d'animaux, trouverait-il toutes les plaines couvertes de couches multipliées de laves & de scories; peut-être enfin confirmerait-il ce qu'indique assez la seule inspection des cartes, que toutes ces îles ne furent autrefois que les parties les plus élevées d'un continent qui tenait

[redacted]

e du Kamtchatka, dont elles partat encore la ſtérilité.

'es deux grouppes ſont rapprochés par i des îles Andréanovski : il complete aîne qui nous fait appercevoir en idée ienne jonction du continent de l'Aſie ui de l'Amérique; jonction dont nous ons dans la ſuite d'autres preuves, qui même à préſent eſt à peine interpue par un canal de ſix lieues entre ôte la plus orientale du pays habité les Tchouktchi, & le rivage le plus idental de l'Amérique, découvert des aſſez long-temps par les Ruſſes, & vellement reconnu par le Capitaine ok (1).

) Si la carte publiée à la tête du *Troiſieme age du Capitaine Cook* eſt exacte, ſi elle a lreſſée d'après des obſervations irréprocha-, il faudra faire quelques corrections à la elle carte de l'Empire de Ruſſie publiée en . par l'Académie des Sciences de Saint-sbourg. L'île Ounalachka ſera moins vaſte tendra moins au Nord Eſt. Quelques au-les encore plus orientales qu'Ounalachka

CHAPITRE II.

Comment ces îles ont été peuplées. Des différentes Nations qui les habitent.

On ne doit donc pas être surpris que la plupart de ces îles, qui semblent devoir repousser les hommes par leur horreur, aient cependant une population assez forte eu égard à leur stérilité. Leurs habitants sont les descendants de ceux

n'existeront plus, & feront place à la côte de l'Amérique, ou ce seront peut-être de petits îlots voisins de la côte méridionale du Havre de la Providence. La côte Américaine, découverte par Gvozdef, & tracée dans la carte de M. Muller, sera rapprochée de la pointe la plus occidentale de l'Asie, & n'en sera plus séparée que par un canal de six lieues, à la hauteur de 65 degrés 58 minutes. Enfin, les îles qui paraissaient semées entre ces deux côtes, & qui occupaient une étendue de plusieurs degrés, seront supprimées, ou l'on reconnaîtra du moins que ce ne sont que des écueils qui ne méritent pas une place dans une carte générale.

qui, dans le temps de la révolution, échapperent au désastre commun, parce-qu'ils se trouverent sur les terreins les plus élevés, ou qu'ils y chercherent un asyle. C'est chez eux une tradition constante que leurs ancêtres ont habité ces mêmes îles; &, avant l'arrivée des Russes, ils n'avaient aucune idée d'un autre pays.

On observe parmi eux un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais sur-tout par la différence des langues. On trouve dans les trois Archipels des peuplades qui ont la plus grande conformité entr'elles & avec les Koriaks & les peuples de l'Amérique septentrionale. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison, entre les noms des habitants de plusieurs îles & ceux des Groenlandais: nouvelles preuves de l'ancienne jonction des deux continents, qui permettait aux nations de s'étendre depuis la côte occidentale de la mer de

Pinjinsk jusques à l'Amérique septentrionale.

Mais des peuplades d'une même origine sont séparées par d'autres peuplades d'une origine toute différente. Les Russes prirent dans les îles Aléoutiennes un jeune homme pour Interprete. Ils devaient croire qu'il ne leur serait pas longtemps utile; car il se trouvoit dans la même île des nations dont il ne pouvait se faire entendre. Il ne les servit pas mieux dans les îles voisines; son langage y était aussi étranger que s'il fût venu d'une autre extrémité de la terre. Mais, quand on fut enfin parvenu à des îles fort éloignées, on vit avec surprise le petit Interprete se faire entendre aussi facilement que s'il ne fût pas sorti de sa famille.

Quand on trouve chez ces peuples une langue différente, on trouve en même temps d'autres figures & d'autres mœurs. Mais ces nations ont été jusqu'à présent trop légèrement observées pour qu'on puisse décrire séparément les caracteres & les usages de chacune d'elles. Il faudra

is contenter d'indiquer, par des traits
néraux, leurs usages, leur industrie,
r maniere de pourvoir à leurs besoins
l'étendue de leur intelligence.

CHAPITRE III.

ornes de l'industrie des Insulaires.

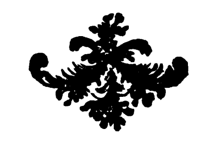
UAND le besoin est toujours pres-
t, l'intelligence n'est occupée que des
yens de le satisfaire. Elle ne se porte
au-delà, parcequ'il ne lui reste pas
oisir de se distraire sur d'autres objets.
culez le nombre d'idées que peuvent
ter les besoins de nos Insulaires, &
s aurez à-peu-près la somme de toutes
s conceptions.

l faut se nourrir, il faut se loger, &
s un pays froid il faut se vêtir : mais,
nme ils n'ont qu'un très petit nombre
noyens de pourvoir à leur subsis-
e, de se procurer des asyles & des
ments, ils n'auront aussi qu'un très
nombre d'idées.

Il eſt un quatrieme beſoin, celui d'aimer. Il occupe parmi nous, il rend active l'oiſiveté de la jeuneſſe; il ſoumet l'homme vigoureux à l'eſclavage d'un ſexe faible. Un ſourire l'enchante, une rigueur redouble ſes deſirs & les charmes de l'objet aimé, une main légèrement preſſée porte le feu dans toutes ſes veines. Dans combien de plaiſirs différens nos cœurs ſe plongent, ſans oſer eſpérer même les derniers plaiſirs! Un mot, un regard, une légere faveur, un refus, une humeur, un caprice, une querelle, un raccommodement ſuivi d'une autre querelle & d'un raccommodement nouveau, tout cela devient autant de plaiſirs différents, parceque tout cela montre la perſonne chérie ſous autant de formes nouvelles: ſes geſtes, ſes attitudes variées, un ſérieux auſtere, un ſourire enchanteur, des emportements, des folies, tout eſt délicieux: ce n'eſt plus elle, & c'eſt elle encore: on goûte les plaiſirs de l'inconſtance dans le ſein de la fidélité. Abſent, on ne voit que celle qu'on aime; on la voit dans l'obſcurité

de la nuit, on la voit dans le repos du ſommeil. Elle s'eſt promenée dans ce boſquet; c'eſt ici qu'elle a payé mon amour d'un tendre regard; c'eſt là qu'elle a promis de m'aimer toujours. Elle s'eſt aſſiſe ſur ce banc de gazon, cette fleur que je conſerve a repoſé ſur ſon ſein. Charme de nos plus belles années, amour, ſi l'on doit regretter la jeuneſſe, c'eſt parceque tu fuis avec elle.

Mais le Sauvage, ſollicité par des beſoins toujours renaiſſants, ne voit dans l'amour que le dernier de ces beſoins, &, dans les femmes, qu'un moyen de le ſatisfaire.



CHAPITRE IV.

Maniere dont les Insulaires pourvoient à leur subsistance.

LES îles orientales ne produisent aucun fruit, aucune semence nourriciere. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier. Cependant il est rare que les Insulaires éprouvent une grande disette. Les renards, les oiseaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante & coriace des veaux & des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux & apportés par la marée, les herbes & les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs & peu difficiles. Un coquillage fraîchement apporté sur la côte ne flatte pas plus agréablement leur palais qu'un poisson à demi pourri. Ils mangent jusqu'au varech (1) que la mer abandonne sur le rivage.

(1) Plante qui croît au fond de la mer, & que les vents en détachent & apportent sur les côtes.

insi, le ſens du goût ſe perfectionne,
iert de la fineſſe chez les peuples
llis & voluptueux ; il conſerve en-
de la groſſièreté chez les peuples de
ırs auſteres ; il paraît entièrement ob-
hez les Sauvages. Un Apicius ſait
er & nuancer toutes les différentes
urs des mets les plus exquis ; un Spar-
ne donnerait pas ſon brouet noir
la cuiſine d'Apicius ; un Sauvage
t bien malheureux ſi, pour vivre, il
llait même du brouet noir. Le goût
toucher ſont les ſens de la volupté ;
e peuvent acquérir toute leur fineſſe
hez des hommes à qui une vie molle
ſive permet d'être voluptueux : les
s ſens ſont plus particulièrement
gés de veiller à la conſervation de
me ; ils ſeront plus parfaits, plus
ls chez l'homme ſauvage, parce-
ant plus obligé de ſe ſuffire à lui-
e, il aura plus ſouvent beſoin de
iller à ſa conſervation.

l eſt vrai que l'induſtrie ne ſoit inſ-
que par le beſoin, & ne s'étende

gélation, la cuisine est faite & le repas commence.

Cependant quelquefois, dans un grand festin, &, en quelque sorte, par un excès de sensualité, ils font bouillir les viandes. Ils se servent pour cela d'une pierre creuse qui leur sert de marmite; une autre pierre plate tient lieu de couvercle; ils bouchent les interstices avec de la terre grasse, & allument autour un feu d'herbes. Ils attendent, pour manger, que les viandes soient refroidies.

Ils savent donc à leur gré renouveller le feu? Oui; le hasard, ce grand Maître de l'homme, inspire bientôt cette industrie au Sauvage. Il voit s'enflammer deux morceaux de bois qu'il frotte sans dessein, & le besoin ne lui permet pas d'oublier cette utile expérience. Nos Insulaires n'ont pas d'autre moyen de se procurer du feu : ils reçoivent l'étincelle sur des herbes seches, saupoudrées de soufre. Nous verrons dans la suite que les Kamtchadales ont su inventer pour cet usage une machine plus ingénieuse,

Mais elle l'eſt encore moins que l'arc ; & cependant il a été inventé par tous les Sauvages. Ce n'eſt pas qu'ils aient connu la nature du reſſort ; mais la difficulté d'atteindre les animaux à la main ou avec un bâton les a rendus attentifs à toutes les expériences que le haſard faiſait naître : c'eſt à lui, ſans doute, qu'ils ont dû les moyens de ſe faire des armes pour atteindre de loin la proie prête à leur échapper.

Les habitants des îles orientales percent les animaux de leurs fleches, ou leur dreſſent des embûches & les attirent dans leurs filets. Ils ſe ſervent de plantes marines pour treſſer leurs lacets.

Comme ils n'ont point de fer, c'eſt avec des os, c'eſt avec des cailloux aiguiſés entre deux pierres qu'ils arment leurs fleches & leurs piques. Indépendamment de l'arc, ils ont imaginé une machine de bois dont les Voyageurs auraient dû nous donner la deſcription, & qu'ils emploient pour lancer des traits à une grande diſtance.

Quelquefois, dans les ruisseaux, ils prennent les poissons à la main nue : plus souvent ils les arrêtent avec des claies, ils les attirent dans de petites corbeilles, ou ils les percent avec des fourches. Ils aiguisent aussi & recourbent des os & même du bois en forme de hameçons fort aigus, & font des lignes avec de l'algue marine & avec des nerfs de phoques. *Ils* surprennent les monstres marins sur le rivage pendant leur sommeil, les entourent & les tuent à coups de piques.

Tout habitant des bords de la mer se familiarise avec elle, la brave & parvient à la domter. Nos Insulaires construisent la carcasse de leurs canots avec des côtes de baleine, ou avec du bois apporté par les flots : ils la recouvrent de peaux de phoques, & s'entourent de l'excédent de ces peaux qu'ils nouent fortement autour d'eux comme un tablier, ensorte que l'eau ne peut trouver aucune issue. Les mêmes peaux enveloppent la barque & le Navigateur, & l'un & l'autre ne semblent faire qu'une seule piece. Ces sau-

vages, mais induſtrieuſes embarcations, ſont les mêmes que celles des Groenlandais.

Comme ils n'ont pour outils que des couteaux & des hâches de pierre, ils travaillent lentement, & leur ouvrage eſt toujours groſſier ; mais ce déſavantage, qui n'en eſt un que pour la vue, eſt bien compenſé par la légèreté. Le canot peſe au plus trente livres; & le pêcheur, après avoir regagné la terre, le met ſur ſa tête & le remporte chez lui. Il eſt à la fois chargé de ſa proie, de ſes filets, de ſes armes & de ſon bateau.

Chacune de ces barques ne contient qu'un ſeul homme ou deux tout au plus. Ces dernieres paraiſſent même réſervées aux Chefs des peuplades, qui ont le droit de faire ramer une eſpece de valet, pendant qu'eux-mêmes s'occupent de la pêche. C'eſt la plus grande prérogative dont ils jouiſſent, & jamais la dignité ſuprême n'a été entourée de moins de faſte.

Ils ont auſſi des baidars ou canots longs de ſix toiſes, & qui peuvent contenir jusqu'à

jusqu'à quarante hommes. Ces barques sont destinées pour les grandes expéditions maritimes.

Quand il s'agit de poursuivre de gros animaux marins, plusieurs canots se réunissent, les harcellent, les entourent, les enveloppent : on les blesse avec le harpon, on les suit à la trace de leur sang ; & l'on se partage la proie.

Comme les monstres marins, dont se nourrissent les habitants des îles, servent aussi à la nourriture & aux arts de plusieurs autres peuples dont nous avons entrepris la description, nous croyons devoir présenter ici l'histoire de ces animaux.

Le morje est le morse de M. de Buffon. Plusieurs nations se sont accordées à l'appeller vache marine ou cheval marin, quoiqu'il n'ait aucune ressemblance avec le cheval, & qu'il n'ait tout au plus quelque foible rapport avec la vache que par le muffle : cette partie, qui se sera présentée la première hors de l'eau, lui aura fait donner le nom de vache par des na-

vigateurs peu attentifs. Il est revêtu de poil, mais il n'a ni cornes ni oreilles extérieures; ses nageoires, entre lesquelles sont placées les deux mamelles, sont des especes de mains dont les bras sont renfermés dans le corps. Ses défenses, plus belles que l'ivoire, sont attachées à la mâchoire supérieure, & lui servent à gravir sur les rochers & sur les montagnes de glace, & à fouiller dans le limon de la mer pour en tirer des coquillages. Les plus fortes pesent seize livres; mais il est plus commun d'en trouver de six, de cinq & même de quatre. Cette richesse arme contre le morse l'avide habitant du Nord; & c'est en partie pour lui faire la guerre, que le Russe s'embarque à Mézen, & va braver les horreurs de la Nouvelle-Zemle. Ce paisible amphibie, qui a quelquefois plus de vingt-quatre pieds de longueur, jouit de sa force sans en abuser. La nature, en lui accordant des armes terribles, lui a donné la douceur : il serait même familier, si les persécutions de l'homme ne l'avaient rendu sauvage. Il vit en société,

age par familles, & le fort veille
fenſe du faible. Les petits nagent
ouent ſous les yeux de leur mere,
prend dans ſes nageoires pour les
, comme une femme prend ſon
lon dans ſes bras. Les morjes vien-
aître l'herbe ſur les rivages, & c'eſt
es attend le cruel chaſſeur. Comme
chent moins qu'ils ne rampent à
le leurs courtes nageoires ou de
oigts palmés, ils deviennent la
de l'homme avare qui les pour-
lais ils ſe défendent dans la mer
tant de courage que d'adreſſe: la
vient au ſecours de celui qui eſt
, tâche d'arracher le harpon, &
ouvent la corde qui le retient.
ur juſte fureur, ces animaux s'é-
contre la barque, parviennent
fois à la renverſer, & mettent en
s pêcheurs.
om de veau marin, qui ſemble
un animal qui n'eſt pas encore
a été encore plus mal appliqué
ue que celui de vache marine

au morje. Les Ruſſes le nomment tioulen (1). Une communication établie entre les deux ventricules du cœur lui donne la faculté de reſter ſous l'eau ſans reſpirer. Les variétés de cet animal ne conſiſtent que dans la couleur & la grandeur ; on en voit de noirs, de blancs, de gris, de jaunâtres & de tigrés. Il fréquente peu la haute mer, & ſe tient le plus ſouvent près des côtes, d'où il vient brouter l'herbe ſur le rivage : il ſe nourrit auſſi de poiſſons. Son cri, dans ſa jeuneſſe, reſſemble au miaulement du chat, &, dans l'âge adulte, aux abboiements d'un chien enroué. Il a l'ouie fine quand il eſt éveillé ; mais ſon ſommeil eſt profond & l'empêche de rien entendre. Il imite aſſez bien, en dormant, le beuglement du veau. Le tonnerre & les éclairs

(1) Le même animal, ou l'une de ſes eſpeces, eſt nommé loup marin dans l'Hiſtoire philoſophique des établiſſements des Européens dans les deux Indes. Ainſi, voilà le veau devenu loup, tant ces dénominations compoſées offrent des idées peu préciſes.

nt à la gaieté ; il ſe joue au bruit
ıpêtes. Cet animal, qui vit parmi
:es du Nord, & qui ſe trouve auſſi
zones tempérées, s'enflamme ai-
de colere & livre de cruels com-
ſes ſemblables. Ses dents aiguës,
les crochus & tranchants, ſont des
:erribles & ſouvent enſanglantées.
mes bancs de glace ſont quelque-
ıverts de ces animaux : les meres
: deux petits à la fois, & viennent
:tre bas ſur les glaces ou ſur le ri-
:lles les allaitent, les conduiſent à
, leur apprennent à nager. Quand
l'un de ces animaux, on en voit
un grand nombre pour le ſecourir ;
ne font qu'éprouver le même ſort.
s de la pourſuite des chaſſeurs, les
s lâchent leurs excréments, dont
eſt inſupportable. Ils ont le nez
ıſible. Frappés ſur cette partie, ils
des larmes, &, vaincus par la
', ils abandonnent le ſoin de leur
endent la gorge au fer qui va les
r. Ils ont la vie dure, & reçoivent

plus de trente coups avant de la perdre. Quelquefois même, couverts de blessures mortelles, ils vivent encore plusieurs jours. Quoique leur chair soit d'une mauvaise odeur, les Sauvages n'en sont pas dégoûtés. L'huile extraite de la graisse des jeunes phoques ne participe pas de cette odeur rebutante. On la dit aussi douce que l'huile d'olive; &, si l'on doit en croire le narrateur anonyme du troisieme voyage de Cook, les Anglais de son équipage la trouverent préférable au beurre d'Angleterre. Les phoques sont quelquefois si gras, qu'ils ressemblent plutôt à une outre pleine de graisse figée qu'à un animal. On ne peut distinguer ni la tête ni les pattes défigurées par la graisse. On peut apprivoiser & instruire les jeunes phoques; mais il est difficile d'en élever. Les petits, enlevés à leur mere, ne cessent de miauler, & se laissent souvent mourir de faim & de douleur.

L'animal que les Russes appellent chat de mer, & que Dampier a nommé ours marin, peut rester long-temps sous l'eau

ſans reſpirer. Il fait aiſément à la nage deux milles d'Allemagne par heure, change de climat, & va chercher les îles du Nord pour s'y livrer à l'amour; mais il n'y trouve pas la paix qu'il était venu chercher. Il ſe réunit par familles. Chaque mâle raſſemble au moins quinze femelles pour ſes plaiſirs, & ne ſe laiſſe pas tranquillement ſupplanter par un rival. Un combat ſanglant lui aſſure la poſſeſſion de ſes conquêtes, ou l'oblige à cacher au loin la honte de ſa défaite. Les femelles ſuivent toujours le vainqueur, & leurs careſſes deviennent le prix de ſon courage. Ces animaux ſont farouches, cruels, & ſemblent faits pour enſanglanter les mers. Après un long combat, fatigués, rendus, & reſpirant à peine, ils ſe repoſent pour ſe battre encore & ſe déchirer avec une fureur nouvelle. Les femelles aiment tendrement leurs petits; mais il ſemble que la férocité naiſſe avec eux, & leurs premiers jeux ſont des combats. Le pere accourt les ſéparer; mais il leche tendrement le vainqueur, & les plus faibles ou

les plus lâches, trop indignes de lui, restent auprès de leur mere. Les plus gros de ces animaux pesent près de sept cents livres. Il est aisé de les assommer pendant leur sommeil; car, chargés de graisse au printemps, ils dorment deux mois entiers, sans prendre aucune nourriture. Leur chair est gluante & de mauvais goût, & leur peau n'est bonne à rien.

Le lion marin, que les Russes nomment sivoutcha, est un animal amphibie qui voyage de l'équateur aux pôles, & se trouve au Cap de Bonne-Espérance & dans les mers les plus septentrionales. C'est le cruel ennemi de l'ours marin, qu'il poursuit avec acharnement. Il est revêtu d'un poil fauve & court. Sa chair est recouverte d'une forte épaisseur de graisse, dont on retire jusqu'à cinq cents pintes d'huile. Sa langue pese souvent cinquante livres. Ses nageoires lui servent de pieds, & l'énormité de sa masse, qui pese quelquefois treize cents livres, le fait ramper lourdement : mais, jusques dans son repos, sa force imposante &

l'appareil de ses armes tiennent en respect ses ennemis. Ses affreux rugissements se font entendre à la distance d'une lieue : tous les animaux de la mer prennent la fuite devant lui. Son humeur belliqueuse se lit sur son horrible muffle & dans ses regards enflammés. Sa gueule, qu'il ouvre dans sa colere, laisse sortir des dents canines longues d'un demi-pied. C'est à la suite des combats, c'est au prix de son sang, qu'il goûte les plaisirs de l'amour, & qu'il rassemble autour de lui un grand nombre de femelles. Cependant cet animal terrible s'accoutume à la présence de l'homme, & n'en est pas effarouché tant qu'il n'en a pas reçu de mal. Il laisse même assez tranquillement égorger ses petits. Les femelles en portent deux à la fois. La chair des vieux lions marins est mauvaise, mais celle des jeunes est d'un assez bon goût.

Je ne connais pas de description de l'espece de chien marin nommé lakhtak au Kamtchatka. Il est grand comme un bœuf, & pese à-peu-près sept cents

livres. La chair en est désagréable au goût.

Ces détails paraissaient nécessaires ici : revenons à nos Insulaires. Les plus prudents savent prévoir & prévenir la disette dont les menace le retour de l'hiver, qui couvrira d'une glace épaisse les lacs, les mers & les fleuves. Ils font sécher au soleil ou à la fumée les chairs des monstres de la mer & des poissons, & celles des loutres marines, dont je ne connais que la dépouille, qui ressemble à celle des castors. Ils prennent moins de précautions pour les provisions qui doivent être consumées les premieres, & se contentent de les tenir dans l'eau, qui ne tarde pas à se glacer, ou de les ensevelir dans la neige. Mais il en est peu qui marquent tant de prévoyance, car il n'est pas de l'homme sauvage de porter ses pensées sur l'avenir. La disette vient, on la supporte avec une patience qui tient plus de la stupidité que de la vertu : on souffre la faim sans se plaindre, comme on souffriroit une maladie qu'on n'aurait pas été

re de prévenir : la même imbécillité n'a pas permis de prévoir l'avenir, êche de faire un retour sur le passé se reprocher sa négligence, & l'on ontente de chercher sur le rivage des uillages & du varech pour appaiser la qu'on endure.

On ne sait, dans ces îles, tirer ni des s ni des herbes qu'elles nourrissent ne liqueur fermentée. On ne boit de l'eau, & même souvent, dit-on, elle de la mer, qui, près du rivage, n quelque salure, mais sans être sare. L'huile de baleine est, pour les s de fête, une boisson délicieuse : les es gonflées de cette liqueur épaisse & égoûtante pour nous, sont vuidées profusion quand on reçoit la visite es amis. L'huile de veau marin, préée avec encore plus de faste, est aclie avec la même joie qu'excitent ni nous les vins les plus exquis.

s doivent à leur ignorance & à leur re l'avantage de ne pas connaître esse. Nos liqueurs fermentées n'im-

priment ſur leurs palais novices que des ſenſations douloureuſes. Quand les Ruſſes ont voulu leur en faire boire, ils les ont rejettées avec dégoût. Mais quelques uns ſe ſont accoutumés au tabac en poudre apporté par les Kozaques. C'eſt ainſi que la fréquentation des étrangers fait toujours naître quelque beſoin nouveau, & par conſéquent quelques privations, quelques maux encore inconnus.

Nos Inſulaires ont des propriétés, tant l'expérience apprend bientôt à l'homme à ſe défier de l'humanité, de l'équité de ſes compagnons, & à ne compter que ſur ce qui lui appartient en propre. Chaque habitation poſſede une portion marquée du rivage de ſon île : c'eſt ſon patrimoine, & les poiſſons, les coquillages, les plantes marines qu'on y recueille, forment ſon revenu. Il n'eſt permis de rien prendre ſur la portion de ſon voiſin : un étranger même ne peut manquer impunément à cette convention ſacrée. Nos Navigateurs ont accuſé quelquefois de vol des Sauvages qui leur ont pris fort

innocemment quelques clous ou d'autres bagatelles (1). Ils ne pourraient éviter eux-mêmes cette accusation & la peine qu'elle entraîne, s'ils ramassaient ici, sans la permission du propriétaire, un misérable coquillage ou quelques plantes marines que les flots auraient déposées sur la côte.

On sent que cette loi, car on peut lui donner ce nom, a dû occasionner bien des querelles & des combats entre les

(1) Quand des Sauvages dérobent quelque chose à nos Navigateurs, il ne faut pas croire que ces enfants adultes, qui connaissent à peine la propriété, se soient formé l'idée que nous avons du vol. Des Américains monterent à bord du Capitaine Clarke, & lui volerent sa montre. On fouilla leurs canots, on trouva la montre; le voleur la rendit sans paraître honteux, sans montrer de regret; il l'auroit donnée pour un clou. A-peu-près dans le même temps, un autre vola un verrou : on voulut le lui ôter, il sauta à la mer, & le donna à un de ses camarades qui l'emportait à la nage. On leur tira un coup de fusil chargé à balle, alors le voleur rapporta le verrou. *Troisieme Voyage de Cook.* Ne recon-

Russes & les naturels du pays. Les étrangers qui se répandaient sur le rivage attentaient fréquemment à une propriété dont ils ne pouvaient avoir aucune idée : ils étaient repoussés avec fureur par des propriétaires indignés de cet attentat ; & de retour dans leur pays, ils se plaignaient d'avoir été brusquement attaqués par des Sauvages dont le perfide accueil les avait d'abord trompés. Ils ne se doutaient pas qu'ils avaient eux-mêmes enfreint les conditions tacites de la paix, & qu'ils n'avaient reconnu le bon accueil qu'on

---

naît-on pas la marque de l'innocence dans la tranquillité du voleur de montre, dans la résistance du voleur de verrou ? Ne se figure-t-on pas un enfant qui a ramassé sur le rivage une coquille ou un caillou, & qui résiste à son camarade qui le lui veut arracher ? Ne frémit-on pas sur-tout de la barbarie des Européens qui tirent à balle sur un malheureux Sauvage pour un vil morceau de fer ? On dit que le Sauvage au verrou le rendit d'un air farouche : il voulait sans doute reprocher aux Anglais de s'emporter pour si peu de chose à tant de cruauté.

leur avait fait qu'en volant ceux qui le leur avaient accordé.

Mais le propriétaire d'une portion de la côte n'a pas de droit particulier sur une baleine morte qui y est apportée par les flots. Un si riche trésor doit entrer dans le revenu public, & appartient à l'île entiere. La découverte en est célébrée par une fête générale : la joie brille sur tous les visages, un mouvement commun est imprimé par l'intérêt & par le plaisir. Tous accourent sur le rivage, avides de repaître leurs yeux d'une si belle proie & de la partager. L'air retentit de chants d'allégresse, & les danses accompagnent les chansons. Le monstre énorme est bientôt mis en pieces, on voudrait le dévorer tout entier avant de quitter la place ; la modération est toujours bannie de ces repas, & c'est à regret qu'on se voit obligé de les finir & d'en emporter les restes.

CHAPITRE V.

Maniere dont les Insulaires construisent leur. habitations.

La maniere dont nos Insulaires se procurent la subsistance, dont ils apprêtent & conservent leurs aliments, ne suppose pas une industrie fort avancée : celle dont ils construisent leurs demeures n'en exige gueres davantage. Leurs huttes sont creusées en terre à la profondeur d'une toise & demie, &, comme les parois pourraient s'ébouler & écraser les habitants, on les soutient avec des perches. Cette grande fosse, qui a depuis dix jusqu'à cinquante toises de long, sur une largeur de trois toises, & quelquefois de cinq, est recouverte d'une sorte de chassis qu'on charge d'herbe & de terre : c'est ce qui forme le plancher supérieur de l'habitation : tout le bois employé à ces sortes de constructions est apporté par les flots, car on doit se souvenir que les îles ne pro-

duisent aucun arbre. On ménage au plancher plusieurs ouvertures : les unes servent de portes, & on y adapte des échelles ; les autres sont destinées à laisser entrer l'air & la lumiere ; d'autres enfin donnent une issue à la fumée. Au reste, il est rare qu'on fasse du feu dans ces demeures souterraines, & l'on y éprouve ordinairement une chaleur insupportable. Dans plusieurs îles on ne fait jamais usage du feu : dans d'autres on brûle, pendant les froids les plus rigoureux, des herbes seches qu'on a ramassées en été, ou de la graisse de baleine.

Dans ces antres obscurs sont rassemblées cinquante personnes au moins, & quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour pénetrent à peine dans ces vastes souterrains ; on y est éclairé par la lumiere funebre de quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses, qu'on remplit d'une huile fétide de baleine ; des herbes seches tiennent lieu de meches. Hommes, femmes, enfants, tout reste nu dans les huttes, ou l'on

couvre tout au plus d'un morceau de peau, ou de quelques feuilles, les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces affreuses habitations : la sombre lueur des lampes qui rend les ténebres encore plus effrayantes, l'épaisse & noire fumée qu'elles exhalent; une foule d'hommes nus & hideux qu'on entrevoit dans l'obscurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble; une chaleur lourde & mal-saine, un air qui a perdu son ressort; l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, & qui se confond avec la puanteur des chairs pourrissantes du poisson & des monstres marins; la vermine fourmillant sur tous les corps, & que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour; l'impudique lubricité des peres & des meres, les déjections des enfants, l'aspect des repas plus dégoûtants encore, tout révolte & blesse tous les sens.

Ces logements si mal construits, plus

mal entretenus, ne sont pas mieux meublés. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, sont l'office de lampes ou de marmites ; des tronçons d'arbre grossièrement creusés en forme d'auges, des corbeilles mal-adroitement tissues, des instruments de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures & tranchantes qui servent de couteaux & de haches ; voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ceux qui commercent avec les Russes se procurent par échange des chaudrons de cuivre. Quand ils peuvent obtenir ou dérober un morceau de fer, ils le forgent à froid ; un caillou leur sert d'enclume, un autre de marteau ; ils se fabriquent ainsi des armes dont les bords restent dentelés : au lieu de couper les chairs, elles les déchirent, s'y attachent par mille crampons, & font des blessures bien plus dangereuses que si elles étaient plus industrieusement travaillées.

CHAPITRE VI.

Vêtements des Insulaires. Idées singulieres sur la beauté, sur la parure.

DES peuples à qui la nature des îles qu'ils occupent permet si peu d'industrie doivent n'avoir que des vêtements bien simples. Sous un climat plus doux, ils seraient restés nus; mais l'impression douloureuse du froid les avertit de se couvrir, & le besoin leur apprend à se rendre propres les dépouilles des animaux dont les chairs les ont nourris. Une sorte de chemise ou de tunique est le plus simple des vêtements pour la forme, c'est celui qu'ont inventé tous les Sauvages dès qu'ils ont senti la nécessité de se vêtir; c'est aussi celui qu'ont adopté nos Insulaires. Cette tunique descend jusqu'aux genoux, &, pour en relever la simplicité, on la garnit ordinairement de quelques franges de cuir. Elle est faite de la peau du ventre des oiseaux de mer : les

femmes préferent pour elles les peaux de loutres, celles de renards ou d'autres pelleteries; c'est la seule différence qu'on remarque dans l'habit des deux sexes, & qui les fasse distinguer au premier coup-d'œil. Ce sont les femmes qui rassemblent & cousent les peaux; & quoiqu'elles n'aient que des arrêtes de poissons pour aiguilles, & que des nerfs d'animaux leur tiennent lieu de fil, elles cousent avec une singuliere adresse. Elles ont aussi l'art de teindre avec des terres colorées le côté lisse des peaux; mais d'ailleurs elles ne les savent pas bien préparer.

Comme ces peaux ne sont pas impénétrables à l'humidité, ils se font une sorte de manteau de vessies ou de boyaux de phoques & de lions marins : c'est l'habit de dessus pour les mauvais temps, &, comme il est plus léger que l'autre, c'est le seul habit qu'ils mettent dans la belle saison. On croiroit, comme l'ont trouvé les compagnons de Cook, qu'ils sont vêtus de parchemin.

Ils ne connaissent ni culottes ni bas,

& ne se trouvent pas incommodés de marcher nus-pieds sur la neige. Quelques uns, plus délicats que les autres, s'enveloppent les pieds & les jambes de peaux pendant l'hiver.

Quand le froid les saisit hors de leurs huttes, ils allument des herbes seches, se placent au-dessus de ce feu qui n'est jamais bien ardent, & reçoivent la chaleur par-dessous leurs habits.

Leurs bonnets d'hiver ne sont autre chose qu'une peau d'oiseau, à laquelle ils laissent les aîles & la queue. Ils vont ordinairement tête nue en été. On parle cependant d'un bonnet de cette saison qu'il faut peut-être regarder comme une arme défensive. Il est de bois teint de différentes couleurs, & une espece de toît, qui s'avance de la longueur d'un pied & demi au-dessus du front, lui donne assez bien la forme d'un casque antique. Ce qui rend encore cette ressemblance plus parfaite, c'est qu'il est surmonté d'une haute crête de fanons de baleine garnis de plumes. On attache or-

dinairement à cette coëffure une petite idole d'os, haute d'un pouce, & représentant une figure humaine. Le travail en est, dit-on, moins imparfait qu'on ne devrait l'attendre d'un peuple qui manque de tous les instruments nécessaires aux arts. Quelqu'informes d'ailleurs que puissent être ces essais, ils nous présentent du moins, chez un peuple sauvage, les premiers rudiments de la sculpture.

Ces petites représentations sont peut-être celles du génie tutélaire : le guerrier qui porte cette idole dans le combat, espere qu'il sera défendu par elle.

Cette conjecture en fait naître une autre ; c'est que peut-être les arts d'imitation doivent leur premiere origine à la religion. C'est aux fêtes que furent d'abord consacrés les danses & les chants : c'est pour honorer, pour représenter les Dieux, que fut inventée la sculpture. Quand les Grecs, convertis au christianisme, s'interdirent, à l'exemple des Juifs, les représentations sculptées de la Divinité, des Esprits célestes & des

Saints, ils perdirent bientôt toute idée d'un art dont les plus beaux modeles nous ont été transmis par leurs ancêtres. Mais, comme ils conserverent le culte des images peintes, ils n'ont jamais perdu la pratique de la peinture. Les Chrétiens du rit latin, qui ornerent leurs temples de figures sculptées, furent, même dans les siecles les plus barbares, travailler la pierre & le marbre; &, quand enfin ils reçurent l'idée de la beauté des formes, ils appliquerent à cette nouvelle théorie de l'art, la pratique d'un métier qu'ils n'avaient jamais oublié.

Mais les arts perfectionnés ne sont pas de notre sujet; nous ne traitons ici que de leur plus grossiere origine. Oserons-nous rapporter celle de la peinture & du dessin à ces figures de fleurs, d'oiseaux & de quadrupedes, que nos Insulaires, comme la plupart des Sauvages, se tracent sur la peau? Cet art, que l'on dit inventé par l'amour, le fut-il en effet par ce caprice bizarre commun à tous les hommes, qui ne se contentent jamais de

ce que la nature a fait pour eux, & qui croient s'embellir en ajoutant à son ouvrage? Est-il absurde de penser que l'homme encore nu, & déjà curieux de ce qui interrompt l'uniformité, a tracé d'abord des dessins sur sa peau, par le même principe qui les lui a fait transporter dans la suite sur ses habits? On aime la parure, on l'aime dès l'enfance, on ne s'en dégoûte pas toujours dans la vieillesse, & comment se parer quand on est tout nu?

Les hommes & les femmes des îles que nous parcourons se piquent le visage & les bras avec des arrêtes, & se frottent avec des terres colorées la peau nouvellement ouverte, & saignante encore. Ces marques sont ineffaçables, la brûlure seule peut les altérer.

Mais les habitants de la plupart de ces îles ont imaginé une parure bien plus étrange. On fait aux enfants des deux sexes deux ouvertures sous la levre inférieure, & l'on y passe des os de morjes longs de deux pouces. On leur perce aussi

la cloiſon du nez, & l'on y enfile des artêtes de poiſſons, ce qui leur tient les narines ouvertes & relevées. On ne néglige pas de mettre ces ornements les jours de fête. Ceux qui ſe piquent le plus de parure, ſe font une troiſieme ouverture ſous la levre pour y placer un roſeau.

Nos femmes ſe percent les oreilles; nos Sauvages n'ont pas oublié ce moyen de plaire: mais comme ils n'ont ni perles ni diamants, comme ils ne ſavent ni tailler les cailloux ni les monter, ils ſe contentent de ſe paſſer dans les trous de leurs oreilles des plumes & toutes les bagatelles brillantes que leurs îles peuvent leur procurer.

Les femmes relevent par derriere leurs cheveux en une ſeule treſſe; mais elles s'arrachent ou ſe raſent les cheveux ſur le devant de la tête: c'eſt chez nous une parure d'imiter la vieilleſſe en ſe blanchiſſant les cheveux; on l'imite ailleurs en ſe rendant chauve; dans d'autres pays on ſe fait arracher quelques dents pour s'embellir; on ſe peint de toutes les couleurs,

on se défigure de toutes les manieres, & l'on croit connaître les vrais principes de la beauté !

Dans plusieurs îles, les hommes se rasent entièrement la tête avec des pierres bien aiguisées; dans d'autres, ils se réservent une couronne. Ils ont peu de barbe, & ils ont soin de l'arracher. A combien de tortures différentes on se soumet, dans l'espérance de s'embellir !

Mais ces mêmes Sauvages qui bravent la douleur pour le plaisir de se parer, négligent tous les soins que demande la propreté. La plupart ne se lavent jamais; ils paraissent noirs, enfumés, affreux : quelques uns se lavent d'abord avec leur urine, & ensuite avec de l'eau; ils ont un teint vermeil & le coloris de la santé.



CHAPITRE VII.

Union des deux ſexes chez les Inſulaires. Éducation de leurs enfants.

ILS n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, ſur les chemins, dans les campagnes ouvertes, ils ſe livrent ſans pudeur, comme les animaux, aux plaiſirs de l'amour : ſouvent même ils outragent la nature dans leurs ſales voluptés, & l'on trouve à la fois chez eux le modele de la vie la plus ſimple & celui de la derniere dépravation.

Donnerons-nous le nom de mariage à leur union des deux ſexes ; union ſouvent paſſagere, qui n'eſt précédée ni de conventions mutuelles, ni de conſentement de parents, ni de dot, ni de fêtes ?

Dès qu'un homme a le moyen de ſubſiſter par ſon travail, il prend une femme, il l'emmene dans ſa hutte, il eſt marié. Cette femme l'aide dans tous ſes travaux, elle a les ſiens en particulier ; c'eſt elle

qui nettoye le poiſſon, qui le fait ſécher, qui coud les habits.

Ces ſecours procurent à l'Inſulaire plus d'aiſance; alors il prend une autre femme, il en prend pluſieurs; il attire des filles auprès de lui, il reçoit des veuves, il recueille les femmes qui abandonnent leurs premiers époux : ce ſont autant de ſecours nouveaux qu'il ſe ménage; il prend juſqu'à de petits enfants. Le plus habile chaſſeur a toujours le plus grand nombre de femmes, parce que ſon adreſſe lui procure plus de moyens de les nourrir. Il a un ſerrail qui quelquefois augmente, quelquefois diminue : ſi une femme s'ennuie de ſon mari, elle en va chercher un autre; elle emmene avec elle ſes enfants s'ils y conſentent, car tout le monde eſt libre. Il ne réſulte de-là ni querelle, ni procès, ni diſpute; chacun fait l'uſage qu'il lui plaît de ſa liberté.

Mais le ſerrail diminué peut recevoir, dans le moment le plus imprévu, un nouvel accroiſſement. La femme qui a quitté ſon mari, qui en a pris un autre,

qui l'a conſervé pluſieurs années, l'abandonne à ſon tour, revient à la cahutte de ſon premier époux, & lui amene des enfants dont il n'eſt pas le pere. Qu'importe ? tout cela eſt bien reçu : ce ſont de nouveaux travailleurs qui partageront ſes fatigues.

Quelquefois auſſi le Sauvage prête ſes femmes ; quelquefois il les échange contre le premier objet qui flatte ſon caprice. Il n'eſt pas rare que, dans un temps de diſette, il donne la plus chérie de ſes femmes pour un poiſſon demi-pourri, ou pour une veſſie pleine d'huile de baleine. Une fois raſſaſié, il la regrette. Il va la redemander, il ſupplie, il pleure ; &, s'il eſt refuſé, il ſe donne ſouvent la mort : car ils tiennent faiblement à la vie, & l'abandonnent dans les moindres afflictions.

On dit que les femmes accouchent aiſément, ce qu'on peut attribuer à leur vie active & laborieuſe, & à la chaleur de leurs habitations, qui doit relâcher toutes les fibres. Elles trempent ſouvent

leurs enfants dans l'eau de la mer ; s'ils crient, elles les y replongent de nouveau, & ne les retirent que lorſqu'ils ſont appaiſés. Elles ne les allaitent pas long-temps, & les accoutument de bonne heure à la nourriture ſauvage qu'elles prennent elles-mêmes. Elles leur lient enſemble les deux pieds pour leur apprendre à s'aſſeoir ſur les talons. Des enfants élevés ſi durement, mais fortement nourris, doivent périr, ou devenir des hommes vigoureux.

On leur donne ou ils prennent bientôt la liberté. Dès que les jeunes garçons & les jeunes filles peuvent ſe ſuffire à eux-mêmes, ils n'attendent plus de ſecours de leurs parents, & ne ſongent pas à leur en procurer. Occupés d'eux ſeuls, ils s'uniſſent, ſe ſéparent, & font tout ce qui leur plaît. Ils reviennent à la hutte paternelle, on les reçoit ; ils s'en abſentent, on ne les cherche pas ; ils ne paraiſſent plus, on les oublie. Souvent, comme parmi les animaux, les peres ceſſent bientôt de connaître leurs enfants, les enfants de connaître leurs peres.

CHAPITRE VIII.

Causes de la guerre entre les Insulaires. Maniere dont ils la font.

FAUT-IL que les peuples les plus misérables ajoutent encore les maux de la guerre à ceux que la nature leur impose? L'homme policé, l'homme sauvage n'est-il placé sur la terre que pour l'ensanglanter & se détruire; & le sol, engraissé de ses sueurs, doit-il l'être aussi de son sang? Par-tout nous voyons l'homme obligé par sa faiblesse d'implorer & d'attendre le secours de son semblable; par-tout nous le voyons ardent à le déchirer.

Eh! qui peut donc inspirer à de misérables Sauvages la fureur des combats? Leur misere même, l'intérêt.

Chaque peuplade conserve & défend ses droits sur son île. Les îles désertes appartiennent à tout le monde; mais on se transporte souvent dans celles qui ont déjà des possesseurs, on se fait des visites

mutuelles; elles commencent par l'amitié, elles font naître l'envie & la haine. Les maîtres de l'île la plus pauvre veulent s'emparer de la plus riche, & la conquête ne se fait gueres qu'en exterminant les habitants.

Il est dans la nature de tous les animaux de veiller à leur conservation, & c'est le premier sentiment de l'homme. Quand le sang bouillonne dans ses veines, & monte impétueusement à son cerveau, il peut la négliger; il est courageux alors, parcequ'il ne se connaît plus, parcequ'il s'oublie lui-même; mais, de sang-froid, il veut tuer son ennemi & vivre. La valeur des peuples policés est inspirée par l'honneur, qui tient à des idées trop compliquées pour être connu de l'homme brut.

Aussi les Sauvages n'attaquent leurs ennemis que par surprise, & se retirent quand ils doutent de la victoire. Ils n'ont pas encore ces sentiments de gloire & de honte qui animent nos guerriers; ils ne sont pas encore obligés de soumettre la crainte de mourir à celle de vivre dans

l'opprobre. L'ennemi ſurpris eſt exterminé ; l'ennemi qui ſe tient ſur ſes gardes ne voit devant lui que des fuyards.

Le même amour de la conſervation leur a fait inventer des armes défenſives, excellentes pour des peuples qui n'ont d'autres armes offenſives que des traits. Ce ſont des eſpeces de remparts de bois, de paliſſades portatives, qui cachent pluſieurs hommes à la fois : ils ſe découvrent un inſtant pour tirer, & ſe remettent à couvert dès qu'ils ont lancé leurs fleches. Ces remparts dont ils firent uſage dans un combat contre les Ruſſes, ſe trouverent à l'épreuve contre les coups de fuſil. Ils ont auſſi des boucliers de bois, & leurs bonnets d'été ſuffiſent, quand ils combattent entr'eux, pour leur garantir la tête.

On a peu de choſe à dire ſur la maniere dont les Sauvages font la guerre, parcequ'ils n'ont pas eu la funeſte induſtrie d'en faire un art. On ne peut gueres s'étendre davantage ſur leur commerce.

CHAPITRE IX.

Commerce des Insulaires entr'eux & avec les Russes.

Dès que deux Nations sont voisines, dès que l'une possede quelque chose qui manque à l'autre, le commerce s'établit entr'elles. C'est ce que nous voyons chez nos infortunés Insulaires. Ils ont peu, tous n'ont pas en même temps les mêmes choses; &, de la disette d'une part, de la surabondance de l'autre, il se forme des échanges réciproques, dans lesquels on a bien plutôt égard au besoin mutuel qu'à la valeur des objets.

C'est avec les Russes qu'ils font aujourd'hui le plus grand commerce, & il n'est jamais à l'avantage des naturels. Cependant ils ont appris de ce négoce à mettre une valeur à des choses qu'ils méprisaient, & la cupidité, l'avarice ont pénétré dans leurs îles avec les étrangers.

Leurs femmes s'habillaient autrefois de

peaux de loutres marines & de renards noirs; elles portaient, par misere, ce qui fait le luxe des Chinois & de la plupart des Orientaux : ces précieuses pelleteries sont aujourd'hui réservées pour les Russes; on les leur donne pour des chaudrons de fonte & pour des grains de verre.

CHAPITRE X.

Fêtes & divertissements chez les Insulaires.

DANS leur vie laborieuse & misérable à nos yeux, ces Insulaires aiment & connaissent le plaisir. Le mois de décembre est un temps d'inaction; on le passe à faire des visites à ses voisins, à se transporter dans les îles peu éloignées. Dans les autres temps de l'année, qu'on ait fait une chasse abondante, qu'une baleine soit jettée sur le rivage, qu'on reçoive la visite d'un ami, c'est une occasion de vacance & de divertissements. L'huile de baleine est prodiguée, les provisions sont dissipées, engloutiés; on ne connaît plus

de frein, on laiſſe à ſes paſſions un libre cours; le tambour, ſeul inſtrument que ces peuples connaiſſent, donne le ſignal de la joie (1). On danſe, on chante; car il n'eſt pas de nation aſſez ſauvage pour n'avoir pas ſes danſes, ſa muſique & ſa poéſie. L'ami dont on reçoit la viſite ne doit éprouver aucune privation; on lui prête juſqu'à des femmes.

On ſe ſépare ſans doute à regret de l'ami qu'on vient d'accueillir avec tant d'allégreſſe? Non: le regret eſt une paſſion qui n'entre pas dans l'ame du Sauvage. On régale, on fête ſon ami, ou plutôt ſon hôte; on lui procure tous les plaiſirs, parcequ'on les partage; on le quitte avec indifférence, ſans lui faire aucun compliment, ſans le reconduire; & celui qui vient de recevoir un ſi bon

(1) Ce tambour eſt de forme ovale, long de deux pieds, large d'un ſeul, & couvert ſeulement d'un côté comme le tambour de baſque. On l'attache au bras comme un bouclier. Nous aurons occaſion d'en parler encore dans la ſuite.

accueil, n'en témoigne pas même sa reconnoissance par un remerciement.

Irait-on chercher les bals masqués chez les Sauvages habitants de ces îles ? Ils les connaissent cependant, ils en font leur plus grand plaisir. Dans les jours consacrés à la joie commune, ils mettent des masques de bois qui leur descendent jusques sur les épaules, & qui représentent des animaux marins (1). Les hommes dansent ordinairement tout nus, font en avant plusieurs pas cadencés, & les accompagnent de gestes grotesques.

Les femmes restent habillées. Quelquefois elles dansent seules, quelquefois

(1) On lit dans le *Troisieme Voyage de Cook*, que des Américains, voisins des îles Russes, ont plusieurs especes de masques. Lorsqu'ils vont à la guerre, ils en mettent qui leur donnent un air effrayant : d'autres sont destinés pour la chasse ; ils leur couvrent tout le corps, & les font ressembler aux bêtes qu'ils poursuivent. Ces Sauvages, pour attirer encore plus sûrement les animaux, apprennent, dès leur jeunesse, à en imiter les différents cris.

elles ſe rangent en files & figurent ensemble : on ſe quitte, on ſe réunit, on ſaute ; & la danſe, fort douce au commencement, finit par être fort vive.

CHAPITRE XI.

Conſtitution des Inſulaires. Maladies, mort, funérailles.

CES hommes dont toute la vie eſt conſacrée à des travaux qui tiennent le corps en mouvement, ſans en uſer les reſſorts ; ces hommes qui logent, il eſt vrai, dans des huttes mal-ſaines, mais qui les abandonnent ſouvent pour agir en plein air ; qui ne ſont rongés ni par les regrets du paſſé, ni par les ſoucis de l'avenir ; ces hommes enfin qui n'éprouvent aucun des maux qu'enfante l'imagination, jouiſſent d'une ſanté ferme, qu'ils conſervent juſqu'à la vieilleſſe. Il eſt rare qu'ils aient la fievre, &, malgré l'air ſtagnant de leurs habitations, ils ſont plus rarement encore attaqués du ſcorbut. Ils ne connaiſſent

point encore la petite vérole ; ils conservent de belles dents jusqu'à l'âge le plus avancé, & fournissent la preuve que les aliments indigestes pour des hommes amollis, ne sont pas ennemis de l'estomac quand on y joint l'exercice.

Quand ils sont malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, & s'imposent un jeûne absolu. S'ils éprouvent des douleurs de tête, ils s'ouvrent une veine de la tempe avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité. Ils sont d'ailleurs si peu sensibles, que, s'ils ont besoin de colle, ils se tirent le sang du nez à coups de poing.

Si l'un d'eux tombe dangereusement malade, ils ne le laissent pas long-temps dans la hutte commune, & le transportent dans une caverne séparée ; car il[illegible]
craignent les reve[illegible]

vrir de terre, on met auprès de lui tous ſes uſtenſiles de chaſſe & de pêche, & juſqu'à ſon canot.

C'eſt ainſi du moins qu'ils enterrent leurs morts ordinaires; mais ils accordent aux principaux de la nation un honneur qui paraîtra bizarre. Ils expoſent le cadavre, vêtu de ſes habits, dans un petit canot qu'ils ſuſpendent à des perches, & le laiſſent ainſi pourrir à l'air libre.

CHAPITRE XII.

De l'anarchie des Inſulaires, de leurs Chefs.

Ils n'ont encore aucune idée de gouvernement, &, dans leur vie ſimple, ils en ont peu beſoin. Chez eux, la crainte des loix ne prévient point le crime, l'horreur du ſupplice qu'il a mérité ne pourſuit pas le coupable : mais ils ont plus de vices qu'ils ne commettent de crimes deſtructeurs. Ces vices mêmes que nous enviſageons avec horreur, & qui porteraient le

trouble dans nos sociétés, sont regardés dans leur association avec indifférence, parcequ'ils n'y causent aucun désordre. Ils respectent la vie & la propriété de leurs associés, & dès-lors ils ont satisfait à toutes leurs conventions sociales. Absolument libres, chacun d'eux est le seul juge de l'usage qu'il veut faire de sa liberté.

Chaque peuplade a cependant un chef. On revêt ordinairement de cet honneur sans autorité celui qui a la plus nombreuse famille, parceque c'est en même temps, comme nous l'avons vu, le meilleur chasseur & le meilleur pêcheur. Il sert d'arbitre dans les différends, si on veut bien le consulter; mais il n'a pas le pouvoir d'ordonner. Il travaille comme les autres pour subsister, & ne doit rien attendre de personne.

Mais s'agit-il de repousser ou d'attaquer l'ennemi; c'est lui qui dirige la vengeance commune. Alors tous les habitants, accoutumés à ne suivre que leurs caprices, n'ont plus qu'une même volonté, sont animés d'une même haine,

& s'unissent étroitement pour se venger ou se défendre. Ils se regardent tous comme une seule famille ; ils regardent leur île comme leur commun héritage.

CHAPITRE XIII.

Idées intellectuelles & Religion des Insulaires.

COMME le besoin seul les conduit, comme lui seul est l'objet de leurs idées, ils n'ont aucune marque pour conserver le souvenir du présent, presque aucune tradition du passé, & nulle connaissance de la division du temps. Ils ne possedent presque rien, n'acquierent que pour consommer, s'occupent plus de jouir de leurs proies que de les calculer, & n'ont encore porté leur arithmétique que jusqu'au nombre dix. Comme ce nombre surpasse leurs besoins ordinaires, je suis porté à croire que les plus savants d'entr'eux ont seuls poussé si loin la science du calcul ; car ils ne possedent jamais dix canots,

conçu quelques idées religieuſes. On y remercie, dit-on, les Dieux après une chaſſe abondante ; on a des idoles domeſtiques, on les barbouille de graiſſe & de ſang. Les ſorciers ſont les miniſtres de la divinité, & lui adreſſent les vœux de la nation : on ne mange pas la chair des baleines échouées ſur le rivage, ſans en jetter en offrande quelques morceaux dans le feu : on a une religion enfin, mais on ne s'en occupe gueres.

Chez les nations éclairées, interrogez l'homme du peuple ſur ſa religion, vous en tirerez à peine quelques réponſes ſatisfaiſantes : ne cherchons donc pas à deviner quelles ſont les idées religieuſes de quelques peuplades ſauvages que nous connoiſſons à peine, qui n'ont gueres été viſitées que par des voyageurs preſque auſſi ſauvages qu'elles, & avec qui l'on n'a converſé juſqu'ici que par le ſecours d'interpretes ſauvages eux-mêmes.



CHAPITRE XIV.

Portrait & caractere des Insulaires.

CES peuples sont en général d'une petite taille, mais assez gras, très vigoureux & durs comme le climat qu'ils habitent. Ils ont le visage plat, la peau blanche, les cheveux droits & noirs, la barbe peu fournie : les yeux, le nez, la bouche, les oreilles se rapprochent de la conformation européenne.

Ils ont peu d'idées, parceque leur maniere de vivre ne peut en exciter un grand nombre, parceque leurs sens ne sont frappés que d'un petit nombre d'objets, parceque leur vie uniforme ramene toujours des perceptions semblables, parcequ'un travail continu ne leur permet pas de se livrer à la contemplation; enfin, parceque, toujours occupés du besoin, ils n'ont pas le loisir de faire un retour sur eux-mêmes : mais ils montrent de l'intelligence, mais ils ont des idées nettes

du juſte & de l'injuſte, mais leurs enfants, que les Ruſſes prennent pour interpretes, apprennent les langues avec facilité.

Ils ſont hardis, mais modérés : ils ſe montrent peu ſenſibles à l'intérêt, ils gardent religieuſement leur parole. Ils ont horreur du meurtre, & ne connaiſſent pas le vol. Ils ne ſerrent & ne perdent rien.

S'ils ont conçu quelque haine contre les Ruſſes, c'eſt qu'ils ont eu ſouvent à ſe plaindre d'eux ; c'eſt qu'ils les ont vus ſouvent attenter à ce qu'ils regardent comme leur propriété ; c'eſt qu'ayant toujours vécu libres, & n'ayant aucune idée de domination, de ſubjection, ils ne conçoivent pas de quel droit on veut leur impoſer un tribut.

Ils échangent leurs femmes, ils les prêtent, ils en ſont abandonnés : mais ils maſſacrent les Ruſſes qui veulent les enlever ou les ſéduire. Cette conduite ſemble bizarre, & n'eſt qu'un réſultat des idées qu'ils ſe ſont formées de la juſtice :

ils

ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parcequ'ils peuvent faire l'usage qu'il leur plaît de leur propriété : ils souffrent qu'elles les abandonnent, parcequ'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels & d'être libres : mais l'étranger qui tente de les leur ravir, veut injustement leur enlever un bien qui leur appartient. Il n'est plus à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Qu'il respecte leurs droits, qu'il ne trouble pas l'ordre accoutumé de leur association, qu'il mérite leur amitié ; ils le traiteront en frere, ils lui confieront, ils lui prêteront leurs femmes & leurs filles.

On a remarqué que le Sauvage de l'Amérique est morne & taciturne ; c'est qu'il se communique peu, qu'il vit presque isolé dans sa cabane. Ceux-ci, qui vivent réunis en grand nombre, qui s'entassent dans une même hutte, sont gais & babillards.

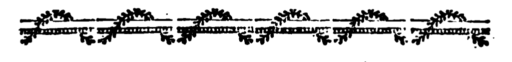
Ils sont doux, paisibles, hospitaliers, autant par insouciance que par huma-

nité : mais ſi l'on fait ſuccéder dans leur cœur le ſoupçon à la bienveillance, s'ils ſont offenſés ou s'ils croient l'être, féroces alors, alors implacables, ils ne reſpirent que la vengeance, ils mépriſent toutes les ſatisfactions qu'on peut leur propoſer. Qu'on n'eſpere pas les vaincre par de mauvais traitements : ils ont toujours un moyen facile de s'y ſouſtraire ; la mort.

Nous venons de conſidérer l'homme brut & ſauvage ; il eſt notre frere : eſt-ce à nous, eſt-ce à lui d'en rougir ? Il a déjà quelques uns de nos vices ; mais il n'a pas encore toute notre méchanceté.

Mettez-le à notre place ; faites-lui connaître tous les intérêts qui occupent & corrompent nos ames ; il ne vaudra pas mieux que nous. Pour que l'homme ſoit bon, il faut que ſa ſituation lui inſpire peu de deſirs & d'eſpérances.





SECONDE SECTION.

De la presqu'île du Kamtchatka.

CHAPITRE I.

Description du Kamtchatka.

Le climat des îles que nous venons de visiter est moins dur que celui du Kamtchatka, le pays est moins affreux.

Une chaîne de montagnes rocailleuses & infertiles forme cette presqu'île. Elle s'étend depuis le 51e jusqu'au 62e degré de latitude. Des rivieres la divisent; des sources qui arrosent sa surface, refroidissent le sol au lieu de le féconder. Dénuée de terre propre à la végétation, exposée à de fortes gelées pendant l'été, elle ne peut ni nourrir des troupeaux ni payer les peines du laboureur. Ses volcans répandent au loin l'effroi. Des monceaux de neige qui croulent du sommet

des rochers & s'accroissent dans leur chûte; des tourbillons qui la rassemblent de tous côtés à la fois dans les plaines, l'entassent, l'accumulent & en forment en un instant des montagnes; les inondations, les bêtes féroces rendues plus furieuses par la faim, menacent sans cesse les habitants de la mort.

Jusqu'en 1690 on n'avoit point encore entendu parler de cette contrée, & les Russes y pénétrerent en 1696 pour la premiere fois.

Par quels événements des hommes se sont-ils fixés dans un pays dont le seul aspect devait leur faire horreur? On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les curieux dans ce labyrinthe, & qui peut-être ne les empêcheroit pas de se perdre.

Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis long-temps

dans la trifte contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du paffé, mais une de leurs opinions religieufes peut en tenir lieu : ils font perfuadés qu'ils ont été créés dans leur prefqu'île par leur Dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays eft la plus heureufe région de la terre, & qu'eux-mêmes, particulièrement favorifés des Dieux, font les plus fortunés des hommes.

CHAPITRE II.

Portrait des Kamtchadales.

Nous voyons que, parmi les animaux, les races condamnées à la mifere s'abâtardiffent, fe dégradent, perdent la beauté des formes, & ne parviennent pas à leur entier accroiffement. C'eft l'exercice, foutenu d'une nourriture abondante, qui donne les graces du port, la hauteur de la taille & ces juftes proportions qui conftituent la beauté. Soumis à cette loi générale de la nature, les Kam-

tchadales ſont petits & mal proportionnés. Leur tête eſt groſſe, leur ventre pendant, leurs jambes grêles, leur démarche lente & mal-adroite. Ils ont le teint baſané, les cheveux noirs & peu de barbe. Un viſage large, des joues plates, un nez écraſé, de petits yeux enfoncés, des levres épaiſſes, en font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraſte choquant avec la faibleſſe apparente de leurs jambes : on ne ſait comment ces minces appuis ſoutiennent ces vaſtes corps.

Ajoutez à cet extérieur déſagréable tout ce que la mal-propreté a de plus dégoûtant; figurez-vous un peuple qui ne ſe lave jamais les mains ni le viſage, qui ne ſe fait pas les ongles, qui, ne vivant gueres que de la pêche, exhale de toutes les parties de ſon corps une odeur poiſſonneuſe, & vous aurez quelque idée des Kamtchadales.

Occupés du préſent, indifférents ſur l'avenir, ſans habitude de réfléchir, ils

oublient les maux qu'ils ont soufferts, ceux qu'on leur a faits, & restent sans précaution, sans défiance sur ceux qu'ils peuvent craindre encore.

L'esprit se manifeste par l'usage qu'on fait des idées qu'on a reçues : comme ils ont peu d'idées, il semble difficile de porter un jugement sur leur esprit. Ils doivent l'avoir borné, mais on assure qu'ils ne manquent pas d'intelligence. Ils montrent même de l imagination. Tout ce qu'ils voient, ils l'imitent ; ils savent contrefaire l'accent, le geste des étrangers, &, pour achever de les tourner en ridicule, ils les chansonnent.

Comme ils ignorent les richesses, ils ne connaissent point l'avarice : sans idée d'honneur & de gloire, ils vivent sans ambition, sans orgueil. Timides, ils ne se vengent que par surprise : le moindre danger les met hors d'eux-mêmes ; ils craignent tout, excepté la mort, & se la donnent pour se soustraire aux moindres afflictions. Cela paraît contradictoire, & ne l'est pas : il est plus facile aux ames

faibles de recevoir la mort que de se mettre au-dessus de la peur.

Ils ont une religion, ils connaissent un Dieu, & paraissent ne le respecter ni le craindre ; il est trop éloigné d'eux pour occuper leurs pensées : mais ils croient que des êtres puissants & malins habitent l'air, les eaux, la terre, les forêts, les montagnes, & c'est à eux qu'ils adressent leurs hommages.

Leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent : mais ils n'en sont pas plus habiles à calculer, & ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est extrême quand le nombre passe dix : ils ne savent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs deux mains.

Aussi ne savent-ils pas leur âge : ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent leur année en quatre saisons & en dix mois ; mais ces mois, ces saisons n'ont pas une durée égale, & ne re-

viennent point à un temps bien marqué. Comment en effet pourraient-ils se guider dans cette division, sans avoir aucune connaissance de l'astronomie? Peut-on fixer l'ordre des temps, quand on n'a jetté sur les corps célestes que quelques regards indifférents & stupides? L'arrivée de quelques poissons de passage, le retour des froids les plus rigoureux, le commencement des longs jours, & d'autres observations d'une exactitude aussi peu rigoureuse, reglent chez eux le retour des saisons & des mois. Plusieurs même se contentent de diviser l'année en deux saisons, marquées par le retour du froid & de la chaleur.

Aussi peu habiles à partager les distances que le temps, ils mesurent l'éloignement d'un lieu à l'autre par le nombre de nuits qu'ils ont passées en route.

Trop inactifs, trop peu pensants pour chercher à prévenir les événements futurs, ils sont curieux de les prévoir : c'est que, pour les prévenir, il faut des soins & du travail, & qu'il ne faut que de la

ſuperſtition pour croire qu'on les prévoit. Le récit & l'interprétation de leurs ſonges font le ſujet ordinaire de leurs entretiens.

Ils n'eſtiment la vie que pour ſe livrer à l'oiſiveté, pour goûter les plaiſirs qu'ils connaiſſent. Forcés par le beſoin, ils ſe ſoumettent aux fatigues de la chaſſe & de la pêche : mais ils s'éloignent peu ; il faut qu'ils puiſſent retourner le ſoir auprès de leurs femmes.

Bien différents des autres peuples orientaux, ils ſe ſoumettent, ils obéiſſent à leurs épouſes. Elles ont en général la peau fine, un peu brune, les yeux noirs de même que les ſourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien priſe. La nature, en leur accordant ces moyens de plaire, leur a donné un eſprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Leurs ſauvages époux ont-ils donc ſenti leurs propres déſavantages, & n'ont-ils pu ſe refuſer à la douce ſervitude que leur impoſait la beauté ? Sur la plus grande partie du globe, les hommes,

abuſant de leur force, ont ſoumis à l'eſclavage un ſexe faible qui devait les déſarmer & les vaincre par ſa faibleſſe même : dans les îles Aléoutiennes, il a conſervé ſa liberté : il exerce au Kamtchatka l'empire le plus flatteur ; celui qu'il doit au don de plaire.

Puſſions-nous diſſimuler l'inſulte qu'il y reçoit! Parlerons-nous de la dépravation du ſtupide Kamtchadale & de ſes ſtériles plaiſirs ? Dirons-nous qu'épris d'un coupable amour pour la jeuneſſe de ſon ſexe...? Puiſſe du moins la nature n'éprouver ces outrages que dans les pays où l'homme, n'ayant jamais ſenti que ſes rigueurs, eſt moins inexcuſable de ſe révolter contre elle & de méconnaître ſes loix!



CHAPITRE III.

Occupations des Kamtchadales.

MALGRÉ l'amour des Kamtchadales pour l'oisiveté, la nécessité les tient occupés pendant toutes les saisons, & les deux sexes se partagent les travaux qui leur conviennent.

Les hommes en été vont à la pêche & transportent le poisson : les femmes le nettoyent, le vuident, l'étendent, le font sécher. Elles cueillent des baies & des racines pour leur nourriture & pour les médicaments. C'est l'industrie perfectionnée, ou peut-être égarée, qui fouille les entrailles de la terre pour y chercher des remedes ; l'homme encore simple les trouve à sa surface.

Les femmes préparent aussi une herbe qui, par la fermentation, produit une sorte de biere. Elles font macérer une autre herbe, elles en tirent un fil grossier dont elles ourdissent une sorte de toile

ou d'étoffe, pour faire des manteaux, des ſacs, des couvertures.

Les poiſſons d'été ſe retirent à la fin de cette ſaiſon; ceux d'automne paraiſſent, & une autre pêche commence. Les oies, les cygnes ſauvages ſe montrent dans la preſqu'île: il faut joindre les travaux de la chaſſe à ceux de la pêche; il faut auſſi préparer le bois pour la conſtruction des traîneaux: les premiers froids annoncent déjà qu'ils vont bientôt devenir néceſſaires.

C'eſt auſſi le temps où les femmes cueillent l'ortie & lui font ſubir les préparations néceſſaires pour la filer & en faire des filets de pêcheurs.

L'hiver eſt ſur-tout conſacré pour les hommes à la chaſſe des renards & des martres zibélines: les femmes reſtent alors dans les huttes & s'occupent à filer.

Le printemps rappelle les hommes à la pêche ſur les fleuves & ſur la mer. C'eſt alors que les femmes cueillent l'ail ſauvage & d'autres plantes dont elles font leurs délices. Elles en apportent chez elles

des brassées, & elles ont consommé leur charge avant la fin du jour.

Il est d'autres occupations qui n'ont pas de même leur temps marqué, & qui doivent, dans tous les temps, se mêler aux autres travaux. Chez l'homme sauvage, & même dans les commencements de l'état social, l'industrie n'est pas divisée : il faut que chacun possede toute celle qu'exigent ses besoins ; que chacun sache lui-même se loger, se vêtir, fabriquer tous les ustensiles qui lui sont nécessaires, & pourvoir à sa subsistance. Ainsi le Kamtchadale fait sa hutte, son traîneau, ses vases, ses paniers, son auge, son canot.

Il ne connaît pas les métaux ; mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lances, des fleches, des lancettes & des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin & fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu & laborieux travaille trois ans pour

creuſer un canot, & plus d'un an pour faire une auge.

Auſſi la peuplade qui peut ſe vanter d'avoir le plus grand canot, tire-t-elle quelque vanité de cette précieuſe poſſeſſion. On montre une auge avec la même oſtentation qu'un riche faſtueux met chez nous à faire étaler ſa brillante vaiſſelle. Une grande auge eſt le plat de cérémonie, elle eſt réſervée pour les jours de fêtes : apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration ; mais, quelle que ſoit ſa capacité, de quelque quantité d'aliments que le maître de la hutte ait eu ſoin de la charger, elle eſt bientôt vuide : car un Kamtchadale, dans un jour de feſtin, mange plus que dix autres hommes ; mais auſſi, dans le beſoin, il ſait s'aſtreindre à la plus grande ſobriété.

C'eſt avec un cryſtal de roche d'une couleur ſale & verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux ; ils y adaptent un manche de bois. Ils arment de ce même cryſtal leurs fleches & leurs lan-

ces ; ils en font des lancettes pour la faignée. Ils travaillent de petits os de martres zibelines en forme d'aiguilles, & leurs femmes s'en fervent avec beaucoup d'adreffe. Les hommes feraient honteux de manier l'aiguille, & ils regardent avec mépris les Ruffes qui exercent le métier de tailleur ou de cordonnier.

Auffi les femmes font chargées de tous les ouvrages qui concernent le vêtement, & par-tout elles devraient feules exercer ces travaux peu fatigants, qui demandent de l'adreffe & n'exigent point de force. Celles du Kamtchatka favent adoucir & préparer les peaux; elles favent auffi les taner & les teindre ; elles ont même l'art de donner une belle couleur rouge au poil des veaux marins.

Elles font auffi de la colle avec des peaux de poiffons féchées, & fur-tout avec des peaux de baleine. Cette colle eft auffi bonne que la meilleure colle de poiffon qui fe fait avec les veffies d'air des efturgeons.

Les Kamtchadales emploient, pour allumer le feu, une petite planche percée de plusieurs trous dans lesquels ils font tourner vivement un petit bâton : de l'herbe seche & bien broyée leur tient lieu de meche. Ils se procurent du feu par ce procédé aussi promptement que nous pouvons le faire avec un briquet & de l'amadou.

On a vu une chaîne longue d'un pied, ménagée dans une seule dent de morje. C'était l'ouvrage d'un Kamtchadale, qui n'avait pour outils que des instruments de pierre ou de crystal, & ce petit chef-d'œuvre d'adresse aurait pu être avoué par un habile tourneur.

Il est étonnant qu'un Sauvage ait pris tant de peine pour produire une agréable inutilité: c'est dans les objets de premiere nécessité qu'il faut considérer l'industrie naissante de ses compatriotes.



CHAPITRE IV.

Huttes des Kamtchadales.

ILS ne montrent gueres plus d'art dans la construction de leurs demeures que les habitants des îles Aléoutiennes & de celles aux renards. Réduits à-peu-près au même genre de vie, & n'ayant gueres que les mêmes matériaux, ils ont dû se rencontrer à-peu-près dans la maniere de se former des asyles.

Leurs huttes sont moins vastes & moins profondes. Ce n'est plus une peuplade entiere qui y est ensevelie; chaque pere de famille a la sienne. On creuse, pour la construire, une fosse de quatre pieds de profondeur, sur une largeur & une longueur proportionnées au nombre de personnes qui doivent s'y loger. La terre, plus ferme que dans les îles, n'oblige pas d'en étayer les parois. On plante au milieu quatre poteaux éloignés quelquefois l'un de l'autre de près de sept pieds. On

établit ſur ces poteaux les traverſes qui doivent ſoutenir le toit, on attache à ces traverſes des ſolives dont une extrémité porte ſur la terre, on les entrelace de perches, on couvre cette charpente de terre liée avec du gazon, & le bâtiment eſt fini. On a ſoin de ménager au toit deux ouvertures : l'une ſert à la fois de cheminée, de porte & de fenêtre; l'autre eſt l'entrée des femmes.

On deſcend dans ces antres artificiels par des échelles qui ne ſont autre choſe que des planches percées de pluſieurs trous dans leſquels on fait entrer le bout du pied. Elles fléchiſſent & tremblent ſous le poids de celui qui monte ou qui deſcend.

Ce qui les rend plus incommodes encore, c'eſt que leur extrémité inférieure eſt appuyée ſur le bord du foyer, & qu'elles s'étendent au-deſſus. Elles ſont ſi chaudes, quand on fait du feu dans la hutte, qu'on peut à peine y tenir la main, &, pour ſurcroît de peine, il faut franchir un tourbillon d'une fumée épaiſſe

dont on est étouffé. Dans les premiers temps qui suivirent la conquête, les Kozaques, gens d'ailleurs peu délicats, n'osoient se hasarder par cette ouverture infernale; ils passaient par celle qui est destinée aux femmes. Mais elles-mêmes les raillaient & riaient de leur timidité; car elles entrent & sortent ordinairement par l'ouverture commune, tenant leurs enfants dans leurs bras.

Quelques uns tapissent le dedans de leurs huttes avec des nattes faites d'herbes tressées: mais on ne voit ce commencement de luxe que chez un petit nombre de Kamtchadales, & peut-être sont-ils accusés de trop de faste.

Sur trois côtés de la hutte regnent de larges bancs qui servent de siéges & de lits. Souvent on n'a que des nattes. Le côté du foyer reste libre; c'est la place destinée aux ustensiles du ménage, & ils ne sont pas en grand nombre.

Ces habitations souterraines, ces tombeaux où se renferment les vivants, ne sont que pour l'hiver; on a pour l'été

des demeures plus ſaines. Celles d'hiver ſont enfoncées dans la terre ; celles d'été s'élevent dans les airs, & ſervent de magaſins dans toutes les ſaiſons. La conſtruction en eſt ſimple, comme les matériaux dont elles ſont formées, & comme l'art des architectes qui les conſtruiſent. Neuf poteaux hauts de treize pieds, & plantés ſur trois rangs à une égale diſtance les uns des autres, forment la charpente de l'édifice. A une certaine hauteur on y établit des traverſes dans tous les ſens, on les recouvre de terre & de gazon, & le plancher eſt fait. Il reſte encore à appuyer des perches ſur les poteaux, à les y fixer par des courroies, à les réunir en pointe par leur extrémité ſupérieure ; telle eſt la charpente du toit. On le revêt de longues herbes, comme nos payſans couvrent de chaume leurs cabannes. De la terre, bien liée avec du gazon, forme les murs. La partie inférieure de l'édifice reſte ouverte de tous les côtés ; on y attache les chiens : la partie ſupérieure eſt réſervée pour les hommes ; ils montent par des

échelles à cette espece de colombier. Le vent fait trembler ces frêles édifices : il semble qu'il aille les renverser.

Cette construction paraît bizarre & ne l'est point. Les usages des peuples sont ordinairement fondés sur leurs besoins & sur la nature du pays qu'ils habitent. Pourquoi les Kamtchadales se logent-ils en l'air? Pourquoi bravent-ils la fureur des vents dont ils éprouvent si souvent la violence? C'est que leur terre, humide & marécageuse lorsqu'elle n'est pas resserrée par la gelée, les force à s'élever aussi loin qu'ils le peuvent au-dessus de sa surface.

Ces cahuttes d'été se nomment pemes dans quelques endroits, balaganes dans d'autres. C'est là que les habitants font sécher le poisson, c'est là qu'ils le conservent & le garantissent de l'humidité pendant l'hiver, c'est là qu'ils serrent dans cette saison tout ce qui pourrait les embarrasser dans leurs demeures souterraines; enfin, ces greniers renferment toutes les provisions qui assurent leur sub-

ſiſtance dans le temps où elle devient plus incertaine. Quelles précautions prennent-ils pour fermer la balagane qui contient toutes leurs richeſſes & leur vie même ? Ils retirent l'échelle.

Ainſi le vol eſt inconnu chez les nations pauvres, parcequ'elles n'ont pas de beſoins imaginaires : il devient commun chez les peuples riches, & par conſéquent corrompus, parceque l'oiſiveté du riche inſpire au pauvre le goût de l'oiſiveté, & parceque le travail d'un homme peut bien ſuffire à ſes beſoins réels, mais non pas aux caprices dont il s'eſt fait des beſoins.

Le vol eſt inconnu chez les nations à-peu-près ſauvages, parceque chacun n'a beſoin que de ſon adreſſe pour s'aſſurer une part dans toutes les productions de la terre & des eaux : le vol eſt commun chez les peuples riches, parceque le pauvre y a perdu tous ſes droits ſur les bienfaits de la nature ; parcequ'il n'a pas même le pouvoir de travailler, ſi on lui refuſe du travail. A-t-il faim ſur le bord

des eaux ? il lui eſt interdit de prendre le poiſſon qu'il voit ſe jouer à leur ſurface. A-t-il faim dans les forêts ? il ne peut toucher à l'animal qui court devant lui. A-t-il faim dans un champ ? il n'en peut arracher une plante nourriciere.

Il eſt vrai que la preſqu'île du Kamtchatka eſt diviſée en pluſieurs propriétés différentes : mais chaque propriété appartient à une peuplade entiere. Toute peuplade regarde comme ſon héritage & ſon domaine les bords de la riviere ſur laquelle elle ſe trouve placée : jamais elle n'en quitte les rivages pour en aller chercher d'autres. Leur Dieu, diſent-ils, a ſucceſſivement parcouru les bords de tous les fleuves ; il a fait ſur les bords de tous les fleuves des enfants des deux ſexes, & c'eſt de ces enfants divins que chaque peuplade tire ſon origine. La propriété de la contrée baignée par le fleuve dont ils habitent le rivage, leur a été marquée par leur Dieu même.

Leurs huttes ſouterraines & les balaganes ne ſont pas diſperſées comme dans

les

les îles. Ce qui peut même étonner chez un peuple encore voisin de l'état sauvage, c'est que les Kamtchadales avaient des especes de villes, puisque chaque peuplade entourait l'enceinte de ses huttes d'un mur ou rempart de terre. Toujours dans un état de guerre, toujours menacés d'une attaque imprévue, ils avaient été forcés de se renfermer dans des murailles. Les débris multipliés de ces faibles boulevards font croire que leur population était autrefois plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui.

CHAPITRE V.

Nourriture des Kamtchadales.

NOUS venons de voir les Kamtchadales logés pour toutes les saisons, se creusant dans la terre une demeure chaude pour l'hiver, & se construisant dans l'air une habitation fraîche pour l'été; voyons à présent comment ils se nourrissent.

Ils suppléent au pain, qu'ils ne connaissent pas, par les queues & les arrêtes de plusieurs especes de poissons de la classe des saumons : ils les font sécher à l'air. Le dos & le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs regals, & les plus fines arrêtes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnements; car ils ne font pas usage du sel.

Quelquefois ils font cuire le poisson sur des claies tendues à plusieurs pieds au-dessus du foyer. C'est de tous les mets celui dont les Russes se sont le mieux accommodés. En effet le poisson, à la fois fumé & rôti, peut contracter un goût assez agréable, & la répugnance qu'inspirent à l'étranger tous leurs autres aliments, peut donner un assaisonnement à celui-ci.

Les chairs des quadrupedes & des gros animaux de mer se cuisent dans l'eau, mêlées avec différentes racines. On boit le bouillon dans des tasses de bois, on prend la viande avec les mains.

N'ayant pour plats & pour marmites

que des auges de bois qui ne peuvent ſupporter le feu, ils ſont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jetter ſans ceſſe des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Juſqu'à ce que la viande ſoit cuite, ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jetter dans l'auge de nouveaux cailloux embraſés, & à retirer ceux qui ſe refroidiſſent pour les remettre dans le feu. Cette opération eſt longue & fatigante; auſſi ce ſont les hommes qui font eux-mêmes la cuiſine, & on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite.

Mais ils ont toujours une proviſion qui fait leur grande reſſource. Ce ſont des œufs de poiſſon ſéchés, quelquefois même fermentés, & toujours mêlés avec les plus tendres écorces du ſaule & du bouleau. Tant que cette proviſion ne manque pas, le Kamtchadale n'eſt pas malheureux. Il n'entreprend aucun voyage ſans emporter avec lui des morceaux de cette pâte, dont une livre ſeule peut le ſoutenir pluſieurs jours. E ij

Ils ne mangent rien de chaud : cet usage contribue peut-être à leur conserver les dents toujours belles, & à maintenir les fibres de l'estomac dans toute leur vigueur. L'exercice fait le reste, & aucun aliment n'est indigeste pour eux.

Ils laissent aigrir dans des fosses la graisse des baleines & des veaux marins, & la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leurs bouches autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presque au bord des levres, & l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent.

Quand un Kamtchadale traite un de ses amis, il prend lui-même avec ses mains une forte piece de graisse, la lui enfonce dans la bouche, & coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays.

Ils ont deux mets qu'ils aiment plus que tous les autres, & qui sont réservés pour les jours de fête. Le premier est composé de différentes baies & de différentes racines broyées ensemble, d'œufs de poisson, de poisson cuit, & de graisse de baleine & de veau marin.

L'autre consiste en des têtes de poisson, ou en des poissons entiers qu'on a laissés long-temps pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillers. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale.

Tuer un ours est chez eux la marque de la plus grande valeur. Leurs contes, leurs chansons ne célebrent que les exploits des tueurs d'ours. Le héros qui a pu mettre à mort un de ces animaux en conserve soigneusement la graisse. Il en présente, avec autant d'économie que d'orgueil, aux amis qu'il reçoit: c'est alors seulement qu'il commence à connaître l'avarice; il voudrait que cette provision, témoignage de sa valeur, pût ne jamais finir.

L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée: elle est successivement commune à la famille & aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nétoyent avec leurs langues.

Il n'eſt aucun peuple ſur la terre qui boive autant d'eau que les Kamtchadales; ils ſe plaiſent à avaler des boules de neige. Les herbes âcres, le poiſſon ſéché, fumé, fermenté, pourri, leur cauſent ſans doute une ſoif qu'ils ne peuvent étancher.

Nous avons vu qu'ils ſavaient tirer de quelques herbes une liqueur fermentée : ils ont encore inventé une autre boiſſon qui leur cauſe une ivreſſe ſouvent funeſte. Ce n'eſt pas le goût de cette liqueur inſipide qui leur plaît; ils n'y trouvent d'autre plaiſir que celui de s'enivrer, &, dans les fêtes, ils s'en font un devoir.

Il naît dans leur preſqu'île, comme dans toute la Ruſſie, un champignon jaunâtre dont les Ruſſes ſe ſervent pour tuer les mouches, & qu'ils ont nommé de-là moukhomore (tueur de mouches.) Les Kamtchadales le font infuſer dans de l'eau, & cette liqueur a des effets ſemblables à ceux de l'opium. Priſe avec modération, elle rend plus gai, plus vif, plus intrépide : mais priſe avec excès, elle cauſe l'ivreſſe la plus furieuſe. On

n'a d'abord que des idées agréables & riantes, & bientôt les plus sombres imaginations leur succedent : toutes les pensées sont funebres ; les plus horribles fantômes se peignent à l'esprit égaré. On éprouve des tremblements convulsifs : on danse, on rit, on pleure ; on est transporté de fureur, on est saisi d'effroi. Souvent le malheureux veut attenter contre lui-même, souvent il ne médite que des meurtres & des massacres : sa force augmente avec la violence de ses convulsions, on a peine à le retenir, & le crime est commis avant qu'on ait pu le prévoir.

Cette ivresse dure douze à seize heures. On s'endort ensuite, & l'on se sent au réveil tous les membres douloureux, comme après une grande fatigue : mais cette incommodité cesse bientôt, elle n'est point accompagnée de pesanteur de tête, ni suivie d'aucun accident fâcheux.

Quelquefois on avale ces champignons au lieu de les faire infuser. La dose modérée est de quatre, la dose excessive de dix.

CHAPITRE VI.

Habillement des Kamtchadales.

QUAND on connaît les productions du Kamtchatka, & la rigueur du climat de cette presqu'île, on peut se faire de soi-même quelque idée de l'habit des naturels. Il est fait de peaux de rennes, qu'ils se procurent par des échanges avec les Koriaks, de peaux d'oiseaux, de chiens & de veaux marins, cousues ensemble, ordinairement sans choix. Souvent une piece de peau d'oiseau, garnie de ses plumes, est cousue entre un morceau de peau de chien & un autre de peau de renne. Que le tout enveloppe le corps, en maintienne la chaleur, il suffit; il n'est pas temps d'avoir du goût, quand on est tout occupé du nécessaire. Un homme qui souffre le froid rassemble tout ce qu'il peut trouver pour se couvrir.

Ordinairement en hiver les Kamtchadales portent deux habits: celui de des-

sous dont le poil est en dedans, & celui de dessus dont le poil est en dehors. Par dessus leur bonnet de poil, ils mettent encore un capuchon pour se garantir des ouragans glacés qui regnent dans leur presqu'île. L'habit se met par en-bas, & le collet n'a que l'ouverture nécessaire pour passer la tête. Il descend jusqu'au genou.

Il n'existe pas de peuple qui n'ajoute quelque ornement au simple nécessaire. Pour que l'homme oubliât tout-à-fait le soin de sa parure, il faudrait qu'il fût seul. J'en avais trouvé la preuve chez les Insulaires des Aléoutiennes; je la retrouve chez les Kamtchadales, elle se présente par-tout. Le tour de leur collet, le bas de leur habit, le bout des manches, le bord du capuchon, sont garnis d'une bande de peau de chien blanc à long poil. Des houpes & des bandes de différentes couleurs sont cousues sur le dos, & y forment une singuliere bigarrure. Des ornements à peu-près semblables étaient du goût de nos ancêtres, &

l'on en voit encore les restes dans quelques unes de nos livrées.

Les caleçons descendent jusqu'aux talons : le poil est en dedans à la partie postérieure, & en dehors sur le devant. Les bottines sont courtes : on les porte en été de peau de veau marin, & en hiver de jambes de rennes. Le poil est toujours en dehors.

L'habit de dessus est le même pour les deux sexes ; mais celui de dessous est différent pour les femmes. Il est composé d'un caleçon & d'une camisole cousues ensemble. Il est fait en été d'une peau blanche & douce, & en hiver de peaux de rennes ou de beliers de montagnes. Les femmes portent aussi des bottines plus longues que les hommes, & qui montent jusqu'aux genoux.

Les hommes n'ont à la maison, pour tout vêtement, qu'un tablier de cuir, & même, avant leur communication avec les Russes, ils ne portaient pas autre chose en été. Ils ont pour cette saison des bonnets d'écorce de bouleau.

Mais les femmes ne connaissent pas de coëffure plus agréable qu'une espece de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Avons-nous le droit de trouver cette mode ridicule ? C'était la coëffure de nos courtisans dans le dernier siecle, & il n'y a pas longtemps que nos femmes tâchaient de ressembler aux dames du Kamtchatka.

Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses, & ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses, ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas, & l'avalent.



CHAPITRE VII.

Barques des Kamtchadales.

Un peuple qui tire presque entièrement des eaux sa subsistance, a dû inventer des moyens d'en parcourir la surface. Mais, quoique tous les Sauvages voisins de la mer la couvrent de leurs barques, la navigation est restée chez eux tous à-peu-près dans la même enfance, & les Kamtchadales ne sont pas ceux qui ont fait à cet égard le plus de progrès.

On ne se sert que sur la Kamtchatka de canots qui ressemblent à nos barques de pêcheurs. Les autres canots, dont l'usage est bien plus général, ont la poupe & la proue d'égale hauteur, & les flancs, qui bombent vers le milieu, rentrent en dedans du bâtiment. Si le vent souffle avec quelque violence, l'eau ne tarde pas à remplir la barque. On ne se sert cependant que de ces canots pour naviguer sur l'océan oriental & dans le golphe

de Penjina. Quand ils ne sont que de bois, on les appelle taktou ; ils prennent le nom de baidars quand ils sont revêtus de cuir. On en fend le fond, & on les recoud avec des fanons de baleine ; on les calfate avec de la mousse & de l'ortie. L'expérience a fait connaître que les baidars dont le fond n'a pas été fendu, ne peuvent résister à la lame, s'entr'ouvrent & font périr les navigateurs.

Un canot n'est monté que de deux hommes ; l'un est assis à la poupe, & l'autre à la proue. Tous deux rament avec des avirons qui n'ont que fort peu de force. Ils remontent les rivieres à l'aide de longues perches, mais avec tant de peine, lorsque le courant est rapide, qu'ils travaillent quelquefois un quart d'heure pour avancer moins d'une toise.

Un arbre flottant fut le premier navire ; quelques progrès dans l'industrie firent imaginer de le creuser avec des haches de pierre, ou par le moyen du feu ; l'art encore un peu plus éclairé construisit les canots des Groënlandais, des habi-

tants des îles aléoutiennes, des Kamtchadales. Il y a loin de-là aux triremes, aux quinquéremes des anciens, & de celles-ci à nos citadelles volant sur les flots & lançant de tous côtés les feux & la mort.

C'est ainsi que sont nés tous les arts ; c'est ainsi qu'ils se sont lentement perfectionnés : il a fallu commencer par la hutte des Sauvages avant d'élever les superbes temples de la Grece ; &, si l'on n'avoit pas taillé grossièrement en bois des idoles informes, Phidias n'aurait pas fait le Jupiter tonnant.

CHAPITRE VIII.

Traîneaux des Kamtchadales.

Le long séjour de la neige sur la terre a appris à tous les peuples du Nord l'usage du traîneau. Sur les rivages de la mer glaciale, on y attele des rennes ; sous des climats moins rigoureux, on les fait tirer par des chevaux ; les Kamtchadales & quelques autres peuples sont réduits

à n'avoir pour bêtes de trait que des chiens.

Les théories des ſavants, celles des philoſophes, lorſqu'elles ne ſont pas appuyées ſur des ſuites completes de faits, riſquent d'être un jour démenties par des obſervations nouvelles, par de nouvelles découvertes. On ſavait que les peuples du Mexique, que ceux du Pérou, qui avaient déjà fait tant de progrès dans la civiliſation, qui déjà joignaient aux arts de premiere néceſſité quelques arts de luxe, n'étaient encore parvenus à s'aſſervir aucune eſpece d'animaux. On ſe crut en droit d'aſſurer, d'après cette obſervation, que l'art de ſoumettre les animaux à nos volontés, de les forcer à nous ſervir, à ſacrifier leur liberté, leur inſtinct même à nos beſoins, à nos caprices, à notre molleſſe, ſuppoſait dans un peuple bien des progrès antérieurs. Mais, pendant que quelques ſavants raiſonnaient ainſi, d'autres apprenaient que le ſauvage Kamtchadale a ſoumis des chiens à la domeſticité, & les a forcés à lui rendre

les ſervices que nous recevons des chevaux ; que les féroces Tchouktchi, que les Samoyedes, plus bruts encore peut-être, ont dompté l'animal le plus opiniâtre, & l'ont façonné à l'obéiſſance.

Il eſt vrai que le Sauvage qui, preſſé par la faim, pourſuit, attaque, tue un animal dont il va faire ſon repas, ne fait uſage que de ſa force dirigée par le beſoin : il eſt vrai que l'aſſerviſſement d'une eſpece amoureuſe de ſa liberté eſt une conquête bien plus difficile & bien plus glorieuſe pour l'homme, puiſqu'il la doit moins à ſa force, qui le céderait ſouvent à celle de ſon captif, qu'à ſon intelligence : mais il n'eſt pas moins vrai que le Sauvage, tourmenté d'abord, & bientôt éclairé par un beſoin preſſant, trouve en lui-même, pour le ſatisfaire, les reſſources de la force, celles de l'adreſſe & celles de l'intelligence.

Les Mexicains, les Péruviens n'ont pas enchaîné d'animaux à la domeſticité : mais ils pouvaient traverſer aſſez commodément leur pays à pied ; mais ils

n'avaient pas autour d'eux d'animaux ſauvages qu'ils puſſent contraindre à les ſervir : du moins je ne me ſouviens pas qu'il y en eût au Mexique ; & le Paco, errant ſur les montagnes du Pérou, ne pouvait deſcendre dans les plaines ſans y périr. Mais les habitants du Nord de l'Aſie, placés dans des contrées que l'hiver rend impraticables à l'homme, & couvre, pour ainſi dire, d'un océan de neige (1), menacés de mourir de faim dans leurs cahuttes, ont commandé aux chiens, aux rennes, de les traîner à la chaſſe, & le chien féroce, le renne farouche ont obéi à l'aſcendant de l'homme.

C'eſt en étudiant l'hiſtoire des Sauvages, qu'on apprend à connaître toute l'énergie de l'eſpece humaine. Le Sauvage a eu beſoin, pour vivre, d'atteindre des

---

(1) Ne peut-on pas comparer à l'Océan la profonde épaiſſeur de neige qui, chaque année, couvre la terre pendant pluſieurs mois depuis la pointe des Tchouktchi juſqu'aux portes de Koenisberg, dans une étendue de plus de deux mille lieues ?

animaux qui fuyaient devant lui ; il a inventé l'arc : obligé de demander sa subsistance à l'Océan, il a construit des canots insubmersibles : si, pour conserver sa vie, il eût été forcé de s'ouvrir un passage dans le sein d'un rocher de granit, il l'eût creusé sans autres instruments qu'un caillou.

Les Kamtchadales n'ont pas moins d'amour pour leurs chiens qu'on en montre ailleurs pour les chevaux. Ce sont les femmes qui en prennent soin ; elles les nourrissent des plus grosses arrêtes : souvent les chiens partagent aussi la nourriture de la famille & mangent dans la même auge. Ils sont de taille moyenne, & communément blancs, noirs & gris. Kracheninnikof les rapporte à l'espece de nos chiens domestiques, & c'est ne nous rien apprendre (1). Contentons-nous de savoir à présent qu'ils sont d'une force

(1) Dans le Troisieme Voyage de Cook, par un anonyme, on dit qu'ils ressemblent aux dogues d'Angleterre.

considérable eu égard à leur taille. Un chien porte une charge de soixante & six livres. Les attelages sont de huit chiens, attelés deux à deux.

Les traîneaux sont faits de deux morceaux courbés de bois de bouleau, retenus à la distance de treize pouces l'un de l'autre par quatre traverses. On éleve, vers le milieu de ce premier chassis, quatre montants sur lesquels on établit le siége, qui n'est lui-même autre chose qu'un chassis de trois pieds de long sur treize pouces de large : il est fait de perches légeres & de courroies. Pour rendre la machine plus solide, on attache à la premiere traverse du traîneau un bâton, qui, par son autre extrémité, contient le milieu du siége.

Les traits sont composés de deux larges courroies qu'on attache sur les épaules des chiens à une espece de poitrail. Au bout de chaque trait est une petite courroie, qui, par le moyen d'un anneau, se fixe à la partie antérieure du traîneau.

Une courroie tient aussi lieu de timon.

Elle eſt attachée par un bout au devant du traîneau, & de l'autre à une petite chaîne à laquelle les chiens ſont attelés.

C'eſt encore une courroie qui ſert de bride : elle eſt garnie d'un crochet & d'une chaîne qu'on attache au chien de volée.

Le conducteur a pour fouet un bâton crochu, de la longueur de trois pieds, à l'extrémité duquel ſont placés pluſieurs grelots dont le ſon anime les chiens. Quand il veut arrêter, il enfonce le bâton dans la neige & met en même temps un pied à terre pour diminuer la vîteſſe des chiens par l'obſtacle du frottement. Les hommes voyagent aſſis ſur le bord du traîneau : il n'y a que les femmes qui s'aſſeient dedans & qui prennent un guide pour conduire les chiens. Ce ſerait une molleſſe, une honte, de les imiter.

La charge d'un traîneau tiré par de bons chiens, eſt de cent ſoixante livres & plus, ſans y comprendre les proviſions des animaux & du maître. On ne fait par jour que huit lieues au plus, encore

faut-il que le chemin soit bien battu & que le traîneau soit garni de patins faits avec des os.

Lorsque Krachenînnikof était au Kamtchatka en 1741, un attelage de quatre bons chiens y valait 15 roubles ou 75 livres, à quoi il faut ajouter 5 roubles pour le harnois, ce qui faisoit une dépense de 100 livres. On sera surpris qu'une espece de sauvage puisse subvenir à cette dépense; mais il faut observer qu'il naît chez lui des chiens, qu'il fait lui même leurs harnois & qu'il se procure par des échanges ce qui lui manque. C'est aussi par les échanges qu'ils font avec les Russes du produit de leurs chasses, que les Kamtchadales peuvent subvenir aux frais très réels & très considérables qu'occasionne l'entretien de leurs femmes, depuis qu'elles ont adopté l'habit russe.

CHAPITRE IX.

Difficultés & dangers des voyages chez les Kamtchadales.

On ſent bien qu'avec de telles voitures & dans des pays ſauvages & déſerts, on ne ſe tranſporte pas d'un endroit à l'autre auſſi commodément qu'en Angleterre ou en France, ni même que dans ces routes de l'Allemagne qui ſont le plus murmurer les voyageurs. Si la neige eſt tombée en trop grande abondance & qu'elle ne ſoit pas encore battue, il faut envoyer un homme devant ſoi pour préparer & frayer le chemin. Mais il enfoncerait lui-même, s'il n'oppoſait à la neige épaiſſe & molle encore, que la largeur de ſon pied : il chauſſe ſes patins à neige que les voyageurs appellent raquettes. Elles ſont faites de deux ais aſſez minces, ſéparés dans le milieu par deux traverſes, & liés enſemble au deux extrémités : celle de devant ſe releve en pointe. Des courroies attachées

aux traverſes ſervent à poſer & à contenir le pied.

Mais après avoir franchi un eſpace où la neige ſe trouve entaſſée, on rencontre ſouvent des endroits d'où elle a été entièrement enlevée par le vent, qui a laiſſé la place à découvert : il faut alors quitter les raquettes & prendre des patins à glace.

Le chemin eſt enfin frayé & peut être fréquenté par les traîneaux : mais cette voiture trop élevée en proportion de la largeur, verſe aiſément ſi le conducteur perd l'équilibre, & il faut bien de l'habitude & de l'adreſſe pour le garder. Si l'on a le malheur d'être renverſé dans un déſert, on riſque bien d'y reſter ; car les chiens, qui ſe ſentent ſoulagés d'une partie du fardeau qu'ils traînaient, prennent leur courſe & ne s'arrêtent plus. Heureux, ſi, dans ſa chûte, on peut ſaiſir le traîneau & ne le pas lâcher ! Les chiens s'arrêtent bientôt, fatigués de traîner le le nouvel Hippolyte. On en eſt quitte alors pour ſupporter patiemment la douleur des contuſions qu'on a reçues.

Mais ſuppoſons que le conducteur, ferme ſur le bord de ſon traîneau, ne craigne pas le danger de la chûte; il a du moins bien des fatigues à vaincre dans des routes inégales. Se préſente t-il une montagne devant lui; il faut qu'il la franchiſſe à pied, car les chiens, débarraſſés de ce poids, ne la graviſſent encore qu'avec peine. Pour la deſcendre il faut dételer les chiens, n'en laiſſer qu'un ſeul à la voiture & conduire les autres en laiſſe; ces animaux prennent leur courſe quand ils deſcendent des montagnes rapides, & renverſeraient conducteur, voiture & bagage. On n'a pas moins de peine à les retenir ſur le bord des rivieres ou des précipices. Les rives des fleuves ſont eſcarpées : il eſt vrai qu'ils ſont couverts de glace pendant l'hiver; mais dans les froids les plus rigoureux, il y a toujours de grandes places qui reſtent découvertes, ce qu'on doit peut-être attribuer à des ſources d'eaux chaudes qui ſourdiſſent par deſſous le lit des rivieres.

Mais le danger d'être noyé dans les fleuves

fleuves entr'ouverts ou brisé dans les précipices, n'est pas le plus fréquent de ceux que courent les voyageurs. Sortis de chez eux par un temps calme, ils peuvent à tout instant être saisis par un ouragan furieux qui les ensevelisse sous une montagne de neige. Dès le commencement de la tempête, ils s'écartent du chemin, & cherchent à se réfugier dans quelque bois, parceque la neige coupée, divisée par les arbres, ne peut s'y rassembler en un seul monceau comme dans les plaines. L'homme se couche avec ses chiens; il attend la fin de l'ouragan, qui dure quelquefois une semaine entiere. Les chiens restent assez tranquilles: mais quand la faim leur devient insupportable, ils mangent toutes les courroies de leurs attelages, toutes celles qui rassemblent les pieces du traîneau, & n'en laissent que la carcasse, qui devient inutile.

Si le voyageur est éloigné des forêts, & qu'il apperçoive quelque trou dans la plaine, il s'y tapit, le couvre de quelques branchages, se roule en quelque sorte

comme une boule & s'enveloppe de ses habits. Il faut qu'il ait bien soin de ménager & d'entretenir une ouverture qui lui permette de respirer : si malheureusement il ne peut empêcher l'ouverture de se boucher, il périt bientôt dans la petite quantité d'air stagnant qui est renfermée avec lui & qui cesse d'être propre à la respiration. Retenu dans la situation la plus gênante, il n'ose remuer, de peur de faire ébouler la neige. Il éprouve un froid insupportable & quelquefois mortel, lorsque ses habits sont étroits ou trop serrés par la ceinture : bientôt humectés par sa transpiration, ils ne peuvent plus se réchauffer.

Si dans la plaine il découvre un monticule, il court se réfugier au pied de cette éminence, du côté opposé au vent. Il faut qu'il se leve à chaque instant pour secouer la neige qui le couvre. Mais quand cette neige est humide, & qu'ensuite le vent tourne au nord & rend le froid plus rigoureux, rien ne peut le sauver ; il meurt gelé dans ses habits.

Ce n'eſt pas que les Kamtchadales ſoient fort ſenſibles au froid : ils y réſiſtent avec une force qui nous eſt inconnue. N'eſt-ce pas que le froid qui les frappe au dehors concentre intérieurement tout le feu naturel dont l'homme eſt animé, & leur procure une chaleur que nous ne pouvons avoir, parceque nous l'exhalons ſans ceſſe par tous les pores? On ſait du moins qu'ils n'allument jamais de feu en voyage ni pour ſe réchauffer ni pour préparer leur nourriture. Ils vivent alors de poiſſons ſecs ou de cette pâte d'œufs de poiſſon dont nous avons parlé. Quand ils ont beſoin de prendre du repos, ils s'accroupiſſent ſur la pointe des pieds, au milieu de la neige & des glaces, s'enveloppent de leurs habits, dorment d'un profond sommeil & ſe réveillent chaudement.

Le Sybarite ne pouvait trouver le ſommeil ſur un lit de roſes : mais les rochers aigus & la terre glacée offrent un lit aſſez doux pour le Sauvage dont l'eſprit eſt tranquille & le corps fatigué.

CHAPITRE X.

Préliminaires du mariage chez les Kamtchadales.

Les Kamtchadales ne se témoignent entre eux aucun égard, n'usent mutuellement d'aucune politesse; ils ne se saluent pas, ne s'informent pas de leur santé, ne s'embrassent pas après une longue absence, ne se présentent même pas la main: mais, grossiers entre eux ou du moins très indifférents, ils cherchent à plaire aux femmes, se font un devoir de leur être soumis & se montrent toujours prêts à les servir. Ils obéissent en esclaves à leurs maîtresses & ne conservent pas pour leurs femmes moins de soumission. Enfin on a retrouvé chez eux la servitude des maris, qu'on avoit crue fabuleuse chez les Egyptiens.

Le Kamtchadale choisit ordinairement son épouse dans une autre habitation q[ue] la sienne. Il se transporte dans celle de

maîtresse : il sollicite le bonheur de travailler pour ses parents, de les servir; il s'étudie à leur montrer son zele, sa diligence & son adresse. Telles étaient les mœurs patriarchales; Jacob servit sept ans pour obtenir Rachel. Nous retrouverons, dans une grande partie de l'Orient, l'usage d'acheter les femmes : avant de les payer par des richesses, on les paya par des services.

Si l'amant déplaît, il perd le fruit de ses peines, ou il en est tout au plus dédommagé par quelque légere récompense. Mais s'il est agréable au pere, à la mere, à la fille, il demande & obtient la permission de toucher sa maîtresse, c'est-à-dire de lui dénouer les cordons de son caleçon. C'est en quoi consiste la grande difficulté : on lui permet de faire des efforts; mais ils peuvent être long-temps inutiles, & il n'est pas près encore de recevoir le prix de son amour & de ses travaux.

En effet dès l'instant qu'on lui accorde la permission de toucher celle qui fait

l'objet ses vœux, elle est mise sous la garde de toutes les femmes de l'habitation. Ces séveres surveillantes s'étudient à ne la plus quitter : plus l'amant est habile à la poursuivre, plus elles sont alertes à le repousser. D'ailleurs la fille, qui n'est presque jamais seule un instant, est revêtue de deux ou trois de ces caleçons qui ne sont qu'une piece avec la camisole, & elle a le corps si bien entortillé de lanieres & de courroies nouées dans tous les sens qu'elle peut à peine se remuer. Apperçoit-elle son amant ; elle pousse des cris, les femmes accourent, se jettent sur lui, le prennent par les cheveux, le battent, le mordent, l'égratignent : au lieu de la victoire qu'il espérait, il ne remporte que des meurtrissures.

Il arrive souvent que ses efforts durent des années entieres, & toujours également superflus. Maltraité, battu, il est long-temps à rétablir sa santé & ne la recouvre que pour livrer de nouveaux combats, essuyer de nouvelles défaites & chercher à les réparer. Souvent après sept ans en-

tiers de tentatives toujours renouvellées & toujours malheureuſes, il ne gagne que de ſe faire jetter par les femmes du haut de quelque balagane & de reſter eſtropié.

Mais l'amant qui trouve enfin ſa maîtreſſe ou ſeule, ou mal accompagnée, coupe les filets, arrache les courroies, déchire habit, camiſoles, caleçons. Il l'a touchée : elle-même lui rend témoignage de ſa défaite en prononçant d'une voix douce & plaintive *ni ni*. Les fiançailles ſont faites, & l'on ne peut refuſer à l'amant le prix qu'il a mérité.

Ce qu'il y a de ſingulier, ces amantes ſéveres, qui ſe défendent avec tant de rigueur, n'ont depuis long-temps plus rien à défendre. Ce ſerait une honte pour elles de porter des prémices dans le lit nuptial, & le gendre en ferait des reproches à ſon beau-pere. Auſſi s'empreſſent-elles de perdre ce qui ferait leur déshonneur & pourrait les rendre moins cheres à leurs époux. Dans les premiers temps de la conquête, les Kozaques avaient

toujours auprès d'eux quelques jeunes filles du pays, qui les engageaient à les rendre bonnes à marier.

C'est du moins ce que raconte un Auteur qui ne cherche pas à être plaisant, (1) & qui, en général, connaît bien les usages des nations qu'il a décrites. C'est ce qu'avait rapporté avant lui Krachéninnikof, dont on n'a point attaqué l'exactitude. Ce qui est contraire à nos mœurs & à nos opinions peut ne l'être pas à la vérité : faire de ce que nous voyons parmi nous la mesure de tout ce qui peut être, c'est une mauvaise regle de critique.

L'amant qui a touché sa maîtresse vient librement la nuit suivante user des droits d'époux, &, dès le lendemain, sans autre cérémonie, il emmene dans son habitation sa nouvelle conquête.

---

(1) M. Géorgy.



CHAPITRE XI.

Noces des Kamtchadales.

IL n'a cependant pas encore rempli toutes les formalités qui doivent lui assurer le nom d'époux ; car, par un autre usage singulier, le mariage se consomme au Kamtchatka avant d'être célébré. L'époux est obligé de ramener quelque temps après son épouse chez ses parents pour y faire les noces. Il est accompagné des deux familles.

On s'arrête à quelque distance de l'habitation, & la fête commence par des chants consacrés à cette circonstance. On les accompagne de plusieurs cérémonies religieuses ou peut-être magiques : des baguettes sont entrelacées de guirlandes faites d'une herbe pour laquelle on marque une certaine vénération parcequ'on lui attribue de grandes vertus ; on prononce des paroles mystérieuses sur une tête de poisson sec qu'on enveloppe de

la même herbe, & l'on confie ce dépôt religieux à la garde d'une vieille femme.

On ajoute aux vêtements dont la mariée est déjà parée une camisole de peaux de mouton & quatre autres habits qu'on passe les uns par-dessus les autres. Elle plie sous le poids, elle étouffe & peut à peine se remuer. Conduite, & presque portée par les plus jeunes garçons de la noce, elle gagne en cet équipage l'habitation de sa famille.

Arrivée à l'ouverture de la hutte, elle n'y descend pas par l'échelle : mais on lui passe des courroies sous les bras & on la glisse dans cette fosse. La vieille gardienne de la tête de poisson met au pied de l'échelle ce dépôt jusques-là si précieux & qui va devenir l'objet du mépris & de l'insulte. Les deux époux viennent le fouler aux pieds; les assistants s'empressent de suivre leur exemple; la vieille elle-même, qui l'a gardé avec tant de soin, se contente d'être la derniere à lui faire cet outrage : mais elle ramasse ensuite cette tête mystérieuse &

l'expose au-dessus du foyer. Les vêtements multipliés dont on accable la nouvelle épouse, la maniere dont on la descend dans la hutte paternelle, la tête de poisson, traitée d'abord avec tant de respect, ensuite avec tant de mépris; tout cela renferme sans doute quelque allégorie : mais nous n'avons aucun moyen d'expliquer le sens de ces cérémonies symboliques.

On dépouille enfin la mariée de ses habits superflus; elle les distribue à ses parents, qui lui font à leur tour des présents de noces. Tous les assistants prennent place : les rits religieux sont finis & remplacés par le plaisir. Le marié chauffe lui-même la hutte, lui-même prépare les nombreuses provisions qu'il a eu soin d'apporter : car c'est lui qui, dans ce premier jour, est chargé de régaler la compagnie toujours affamée. Le tour du beau-pere vient le lendemain. Les chants, les danses se mêlent aux festins; les vieillards font des contes; ils célebrent la gloire des plus fameux tueurs d'ours; ils

racontent les fatigues, les dangers, les aventures des voyageurs. Le désordre, la débauche, le plus dégoûtant libertinage se mêlent à la fête : car le dernier des animaux, c'est l'homme indiscipliné dans l'ivresse de la joie.

Les gens de la noce se séparent enfin le troisieme jour; les nouveaux mariés restent encore quelque temps dans la famille de l'épouse, & lui consacrent leurs services.

La polygamie est permise aux Kamtchadales : mais l'époux étant chez eux soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs; car comment obéir à la fois à tant de maîtresses impérieuses? D'ailleurs le projet d'une nouvelle union, est un renouvellement d'épreuves & de travaux; à chaque nouvelle femme qu'il épouse, il faut qu'il se soumette à la loi de la toucher.

Il lui reste une ressource : c'est de se contenter d'une seule femme & de prendre des concubines. Mais la polygamie & le concubinage autorisé ne se trouvent &

paraissent ne pouvoir se rencontrer que dans les pays où les hommes exercent sur leurs femmes un pouvoir absolu. Cependant on assure qu'au Kamtchatka celles-ci commandent en Souveraines. Comment la premiere épouse y permet-elle à son mari de contracter de nouveaux mariages ou de lui associer des concubines? Cette contradiction, au moins apparente, m'inspire sur la vérité du fait des doutes que je ne puis résoudre. Ou l'on nous a trompés, ou l'on nous laisse ignorer des détails qui pourraient éclaircir la difficulté.

Le Kamtchadale qui voudrait éviter l'embarras & le danger de toucher sa maîtresse, pourrait épouser une veuve. Ces sortes de mariages n'exigent aucune cérémonie; ce ne sont que de pures conventions : mais un préjugé singulier les rend fort rares, & oblige ordinairement les femmes que la mort a privées de leurs époux à garder pour toujours le veuvage. On croit qu'elles sont souillées par le trépas de leurs maris : pour qu'elles puis-

… nœuds, il faut … bien auparavant se … & les purifier en … faveurs. Mais cette com… est déshonorante, & … toujours obligées de la … prix. Leur sort est devenu … depuis la conquête; elles trou… & gratuitement des purifi… parmi les Russes ou les Kosaques.

Le mariage n'est défendu dans ce pays … les peres & les enfants, les fre… & les sœurs.

Le divorce y est commun & n'exige … cérémonie. Le mari cesse d'habi… avec sa femme, le divorce est déclaré & les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix.

Les femmes sont à la fois licencieuses & sauvages. Quand elles sortent, elles

[redacted]

oient [illegible] leur
[illegible], elles se [illegible]
les [illegible]; ou, [illegible],
lles [illegible] le visage [illegible] mu-
aille, & continuent leur travail dans
ette situation. Leur adresse-t-on la pa-
ole; elles ne repondent [illegible]
t du ton de la colere.

Mais cette humeur farouche fait promp-
ent s'adoucir. Elles rendent aux étran-
ers tous les services dont elles sont ca-
ables pour les engager à [illegible] leurs
iveurs. Un peu moins [illegible] pour
s hommes du pays, elles ne sont du
oins guere plus séveres. Elles se vantent
vec orgueil du nombre de leurs amans,
t leur impudicité [illegible]
loire.

Les maris, ordinairement faciles, se
ontrent quelquefois jaloux; on en a
u même se venger par le meurtre & le
oison. Ces exemples funestes sont rares.
e mari offensé a recours au divorce, ou
l'amant de sa femme est marié, il se
it souvent à l'amiable un échange d'é-

pouses ; la paix est maintenue & tout le monde est content.

CHAPITRE XII.

Fécondité des meres. Education des enfants.

Les femmes ne sont que médiocrement fécondes : on ne connaît pas d'exemple qu'une Kamtchadale ait eu jusqu'à dix enfants. Une maniere de vivre à-peu-près semblable à celle des femmes Aléoutiennes & des habitantes des îles aux renards, leur procure des couches aussi peu laborieuses. Un témoin digne de foi, le médecin Steller, vit une femme enceinte sortir de sa hutte, sans donner aucune marque de douleur : un quart d'heure après, elle rentra tenant dans ses bras un enfant qu'elle venoit de mettre au monde. On croirait que les accouchements doivent être aussi faciles, aussi peu douloureux chez tous les peuples sauvages ; que c'est une maniere de vivre contraire à la

nature qui rend, chez les peuples amollis, cette opération naturelle si pénible & si dangereuse : mais ce que nous dirons des femmes Kouriles peut répandre quelques doutes sur ce principe.

Les femmes, pendant le travail de l'enfantement, se tiennent à genoux, exposées sans honte aux regards de tous les habitants de la hutte. Ce sont leurs meres, ou du moins des femmes à qui l'âge a donné de l'expérience, qui leur prêtent leurs secours. L'enfant nouveau-né passe de main en main; tous le baisent & le caressent. . . . .

Les femmes du Kamtchatka se font une gloire d'être meres. Elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais combien les préjugés ont de puissance pour détruire les sentiments de la nature! si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs

qu'ils tettent encore, on les accoutume à manger des œufs de poiſſon, des herbes crues & de tendres écorces de ſaules & de bouleaux. C'eſt un moment de joie pour la famille, quand ils commencent à grimper à l'échelle.

Chez les Kamtchadales, comme chez tous les ſauvages, les enfants jouiſſent d'une entiere liberté. Jamais on ne les gronde, jamais on ne leur commande rien. Maîtres de tous leurs mouvements, de toutes leurs volontés, ils ſortent, & on ne penſe pas à les retenir; ils rentrent & on les reçoit avec joie; ils ont faim, toutes les proviſions de la hutte ſont à leur diſpoſition; ils peuvent également ſatisfaire & tous leurs beſoins & tous leurs caprices. Le pouvoir d'un pere, même ſur ſa fille, ſe borne à dire à l'amant qui la demande: « Touche-la ſi tu peux. »

Les peres aiment leurs enfants & les enfants mépriſent leurs peres dans la vieilleſſe; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuſe indifférence eſt le ſentiment le plus doux qu'ils leur accor-

dent. Ainſi chez les peuples ſauvages, comme dans nos Etats non moins vicieux que policés, le mépris eſt le ſort du vieillard : quand l'âge a détruit ſes forces & mis fin à ſes travaux, on lui envie quelques inſtants d'un triſte repos qu'il a mérité ; c'eſt avec indignation qu'on le voit jouir du faible reſte des ſens qu'il conſerve encore ; on ne répond que par l'outrage aux accents mal articulés de ſa voix caduque ; on lui rend ſes infirmités plus douloureuſes par le ſourire inſultant du mauvais cœur, ou par le dégoût qu'on ne cherche point à lui cacher ; on voudrait enfin que le moment où il a ceſſé d'être utile, eût été le dernier moment de ſa vie. Enfants ingrats & toujours chers, que n'imitez-vous plutôt la conduite moins cruelle de quelques Sauvages ? Que ne faites-vous couler de notre cœur les reſtes d'un ſang demi glacé ? un inſtant terminerait nos peines, & l'amour que nous conſervons pour vous, malgré votre ingratitude, cet amour outragé, ne ferait pas le long ſupplice de nos derniers

ans. O ma fille! si ma tendresse & mes soins devaient un jour n'être payés que de ta haine, ou même de ton indifférence, sois heureuse; mais puisse en ce moment ton malheureux pere rendre le dernier soupir sur ces lignes arrosées de ses larmes!

CHAPITRE XIII.

Religion des Kamtchadales.

NOUS avons déjà vu que quelques peuples sauvages, trop attachés à la terre par le besoin, n'ont pu s'élever à des idées intellectuelles, & n'ont pas de religion: les Kamtchadales en ont une; mais c'est pour l'outrager & mériter d'être placés parmi les impies.

Koutkhou est leur Dieu; ils se vantent de lui devoir leur origine: mais comme toute religion est divisée par les sectes qu'elle enfante, les Kamtchadales ne s'accordent pas sur la maniere dont ils descendent de Koutkhou.

Quelques uns croient que ce dieu, se promenant un jour sur le rivage de la mer avec sa femme Ilkhoum, en eut un fils nommé Simskalin, & que c'est de ce fils qu'il a fait la terre.

D'autres prétendent qu'aidé de sa sœur Koutlijitch, il prit la terre dans le ciel, l'emporta & l'affermit sur les eaux de la mer. Celles-ci furent créées par un autre dieu, nommé Outleiguin, qui y fait encore sa résidence.

Enfin, qu'il ait formé la terre de la substance de son fils, ou qu'il n'ait fait que la prendre dans le ciel où elle existait déjà, on s'accorde du moins à croire que Koutkhou la choisit pour son séjour, & qu'il se fixa long-temps dans le Kamtchatka. Cette affreuse contrée, que les habitants regardent encore comme la plus belle région de la terre, fut long-temps pour eux la terre entiere. Toutes les Nations ignorantes ont donné des bornes fort étroites au globe que nous habitons, & qui n'était pas un globe pour elles.

Ici les Théologiens Kamtchadales se

partagent encore. Suivant les uns, Koutkhou eut, dans le Kamtchatka, un fils nommé Tigil, & une fille appellée Sidouka. Le frere & la sœur se marierent & c'est leur postérité qui peuple la presqu'île.

Si vous écoutez les autres, vous serez obligé de croire, comme nous l'avons déjà dit, que le Dieu, voyageant dans toute la presqu'île avec sa divine épouse, fit deux enfants des deux sexes sur les bords de chaque fleuve : ces enfants-Dieux multiplierent à leur tour, & c'est sur cette opinion théologique que les habitans des contrées baignées par chacune de ces rivieres, fondent le droit de leur propriété.

Cependant le Dieu, qui, long-temps, n'avoit pas moins chéri le délicieux séjour de la presqu'île, que Vénus aimait celui de Paphos & d'Amathonte, abandonna cet

[redacted]

Tijil, le divin Tijil, fut le bienfaiteur des hommes. Il avait appris de son pere à faire des canots; mais lui-même inventa l'art de tirer un fil de l'ortie & d'en faire des filets de pêcheurs. Les mers le récompenserent de son industrie en lui prodiguant leurs richesses. Jusques-là les Dieux n'avaient vécu que de l'écorce des bouleaux & des peupliers : mais, grace à Tijil, le poisson fumé ou pourri dans la terre couvrit les tables célestes, & les Divinités du Kamtchatka n'envierent plus à celles de la Grece les délices de l'ambrosie.

Ce ne fut pas le seul bienfait que l'on dut à ce Dieu. La terre était encore déserte : il la peupla d'animaux qu'il créa lui-même, & les Dieux se rassasierent de la graisse succulente de l'ours & de la chair délicate du renard. Quand, dans la suite, ils abandonnerent la terre aux mortels, ils leur laisserent la jouissance de tant de richesses qui n'avaient été créées que pour les Dieux.

Ainsi les Kamtchadales doivent à Koutkhou l'existence, & à Tijil, son fils,

toutes les douceurs de la vie. Cependant ils ne leur rendent aucun hommage, ne leur demandent rien, n'en attendent rien, &c, s'ils prononcent leurs noms, c'est pour en faire les objets de leurs dérisions impies. Ils ne parlent guere de Koutkhou, que pour en raconter les fables les plus indécentes. Ils l'accusent d'avoir fait les montagnes trop escarpées, les précipices trop profonds, les fleuves trop rapides. Tout ce qui choque sur la terre ces esprits ignorants & mutins est un nouveau sujet de reproche contre leur Dieu; ils l'accablent d'outrages quand ils ont quelques fatigues à éprouver, quelques peines à vaincre, quand ils se trouvent incommodés par le vent, par la pluie, par les orages, ...

Ils reconnaissent cependant un autre Dieu auquel ils accordent quelques marques de vénération. On n'a pas oublié de nous apprendre son nom; il se nomme Doustekhtchik. Au lieu de nous faire connaître ces syllabes barbares & dures, on aurait mieux fait de nous apprendre

les fonctions de cette Divinité : nous verrions, sans doute, que c'est quelque Dieu subalterne, qui, par son infériorité même, se rapproche davantage des hommes. Les peuples ignorants négligent le Dieu suprême ; ils le croient trop au-dessus des choses de la terre pour qu'il daigne y prendre part : ils réservent leurs hommages à des Dieux inférieurs, à des Ministres du grand Dieu, à des Génies que leurs emplois semblent attacher à la terre & qui peuvent faire aux hommes du bien & du mal. Cette idée fait la base de presque toutes les anciennes religions fausses, de presque toutes les anciennes Philosophies.

Les Kamtchadales dressent en l'honneur de ce dieu un pilier dans les grandes plaines ; ils ne tuent point d'animaux, ils ne cueillent pas de fruits près du poteau qu'ils lui ont consacré ; ils y déposent même des offrandes : mais ils ne lui sacrifient jamais que des choses inutiles, comme des nageoires ou des queues de poissons qu'ils auraient jettées, s'ils ne

lui en avaient pas fait hommage. On peut observer qu'en général les peuples de l'Asie ne consacrent à leurs divinités que ce dont ils ne peuvent eux-mêmes faire usage. Cette coutume ne serait pas ridicule, si elle provenait de l'idée que les dieux exigent nos hommages & n'ont pas besoin de nos dons, & qu'ils nous ont accordé leurs bienfaits pour en jouir & non pour les rendre inutiles en les leur consacrant.

Les Kamtchadales reconnaissent l'existence d'un démon, d'un être trompeur, malin & rusé. Ils croient aussi que les forêts, les volcans, les hautes montagnes, les sources d'eaux bouillantes sont habités par des génies bien plus redoutables que les dieux, parcequ'ils sont plus près des hommes & parcequ'ils sont mal-faisants.

Ils se promettent de vivre encore après la mort dans un autre monde, où ils n'éprouveront ni la faim ni la douleur. Ce monde, qu'ils doivent habiter un jour est situé sous notre terre qui est plate : il

à son ciel, il est échauffé par son soleil; ses nuits sont éclairées par une lune particuliere, & se parent de la lumiere des astres qui lui sont propres.

Aucun principe de morale ne se lie, dans leur esprit, aux idées religieuses. Ils se croient permis tout ce qui leur plaît, & ne reconnaissent pour défendu que ce qui peut leur causer du dommage.

Ils ont des préjugés tels que nous en trouvons parmi nous; s'ils nous paraissent plus ridicules, c'est qu'ils ne sont pas les mêmes. Ils se croiraient menacés d'ouragans, s'ils raclaient la terre avec un couteau; ils craindraient d'attirer sur eux les tempêtes, s'ils aiguisaient leurs haches en voyage.

Ces opinions ne sont qu'absurdes; ils en ont de funestes. Ils ne sauveraient pas un homme qui se noye; car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les Dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête.

CHAPITRE XIV.

Sorcieres.

Les Kamtchadales n'ont pas de prêtres. Comme les femmes sont moins laides & plus spirituelles que les hommes, comme ceux-ci ont contracté l'habitude de leur être soumis; ce sont elles qui font les fonctions de prêtresses, ou, si l'on veut, de sorcieres. Le concubinage n'imprime en ce pays aucune tache, & l'on choisit indifféremment les prêtresses parmi les épouses légitimes & parmi les concubines. Les vieilles sont préférées.

Les femmes n'ont pour leurs cérémonies sacerdotales ou magiques aucun habit particulier; elles ne se servent pas du tambour que nous avons vu en usage dans les îles Aléoutiennes & que nous retrouverons chez presque toutes les nations sauvages du Nord. Tous leurs mysteres consistent en des paroles qu'elles prononcent à voix basse sur des ouies ou des nageoires

de poissons. Elles croient, par ces sortiléges, guérir les maladies, prévenir les malheurs, & lire dans l'avenir.

L'art de consulter la destinée dans les linéaments de la main, cet art, ou plutôt cette imposture exercée par ces prêtres fugitifs de l'Egypte, que nous appellons Bohémiens, & que les Italiens nomment Zingari, est aussi pratiqué par les sorcieres du Kamtchatka; elles joignent à cette trompeuse industrie un autre moyen de se rendre la crédulité tributaire, en interprêtant les songes. Par-tout la fourbe & la ruse savent s'établir un revenu sur la simplicité : quelquefois le ministre du mensonge ne mérite pas notre haine; il est de bonne foi, & s'est trompé lui-même le premier.

CHAPITRE XV.

Fête solemnelle.

LES Kamtchadales ont une fête dont les cérémonies ont été soigneusement observées par un témoin digne de foi. Je crois qu'il serait impossible de les expliquer & que les naturels eux-mêmes n'en connaissent pas l'objet : mais il est vraisemblable qu'ils leur attribuent quelques vertus secretes. Le détail de ces cérémonies bizarres est peu capable d'amuser le lecteur : mais ce qui peint la grandeur ou la faiblesse de l'esprit humain doit être conservé dans l'histoire. Ce sont des hommes comme nous, qui vivent sous l'empire de l'erreur & de la stupidité : si nous l'emportons sur eux par nos lumieres, nous n'avons pas le droit de nous enorgueillir & de les mépriser. C'est aux circonstances dans lesquelles nous sommes nés que nous devons des idées plus saines : nés au milieu d'eux, ou dans une situation

semblable, nous serions, comme eux, insensés & stupides.

La fête dont nous parlons se nomme la purification des fautes. Elle se célebre tous les ans dans le temps qui répond à-peu-près à notre mois de Novembre. Les travaux de l'automne sont finis alors, & depuis la cessation de ces travaux jusqu'à la célébration de la fête, ce serait un crime de faire aucun ouvrage, d'aller à la chasse, de recevoir ou de rendre des visites.

On commence par bien nétoyer la hutte. On remplace la vieille échelle par une échelle neuve, & cela se fait avec différentes cérémonies accompagnées de paroles consacrées. On débarrasse la hutte de tous les traîneaux, de tous les harnois; on fait autour de la nouvelle échelle une sorte de procession, & l'on prépare un plât de toutes les herbes qui passent pour être agréables aux Génies mal-faisants.

Un vieillard apporte dans la hutte un tronc de bouleau; il en fabrique une idole, & chacun, à commencer par le

chef de l'habitation, attache au cou de cette idole quelques brins d'une herbe qu'ils regardent comme très précieuse.

Le même vieillard prend deux petites pierres, il les enveloppe de cette même herbe, & les enterre près du foyer en prononçant quelques paroles mystérieuses. Il allume le feu, & place au bas de l'échelle plusieurs enfants pour recevoir de petites idoles qu'on va leur jetter d'en haut. Ces enfants les saisissent, les enveloppent d'herbes & traînent par le cou la grande idole autour du foyer.

Le principal vieillard prononce encore sur le foyer quelques mots sacrés. Aussitôt tous les vieillards se levent, se prennent par la main & forment une danse grave en prononçant un mot qui est répété par tous les assistants.

Les femmes alors quittent un coin où elles s'étaient tenues cachées jusques-là, s'avancent avec impétuosité, lancent de tous côtés des regards terribles, font des contorsions affreuses, & s'approchent de l'échelle en élevant les mains. Elles pous-

ſent des cris effrayants, danſent avec vivacité & tombent à terre l'une après l'autre. Elles y reſtent ſans mouvement, & l'on dirait qu'elles ont été ſubitement frappées de mort. Reportées à leur place par les hommes, elles y reſtent comme privées de ſentiment, juſqu'à ce qu'un vieillard ait prononcé ſur chacune d'elles quelques mots à voix baſſe : elles ſortent enfin de leur eſpece d'évanouiſſement; mais c'eſt pour jetter de grands cris & verſer des larmes.

Le vieillard prononce quelques paroles ſur la cendre du foyer, la jette deux fois en haut avec une pele, & tous les aſſiſtants ſuivent ſon exemple. Il remplit de cette cendre deux paniers faits d'écorce, deux hommes l'emportent & la répandent ſur le chemin.

Vers la fin du jour, des hommes apportent de la forêt voiſine un arbre de bouleau qu'ils ont fraîchement coupé. Ils frappent avec cet arbre à l'entrée de la hutte, battent des pieds & jettent de grands cris. On leur répond de la même

maniere du fond de la hutte, & ces cris répétés de part & d'autre durent fort long-temps.

Une fille enfin, comme transportée de fureur, saute de son coin, court à l'échelle, monte, & saisit le bouleau : les femmes accourent pour l'aider, le chef de la hutte s'oppose à leurs efforts.

On descend enfin doucement l'arbre dans la hutte. Aussi-tôt qu'on y peut atteindre d'en bas, les femmes le saisissent & le tirent, les hommes d'en haut résistent, les femmes redoublent d'efforts en poussant des cris perçants. Elles ne cedent que lorsqu'épuisées de fatigue, elles tombent évanouies. Elles sont de nouveau rappellées à la vie par les paroles magiques du vieillard & le bouleau est enfin placé dans la hutte.

Après un assez long repos, on jette du dehors dans la hutte huit peaux de phoques remplies d'herbages & de saucisse faites de la graisse du même animal. On jette aussi quatre nattes pleines de provisions qu'ont apportées les hommes qui

ont été couper le bouleau. Ils ont eu soin d'y ajouter une grande quantité de coupeaux du même arbre. On se partage les provisions, on étend les peaux au pied de l'échelle, on fait avec les coupeaux un grand nombre d'idoles à têtes pointues. Les assistants les rangent les unes à côté des autres, leur enduisent le visage de jus de vaciet, & mettent devant elles des vases bien remplis & de petites cuillers. Après leur avoir laissé le temps de manger, on les dessert, on mange ce qu'on leur avoit servi, on les prend elles-mêmes, on en fait trois paquets & on les jette au feu en dansant & en poussant de grands cris.

Ces idoles ne représenteraient-elles pas des génies malfaisants? Les Kamtchadales ne croiraient-ils pas détruire ces génies en brûlant leurs idoles, comme nos ancêtres ignorants & cruels croyaient se défaire de leurs ennemis en poignardant leurs représentations faites en cire? Je sais que les folies humaines sont bien variées : mais ne peut-on pas se rencon-

trer en sottises plus aisément encore qu'en inventions utiles?

La nuit est consacrée à d'autres cérémonies non moins singulieres, non moins inexplicables : elles se terminent par un repas, mais personne ne se couche : de nouvelles cérémonies recommencent avec le jour, le bouleau est enfin retiré de la hutte; on a été absurde, & l'on se croit purifié.

CHAPITRE XVI.

Divertissements des Kamtchadales.

LA fête dont nous venons de parler est mystique, religieuse, expiatoire. Les hommes sont tristes, les femmes versent des larmes : leurs fureurs, leurs fatigues, leurs convulsions, leurs cris, tout ne réveille que des idées douloureuses. Abandonnons ce spectacle lugubre & transportons-nous au milieu des fêtes qui ne sont inspirées que par le plaisir.

Quand il se célebre des mariages,

quand il se fait de grandes chasses, des pêches générales, les habitants se livrent à la joie; on se régale mutuellement, toutes les provisions sont prodiguées & l'on se ferait un crime, dans un si beau jour, de réserver quelque chose pour les jours suivants & de prévoir que les besoins satisfaits peuvent encore renaître. On engloutit avidement les mets dont les auges sont comblees; les estomacs se refusent en vain à l'insatiable gourmandise des convives; ils ne rejettent les aliments dont ils sont surchargés, que pour être encore remplis de nouveau. C'est alors qu'on boit en abondance l'infusion de moukhomore & qu'on se plonge dans l'ivresse sans y être invité par le goût agréable des liqueurs.

Cependant ceux des hommes qui conservent mieux leur sang-froid amusent les convives par différents récits. Les femmes ont horreur de l'ivresse & de tous les excès de table: rien ne peut les faire renoncer à la sobriété, & elles ne prennent part à la fête que par leurs danses & leurs chants. Elles ont la voix agréa-

ble & se font un amusement de l'exercer ; souvent elles composent sur-le-champ les airs & les paroles : les airs sont aussi simples que les paroles sont naïves.

Elles dansent quelquefois ensemble des especes de pas-de-deux. Elles étendent une natte sur la terre, s'y mettent à genoux l'une devant l'autre, &, chantent d'une voix fort basse : elles commencent par de faibles mouvements des épaules & des mains ; la voix s'éleve peu-à-peu, les mouvements s'accélerent, elles se levent, augmentent par degré la rapidité de leurs pas & la vivacité de leur chant, & ne se reposent que quand la voix leur manque avec les forces.

Les femmes forment une autre danse en se plaçant sur deux rangées les unes vis-à-vis des autres ; elles se posent les mains sur le ventre, s'élevent sur la pointe du pied, se baissent, remuent les épaules, font divers mouvements des pieds, du corps & de la tête, tenant toujours les mains immobiles & ne changeant pas de place.

Quand les hommes dansent avec les

femmes, ils se rangent en cercle, marchent avec lenteur levant en mesure un pied après l'autre, & prononcent tour-à-tour quelques mots, de façon que quand une moitié des danseurs prononce le dernier mot, l'autre moitié recommence le premier. Ils poussent fréquemment des cris étranges, donnent insensiblement à leurs pas plus de vivacité, & ne quittent la danse que lorsque leurs forces épuisées les obligent à l'abandonner. C'est un point d'honneur de danser plus long-temps que les autres; celui qui peut lasser toute la bande est regardé comme le grand danseur du canton; on en a vu continuer douze à quinze heures de suite cet exercice sans prendre un instant de repos.

Quelquefois les hommes se prennent par la main, dansent en rond, les genoux pliés, presque accroupis, battant des mains & faisant les plus éttanges contorsions.

Il est difficile de bien juger d'une danse d'après une description; & celle des Kamtchadales est très bonne, puisqu'ils y trouvent du plaisir.

CHAPITRE XVII.

Maniere de se faire des amis.

MAIS ils ont une maniere de gagner l'amitié de leurs compatriotes, qui ne serait pas du goût des autres nations. L'historien du Kamtchatka, le jeune compagnon de Steller nous auroit-il trompés ? Auroit-il été trompé lui-même ? Du moins son récit est plaisant, & je vais le répéter sans le garantir.

Il faut inviter à manger celui dont on veut se faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent & l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes.

L'hôte & le convive quittent leurs habits & restent absolument nus. Le maître de la maison ferme la hutte & apporte l'auge de cérémonie, remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange

qu'avec beaucoup de diſtraction ; car il eſt ſans ceſſe occupé à enfoncer des poignées de chair & de graiſſe dans la bouche de ſon futur ami, & à jetter de l'eau ſur des cailloux rougis au feu. Cette eau ſe dilate en vapeurs & répand dans la hutte une chaleur inſupportable. C'eſt un combat de gloire entre les deux hommes ; l'un s'obſtinant à endurer la chaleur & à ne pas refuſer de manger ; l'autre lui portant toujours, juſques dans le goſier, de nouveaux morceaux, & augmentant toujours la vapeur étouffante. Mais la partie n'eſt pas égale ; il eſt permis à l'hôte de ſortir & de reſpirer, mais le convive ne peut obtenir cette permiſſion qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin réſiſter, quand il eſt près d'expirer à la fois de plénitude & de faibleſſe, il demande grace, il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler ſon monde & qu'il n'a jamais eu ſi chaud de ſa vie. Mais il n'en eſt pas encore quitte; il faut qu'il achete la liberté de reſpirer & qu'il reconnaiſſe la politeſſe

qu'on vient de lui faire par un présent au choix de son hôte.

L'abondance est la même dans les repas ordinaires ; mais la hutte est moins chaude & dans toutes les occasions l'hôte sert toujours son convive à genoux.

Mais quittons les festins & transportons-nous dans les combats.

CHAPITRE XVIII.

Guerres des Kamtchadales. (1)

LES Kamtchadales aiment les bords du fleuve près duquel ils ont pris naissance, & n'ont ni la passion ni même l'idée des conquêtes ; tous également pauvres, ils ne peuvent espérer de se charger de butin en pénétrant chez les ennemis : ce n'est ni l'espérance d'agrandir leurs domaines, ni celle de remporter de riches

(1) Depuis que les Kamtchadales sont soumis aux Russes, il ne leur est plus permis de se faire la guerre.

dépouilles qui leur met les armes à la main : ils font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage & qu'ils attachent aux plus durs travaux. Ainsi le peuple le plus pauvre ne peut jouir en paix de sa misere ; il possede encore quelques objets qui excitent la cupidité de ses voisins.

Quelquefois aussi la soif de la vengeance arme les Kamtchadales : la querelle de quelques enfants de deux habitations différentes suffit pour les rendre ennemis : mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité, que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité : ses concitoyens partagent son injure, & il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

Les Kamtchadales ont pour armes offensives l'arc, les fleches, la lance & la pique. Comme ils ne connoissent pas les métaux, ils y suppléent par des os & des

cailloux. Leurs fleches sont mal emplumées, mal faites, mais empoisonnées : si l'on ne suce pas la blessure, le malheureux qui l'a reçue meurt en vingt-quatre heures.

Leurs armes défensives sont des cuirasses de nattes, ou de peaux de morjes & de phoques. Elles sont composées de bandes jointes l'une sur l'autre, comme dans les brassarts & les gantelets de nos anciens Chevaliers : ainsi les membres conservent la liberté de tous leurs mouvements. Pour rendre cette armure encore plus forte, on y adapte deux planches : l'antérieure couvre la poitrine, celle de derriere s'éleve à la hauteur de la tête.

Quoique ces peuples n'aient point de chefs pendant la paix, & qu'ils vivent dans une parfaite anarchie, sans avoir même aucune idée de ce que nous appellons gouvernement, ils se donnent des chefs pour la guerre, & leur marquent la plus grande considération, quand, sous leur conduite, ils demeurent victorieux.

Ils ne craignent pas la mort & se la

donnent souvent eux-mêmes : cependant ils emploient dans la guerre la méthode de tous les Sauvages, & préferent la ruse à la force ouverte. La nuit est le temps qu'ils choisissent pour l'attaque : ils marchent en silence, &, comme ils ne déclarent pas la guerre, comme ils ont grand soin de dissimuler leur ressentiment, l'ennemi n'est jamais sur ses gardes, & ne connaît leur dessein qu'en éprouvant les premiers coups de leur vengeance. Le massacre est presque toujours affreux : on ne peut sortir des huttes qu'à la file, un homme qui parvient seul au haut de l'échelle a contre lui toute la troupe qui l'attend, & il ne faut qu'un très petit nombre de guerriers pour détruire toute une habitation.

Mais si les ennemis ont le temps de quitter leurs souterrains, ils se défendent quelquefois avec le courage le plus opiniâtre. Ils se retirent, en combattant, sur des endroits escarpés ; ils y construisent à la fáte des especes de forts, d'où sans cesse ils lancent des traits sur les agresseurs. Mais

quand enfin toutes leurs armes sont épuisées, quand il ne leur reste plus d'espérance de fuir la plus affreuse captivité, ils égorgent leurs femmes & leurs enfants, les jettent dans le précipice, se frappent & s'y plongent eux-mêmes. Ils appellent cela se faire un lit.

Les peuples éclairés estiment la valeur même dans un ennemi. Ils traitent avec honneur le guerrier qui vient de combattre contre eux & que la fortune livre entre leurs mains encore tout couvert de leur sang. Mais l'intérêt, peut-être, nous inspira le premier ces sentiments généreux : nous avons craint de sanglantes représailles; nous avons senti que nous pourrions être un jour punis de notre valeur, si nous punissions de son courage un ennemi malheureux. Mais le Sauvage, le barbare victorieux ne prévoit pas même qu'il puisse un jour être vaincu : il ne sent, il n'écoute que sa haine.

Aussi les prisonniers qui se sont distingués par leur valeur, sont traités par

les

les Kamtchadales avec la plus affreuſe inhumanité. La vengeance s'étudie à inventer pour eux de nouveaux ſupplices. On les coupe par morceaux, on les brûle à petit feu, on leur arrache lentement les entrailles, & les tourments qu'on leur fait ſouffrir ſont les réjouiſſances de la victoire. Cependant ces malheureux ſemblent inſenſibles, ils bravent leurs bourreaux, moins par des inſultes que par un froid mépris, & montrent dans leur courage plus de reſſources pour endurer les tortures, que leurs ennemis n'en ont dans leur fureur pour en inventer.



CHAPITRE XIX,

Maladies des Kamtchadales.

GUIDÉS par des témoignages que nous n'avions aucune raison de récuser, nous avons dit que les habitants des îles Aleoutiennes & des îles aux renards étoient sujets à peu d'infirmités ; on en dit autant de tous les Sauvages & l'on se trompe peut-être. Je croirais même que bien des Auteurs n'ont avancé cette assertion que par conjecture : ils se sont dit que les maux du corps étaient une suite de nos excès & d'une maniere de vivre que la nature réprouve ; pleins de confiance en ce principe, ils ont cru pouvoir assurer que le Sauvage, menant une vie conforme à la nature, devait conserver une santé parfaite qui est l'état naturel de notre constitution : mais ils n'ont pas considéré que l'excès de la misere, qu'il éprouve si fréquemment, pouvait bien

être encore plus nuiſible que l'abus & l'excès de l'abondance ; ils n'ont pas obſervé que la nature, dont nous reſſentons les bienfaits, a cependant auſſi ſon inclémence, dont il a peu de moyens de ſe garantir : ils ſemblent s'être diſſimulé que le Sauvage, dont ils ſe plaiſent à exalter les vertus & la ſobriété, n'eſt pas moins intempérant dans l'abondance que patient à ſupporter la diſette, & que toute ſa vie n'eſt qu'une alternative du jeûne le plus rigoureux & de la plus inſatiable gourmandiſe. Ainſi les intempéries de l'air, la miſere & l'intempérance travaillent à la fois à le détruire.

Auſſi les Kamtchadales éprouvent-ils un grand nombre de maladies. Souvent la paralyſie les condamne à une vieilleſſe prématurée, & les prive d'une partie d'eux-mêmes dans l'âge où ils devraient jouir encore de toutes leurs forces.

Le ſcorbut eſt une ſuite de leur vie paſſée dans la belle ſaiſon ſur un terrein marécageux ; &, en hiver, dans des huttes ſouterraines & mal aërées : on peut attri-

buer sur-tout cette maladie à la nourriture mal-saine que leur procurent ces poissons pourris dont ils font leurs délices.

Les Russes leur ont apporté le mal affreux qui punit par un long supplice les plaisirs passagers de l'amour. On soupçonne même que ce mal n'était pas étranger à leur nation & qu'ils en étaient attaqués avant la conquête.

Ils sont sujets à des cancers, à des ulceres rongeurs, maladies cruelles & souvent incurables. Ceux qui ont le bonheur d'en guérir, restent au moins six semaines dans un état de langueur.

Les reflets éblouissants de la neige, la fumée dont leurs huttes sont toujours remplies, les privent souvent de la vue.

Il regne dans leur presqu'île une maladie dégoûtante & souvent dangereuse, qu'il faut ordinairement éprouver une fois en la vie : c'est une espece de gale qui s'étend au dessous de la poitrine en forme de ceinture. Elle devient mortelle

quand l'éruption est imparfaite ou que la suppuration ne peut s'établir.

Cette maladie, qui a tant de rapports avec la petite vérole, ne les en exempte pas : ils l'ont reçue de leurs conquérants. Ils ont su l'inoculer à leurs enfants, en leur faisant une légere plaie au visage avec une arrête de poisson trempée dans le pus variolique : mais, ayant été pendant plusieurs années exempts de la petite vérole, ils ont négligé cette pratique salutaire.

Comme tous les autres Sauvages, ils combattent sur-tout les maladies par des enchantements, car la charlatanerie des sorciers a précédé par-tout celle des médecins : mais ils emploient aussi plusieurs remedes végétaux. Ils ont, aussi bien que quelques peuples sauvages de l'Amérique, trouvé l'usage des clysteres, & ils se servent, comme eux, au lieu de seringue, d'une vessie de veau marin à laquelle ils adaptent une canule.

Ils n'ignorent pas non plus l'usage de la saignée, mais ils la pratiquent d'une

maniere fort maladroite. On saisit avec des pinces de bois la peau voisine de la partie malade, on la perce avec un instrument aigu de crystal, & on laisse couler le sang aussi long-temps qu'on le juge à propos.

CHAPITRE XX.

Funérailles.

Les funérailles des Kamtchadales sont barbares comme eux. Ils croient que si un homme meurt dans sa hutte, les esprits infernaux viendront le visiter & frapper en même temps les vivants. Ainsi, dès qu'ils s'apperçoivent qu'un homme est en grand danger, ils l'emportent dehors & l'y laissent mourir. S'ils n'ont pas eu le temps de prendre cette précaution, ils attachent une courroie au col du mort, le tirent de la hutte & le donnent à manger à leurs chiens. Pensent-ils qu'il vaut mieux qu'un cadavre serve de nourriture à des chiens qui sont utiles, qu'à des vers qui ne

sont bons à rien? Non; ce sont des idées fort différentes qui les déterminent : ils croient que celui qui aura été dévoré par des chiens aura de bons chiens dans l'autre monde, & ils veulent lui procurer cet avantage.

C'est du moins ce que nous apprend l'Historien du Kamtchatka. Il prétend aussi que s'ils ne portent pas le mort loin de leur habitation, c'est afin que les Génies mal-faisants, contents de voir ce cadavre près de la hutte, n'y viennent pas chercher d'autres victimes.

Je ne voudrais pas nier ces explications que nous donne Krachéninnikof. Il faut que toutes les folies possibles entrent dans l'esprit humain, & celles-là méritent bien d'y prendre place.

Ce qui me donnerait quelque doute sur la derniere interprétation, c'est qu'ordinairement les Kamtchadales ne se contentent pas d'avoir jetté le mort près de la hutte; ils abandonnent son habitation & vont en construire une nouvelle assez loin de la premiere. Ils ont grand soin de

jetter les habits du défunt, & sont bien persuadés que celui qui oserait s'en vêtir ne tarderait pas à le suivre.

Le fils aîné hérite d'ailleurs de tous les ustensiles de son pere & les autres enfants n'ont aucune part à l'héritage.

Ceux qui ont fait les funérailles, c'est-à dire ceux qui ont aidé à passer une courroie au col du mort, à le tirer au haut de l'échelle, à le jetter dans la campagne, doivent se purifier le jour même. Ils coupent des branches flexibles, les apportent dans la hutte, en font des cerceaux au travers desquels ils passent deux fois en rampant, & les reportent dans le bois où ils les jettent du côté du couchant. Ils brûlent les ouies & les nageoires du premier poisson qu'ils prennent; c'est une offrande qu'ils font au mort : pour eux, ils mangent la chair. Celui qui a tiré le corps de la hutte est soumis à une expiation particuliere : il faut qu'il attrape deux oiseaux; il jette l'un au feu, & mange l'autre avec la famille.

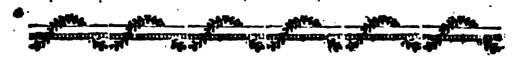
Nous venons de faire connaître les

Kamtchadales tels qu'ils étaient par eux-mêmes, n'ayant encore rien reçu des nations plus civilisées, ne se doutant pas même qu'il en existât, & n'ayant encore que les idées & l'industrie que leur avait inspirées la nature. C'est dans cet état qu'il était intéressant de les considérer, parcequ'ils nous montraient alors ce que l'homme, jetté dans une des contrées les plus ingrates de la terre, peut devenir par ses propres facultés. Mais, depuis la conquête, nous ne pourrions guere observer en eux qu'une des facultés de l'esprit humain, celle de se perfectionner par l'exemple. Ils ont adopté la religion, les usages, les modes de leurs vainqueurs; ils ont reçu des idées nouvelles, parcequ'on leur a fait connaître de nouveaux objets; de nouveaux intérêts, de nouveaux rapports ont fait naître en eux de nouvelles passions; soumis à la volonté d'un maître, ils ont été forcés de suivre d'autres loix que leurs caprices; enfin ils ont perdu le triste privilége de s'attaquer les uns les autres & de se détruire mutuellement.

Ce ne ſerait plus la nature qu'on étudierait en eux, mais la force des impulſions étrangeres : ils ne ſont pas encore tout-à-fait des Ruſſes, mais ils ne ſont plus des Kamtchadales.







TROISIEME SECTION.

Des habitants des îles Kouriles.

CHAPITRE I.

Situation de ces îles, portrait des habitants.

Au midi de la pointe du Kamtchatka commence la chaîne des îles Kouriles qui continue jusqu'au Japon. L'île Niphon, la plus considérable de la domination Japonaise, doit avoir été liée au continent de la Sibérie par une terre à présent submergée, dont il ne reste plus que les sommets. La Corée n'était point alors séparée de Niphon ; la vaste contrée que nous appellons Tartarie chinoise s'étendait jusqu'aux Kouriles qui n'étaient point encore des îles ; celles-ci tenaient au Kamtchatka, dont une partie n'avait pas

encore été noyée par la mer d'Okhotsk ; & le pays des Tchouktchi communiquait avec l'Amérique.

Les Japonais ont toujours fréquenté les îles Kouriles, mais ce sont les Russes qui ont fait connaître ces îles à l'Europe. Ils découvrirent en 1706 celles qui sont les plus voisines du Kamtchatka ; des Japonais qui firent naufrage en 1710 sur les côtes de cette presqu'île leur fournirent de nouvelles lumieres. Des Kozaques firent les années suivantes quelques expéditions vers les plus septentrionales des Kouriles : Walton & Spangberg les reconnurent en 1739 & naviguerent jusqu'au Japon.

Nous ne parlerons ici que des Kouriles Septentrionaux. Ceux du midi vivent sous la domination des Japonais qui même ont élevé chez eux une forteresse.

Les Kouriles sont mieux faits que les Kamtchadales, & ont une physionomie plus agréable. Ils en different aussi parcequ'ils ont une barbe épaisse & des poils sur le corps. Leur taille est médio-

tre; leurs cheveux ſont noirs, leur viſage eſt arrondi, leur teint baſanné.

Avec un extérieur moins rebutant, ils ont un caractere plus heureux. Ils ſont plus doux, plus polis, moins inquiets, plus conſtants & plus sûrs. Ils vivent entre eux dans la meilleure intelligence, s'entretiennent paiſiblement ſans s'interrompre, & témoignent beaucoup de reſpect pour les vieillards. Ce dernier caractere eſt celui de la morale déjà perfectionnée. L'amour pour les vieillards eſt inconnu chez les peuples ſauvages que des beſoins toujours preſſants, toujours ſentis, forcent à s'iſoler, à ſe concentrer en eux mêmes, à n'écouter que le ſentiment de leur propre conſervation : il n'eſt pas moins étranger aux peuples corrompus, parcequ'ils trouvent dans leurs caprices, dans leur cupidité, des beſoins toujours renaiſſants.



CHAPITRE II.

Maniere de vivre, habillement, industrie.

Les îles Kouriles sont des sommets de rochers que leur solidité, leur élévation a forcé les mers d'épargner. On n'y trouve que peu de bois, le renard est presque le seul animal terrestre qu'on y rencontre; la stérilité est la même que dans le Kamtchatka, & cette conformité dans le sol a prescrit aux habitans une maniere de vivre à-peu-près semblable.

Les huttes des Kouriles sont construites comme celles des Kamtchadales; mais on y entretient plus de propreté.

Les Kouriles ne connaissent pas l'usage des traîneaux, parcequ'ils n'ont pas comme leurs voisins des chiens pour les tirer. Ils sont obligés de voyager à pied même en hiver; &, pour ne pas enfoncer dans la neige, ils se servent de ces grands patins que nos voyageurs appellent des raquettes.

Les hommes se noircissent le milieu des levres & les femmes les teignent entièrement en noir. Elles se tracent à l'entour des dessins ineffaçables en maniere de bordure ; les deux sexes se font aussi différentes figures sur les bras.

Les habits sont ouverts par-devant. Ils sont faits de peaux d'oiseaux de mer, de loutres marines, de renards. On ne s'occupe pas plus qu'au Kamtchatka du soin d'assortir ces peaux, & l'on mêle indifféremment dans le même habit le poil avec les plumes.

Mais les femmes, plus industrieuses que celles des Kamtchadales, savent fabriquer une toile d'ortie qui entre dans leur habillement. Les hommes font quelque commerce ; ils portent le produit de leur chasse ou de leur pêche dans les îles méridionales, & prennent en échange les marchandises du Japon, des étoffes de coton & de soie, des chaudrons, des sabres, des vases de porcelaine. Ils vont aussi au Kamtchatka ; ils y commercent avec les naturels ou avec les Russes : ils

en reçoivent ou des habits qu'ils gardent pour eux, ou des pelleteries qui leur manquent & dont ils vont faire de nouveaux échanges dans les îles du midi.

Ce trafic leur permet d'employer pour leur parure le drap & même les étoffes de soie. Ils aiment sur-tout les couleurs brillantes & l'écarlate leur plaît par son éclat. Ils s'embarrassent peu de la forme des habits & se trouvent fort bien vêtus avec une jupe ou un corset de femme, recouvert d'un habit de Kozaque ou d'une robe Japonaise. Leur amour pour les habits brillants ne les rend pas plus soigneux de les conserver, & l'on voit un Kourile, vêtu d'un habit d'écarlate tout neuf, porter sur ses épaules un phoque qu'il vient de prendre & recevoir sur lui l'humeur visqueuse de cet animal & l'écume de la mer.

On ne nous apprend pas si ces peuples se font la guerre entre eux : mais quand ils ont été attaqués par les Kosaques, ils les ont étonnés par leur courage. Il fallait bien qu'ils ne fussent pas novices aux combats, puisqu'ils avaient des armes

défensives, des cuirasses de peaux d'animaux marins. Quand pourra-t-on découvrir un peuple qui ne connaisse pas la fureur de répandre le sang?

Leurs armes offensives étaient l'arc & la flèche, connus de tous les Sauvages, la pique & le sabre qu'ils avaient reçus des Japonais. Ils maniaient toutes ces armes avec adresse.

Ils construisent des canots pour aller à la pêche des baleines, & connaissent les endroits où elles ont coutume de se reposer: ils les blessent avec des dards empoisonnés; la blessure, toute faible, toute insensible qu'elle paraît, cause bientôt à l'animal des douleurs affreuses: il s'agite, mugit, enfle & meurt.

Le Kourile, par sa chasse & par son commerce, est bien plus riche que le Kamtchadale: une seule peau de loutre marine lui rapporte plus qu'un Kamtchadale ne peut retirer des peaux de vingt renards. D'ailleurs celui-ci, avec beaucoup de peine & d'adresse, peut à peine en un hiver prendre dix renards, & l'autre,

dans une mauvaiſe année, ne prend pas moins de trois loutres. En les portant au Kamtchatka, il reçoit de chaque peau 75 livres au moins, & juſqu'à 200 livres, quand elle eſt belle. Le débouché doit être encore plus avantageux du côté des îles méridionales.

CHAPITRE III.

Polygamie, vengeance de l'adultere.

Les Kouriles ont ordinairement plusieurs femmes, & ils leur aſſocient des concubines. On nous laiſſe ignorer quel eſt le ſort des femmes dans ces îles : comme le caractere national eſt honnête & doux, nous aimons à croire qu'elles ne ſont pas malheureuſes.

Mais, ſi leurs époux les traitent avec bonté, la nature leur fait éprouver une rigueur dont il eſt difficile de ſoupçonner la cauſe. Quoique, ſans doute, leur vie ſoit active, elles ont des couches la-

borieuses, & sont ordinairement trois mois à se rétablir. Quand elles mettent au monde des jumeaux, il faut que l'un des deux périsse. Nous avons observé déjà cet usage barbare dans le Kamtchatka. Quelle en est l'origine? Ne serait-ce pas que ces femmes, dont les mamelles sont, je crois, plates & décharnées comme chez toutes les femmes qui vivent sous les climats les plus rigoureux, n'ont pas assez de lait pour satisfaire aux besoins de deux nourrissons?

Je ne sais si le mari punit séverement l'épouse infidele: mais je lis qu'il cherche à venger son offense sur l'amant adultere. Il l'appelle en duel; duel singulier, dans lequel les deux champions sont également & battants & battus.

Les deux combattants se dépouillent de leurs habits & restent absolument nuds. Celui qui a fait l'appel laisse à son adversaire l'avantage de porter les premiers coups: c'est ce que prescrit la loi de l'honneur. Il tend le dos, se courbe, & reçoit sur l'échine trois coups d'un fort bâton, ou

plutôt d'une eſpece de maſſue longue d'un peu plus de deux pieds & groſſe à-peu-près comme le bras. Il prend la maſſue à ſon tour, & non moins animé par la douleur qu'irrité de ſon affront, il donne le même nombre de coups à ſon ennemi. Ainſi l'offenſeur & l'offenſé frappe & eſt frappé ſucceſſivement juſqu'à trois fois. Il n'eſt pas rare que, ſous cette arme terrible, l'un des combattants, & quelquefois tous les deux, perdent la vie.

C'eſt une honte de refuſer l'appel. Si cependant on préfere ſon dos à la gloire, on peut prendre des arrangements avec l'époux offenſé : mais c'eſt à lui d'impoſer la loi & de preſcrire le dédommagement qu'il exige en habits, pelleteries, proviſions de bouche ou autres choſes ſemblables.



CHAPIRE IV.

Entrevue de deux amis.

L'AMITIÉ eſt bien rare chez les peuples riches : le cœur reſte vuide parceque l'eſprit eſt entièrement rempli de fantaiſies, de manéges, d'ambition, de plaiſirs. Elle eſt plus commune chez les nations qui ont l'heureux partage de la médiocrité : le citoyen ne connaît ni la miſere ni l'opulence ; il n'eſt pas le témoin des fauſſes jouiſſances du riche, elles n'excitent pas ſes deſirs ; ſon eſprit eſt plus tranquille & ſon cœur plus occupé ; il a le loiſir d'éprouver des ſentiments & le deſir de les épancher. Le Sauvage n'a de ſentiment que pour le beſoin, il ne lui en reſte pas pour l'amitié.

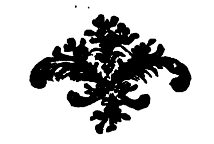
On la trouve cependant chez les Kouriles : leur ſituation, dont nous ne ſommes qu'imparfaitement inſtruits, les rapproche, ſans doute, des nations qui ne

connaissent pas le poison de l'opulence & qui n'éprouvent pas l'affreuse misere.

C'est, chez eux, un spectacle à la fois singulier & touchant que celui de deux amis qui se rapprochent après une longue absence. Dès que le Kourile apprend que son ami est descendu de son canot, il quitte sa hutte; & marche gravement, couvert de ses habits de guerre & agitant sa lance & son sabre. Les deux amis s'approchent, en formant une sorte de danse, & bandent l'arc l'un contre l'autre. Mais aussitôt, comme s'ils se repentaient d'avoir paru se menacer un instant, ils jettent leurs armes, se précipitent, se pressent mutuellement dans leurs bras, & versent des larmes de joie & de tendresse.

Ensuite l'habitant conduit chez lui l'étranger, le fait asseoir, le régale de son mieux, se fait un devoir de le servir, lui demande & écoute avidement tout ce qui lui est arrivé depuis le premier moment de leur absence. Il se tient debout par respect, & toute sa famille en suspens prête une oreille attentive au dis-

cours de l'étranger. Il parle ſouvent des heures entieres, il entre dans les moindres détails de ſes chaſſes, de ſa pêche, , de ſes chagrins, de ſes plaiſirs : perſonne ne l'interrompt ni ne lui laiſſe ſoupçonner qu'il parle trop long-temps. Il ne voit ſur aucun viſage les traces de l'ennui ; il n'y lit que l'intérêt qu'excitent ſes aventures. Quand il a terminé ſon récit, le plus âgé de l'habitation prend la parole & commence le ſien ; il eſt écouté avec les mêmes égards. Enfin l'arrivée d'un hôte chéri eſt célébrée par une fête : des danſes, des chanſons, des contes, des feſtins en rempliſſent tous les inſtants.



CHAPITRE V.

Religion des Kouriles.

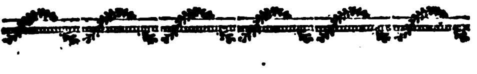
QUELLES idées les Kouriles ont-ils de la Divinité? Quels ſont les Dieux que repréſentent de petites figures faites avec beaucoup d'adreſſe, qu'ils gardent dans leurs huttes & qu'ils ont le plus grand ſoin de parer? Ils offrent à ces idoles les premiers animaux qu'ils prennent à la chaſſe; c'eſt-à-dire qu'ils en ſuſpendent les peaux devant elles & qu'ils les leur conſacrent; car pour la chair, ils la mangent eux-mêmes.

Quand ils abandonnent leurs huttes, ils y laiſſent & les peaux conſacrées & les idoles: ils ne négligent pas cependant de les emporter avec eux quand ils vont en mer: elles ſont ménagées tant que la navigation eſt heureuſe; mais dès qu'ils ſe voient menacés de quelque danger, ils les jettent dans l'eau.

Ont-ils des prêtres ou des ſorciers? célebrent-ils

célébrent-ils des fêtes? ont-ils des endroits consacrés à l'exercice du culte? On ne nous donne là-dessus aucune lumiere. Je croirais cependant volontiers, avec M. Géorgi, que leur religion & celle du Kamtchatka sont des branches du chamanisme. Comme ce culte, différemment altéré en passant d'un peuple à l'autre, est suivi par toutes les nations dont nous avons à parler, jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux deux grandes familles des Mongols & des Tatars, nous croyons que c'est ici le lieu de le faire connaître.





QUATRIEME SECTION.

DU CHAMANISME,

Religion fort ancienne & très répandue dans le nord de l'Asie.

CHAPITRE I.

De l'antiquité du Chamanisme.

LE Chamanisme, ou, pour parler le langage des anciens, la religion des Samanées, (1) paraît avoir régné dans l'Inde dès les siecles les plus reculés : les

(1) Les Grecs changeaient tous les noms étrangers pour leur donner plus d'harmonie. D'ailleurs, à en juger par leur alphabet, ils ne pouvaient exprimer la syllabe *cha*, à moins qu'ils ne la représentassent par le *sigma* joint au caractere *khi*, lequel n'était, comme le *ch* des Allemands & le *khier* des Slaves, qu'une forte aspiration. Les peuples de l'Europe sont fort

conformités qui se trouvent entre elle & celle des Brachmanes laissent douter laquelle des deux doit son origine à l'autre : il est moins incertain qu'elle soit la mere du Lamisme. C'est peu qu'on retrouve la plupart de ses dogmes fondamentaux & de ses pratiques dans le culte des anciens peuples de la Chaldée, de l'Egypte, de la Grece & de l'Italie ; on lui trouve des ressemblances frappantes avec la religion que Dieu dicta lui-même au peuple qu'il avait choisi, quand, dans la profondeur de ses décrets, il voulut préparer les hommes par une loi encore imparfaite, à recevoir la plus sainte des loix.

Les anciens ont confondu souvent les Brachmanes & les Samanées : mais Por-

---

embarrassés pour représenter le son que nous exprimons par le *ch* dans les syllabes *cha*, *ché*. Les Allemands le représentent par *sch*, les Anglais par *sh*. Ce son devrait avoir son caractere particulier ; il ne se trouve chez les modernes que dans l'alphabet des Slaves, & leur apôtre Cyrille l'a emprunté des Hébreux.

phyre ne s'y est pas trompé : « les Sages « de l'Inde, dit-il, sont appellés Gym- « nosophistes. On nomme Brachmanes « ceux qui s'adonnent à l'étude de la sa- « gesse & de la religion par héritage & « parceque c'est un droit attaché à leur « tribu : mais les Samanées consacrent par « choix leur vie à la religion ». (1) On croit que ces derniers étaient sur-tout répandus dans la partie occidentale de l'Inde voisine de la Bactriane & de l'Asie. Ils furent connus des Grecs dans le temps d'Alexandre, & quelques uns d'entre eux vinrent trouver ce Conquérant. On les nomma Gymnosophistes, ce qui signifie les Philosophes nus, parcequ'ils négligeaient de porter des habits. Dans le climat chaud qu'ils habitaient, les vêtements ne sont utiles qu'à la pudeur, & la sagesse

(1) Sapientes Indorum nominati sunt Gymnosophistæ. Inter eos, qui, quâdam generis successione, in studio religionis & sapientiæ procedebant, Brachmanes nominati sunt; qui verò idem electione tantùm profitebantur, Samanæ *Porphyr. de abst. antiq. interprete Ficino.*

humaine eſt ſi près des travers les plus extravagants, que les Gymnoſophiſtes négligeaient peut-être la pudeur par principe de philoſophie, comme le firent depuis les Cyniques.

Le mot *Chaman* ſignifie ſolitaire dans la langue ancienne & ſacrée des Siamois, & le nom de Talapoins qu'ils donnent encore à leurs prêtres, a le même ſens dans leur langue moderne. Il convenait en effet aux Chamans ou Samanées de l'Inde. « Ce ſont des ſolitaires, dit Saint-« Clément d'Alexandrie ; ils n'habitent « pas les villes ; ils ne logent pas dans « des maiſons ; ils ne couvrent leurs corps « que de nattes d'écorces, ne ſe nourriſ-« ſent que de fruits ſauvages & ne boi-« vent que de l'eau. »

Ils étaient en même temps philoſophes & Théologiens ; car, dans la haute antiquité, ces deux profeſſions ne furent jamais ſéparées. Comme on ne raſſemblait point d'obſervations, comme on ne faiſait pas d'expériences, la philoſophie ne s'occupoit que de la morale & de cette

métaphysique exaltée qui tient de près à la théologie & qui souvent ne s'est alliée avec elle que pour la corrompre.

Leurs mœurs étaient austeres ainsi que leurs principes : ils s'abstenaient de la chair des animaux ; (1) ils regardaient le temps de la vie comme une servitude qu'ils supportaient avec peine, ils attendaient avec impatience le moment où leurs fers seraient brisés, & souvent ils les rompaient eux-mêmes en se donnant la mort. (2)

On regarde comme le plus célebre des Chamans, & il faudrait regarder peut-être comme le plus grand corrupteur du Chamanisme, ce Budda, Xaca, Fo, ou

(1) Gymnosophistæ, præter reliquam temperantiam atq; sanctimoniam, animalibus abstinebant. *Porphyr. de abstin. antiq.*

(2) Samanei hujus vitæ tempus, tanquam necessariam quamdam servitutem naturæ ministrantem, inviti ferebant, studebantque animas è corpore solvere : &, cùm prosperè corpus se habere sentirent, sæpè, nihilo ad hoc urgente, egrediebantur è vitâ. *Id. ibid.*

Sammonocodom qu'une vierge mit au monde par le côté & dont une partie des Indiens, des Chinois, des Japonais ont adopté la doctrine. Les anciens Chamans n'adoraient, dit-on, aucun simulacre, & Budda prêcha au peuple le culte des idoles & la transmigration des ames.

Quoique la doctrine des Brahmes paraisse née de celle des Chamans, il n'en regne pas une haine moins vive entre les Sectateurs des deux cultes. Les Brahmes persécuterent les Chamans de l'Inde & les accuserent d'idolatrie; ils parvinrent enfin à les chasser du pays où leur religion avait si long-temps dominé, &, depuis environ six siecles, on n'en trouve plus qu'au-delà du Gange.

L'autre fille du Chamanisme, la religion des Lamas, lui a enlevé les Kalmouks & les Mongols. Mais il a continué de dominer dans une grande partie de la Sibérie, & il a eu la gloire de n'être remplacé dans le nord de l'Europe que par le Christianisme.

A la place des Gymnosophistes de l'In-

de, dont les anciens ont célébré la sageſſe; nous ne verrons dans le Chamaniſme du nord que des ſorciers. Mais eſt-il étonnant que le culte des Samanées ſe ſoit altéré, corrompu, en paſſant chez les Samoiedes & les Toungouſes? D'ailleurs on nous apprend que la derniere claſſe des Samanées ſe livrait aux ſortiléges & vivait de ſon ignorance ou de ſon impoſture. Enfin les ſorciers ont toujours été les premiers prêtres des nations ignorantes & peut-être voyons-nous chez les peuples ſauvages de la Sibérie l'état originaire du Chamaniſme : religion d'abord groſſiere comme ſes ſectateurs; mais qui s'eſt épurée en paſſant chez des peuples éclairés, ou quand les peuples qui la profeſſaient eurent acquis eux-mêmes plus de lumieres.

Pratiquée par des ſauvages, n'ayant que des Sauvages pour prêtres, elle ne nous préſentera pas ces idées de ſpiritualité qui convenaient au génie contemplatif des Sages de l'Inde : mais on la verra partagée chez les différents peuples par toutes

les absurdités, toutes les superstitions qu'inspire l'ignorance, comme les religions se divisent en différentes sectes, chez les peuples instruits, par l'abus même de la science & du raisonnement.

Malgré les différences que l'on observe dans la croyance & dans la pratique chez les peuples qui suivent le Chamanisme, nous espérons de retrouver ce qui fait le fondement de leur culte. Ce qui n'appartiendra qu'à quelques peuples sera le caractere d'une secte particuliere; ce que nous rencontrerons également chez tous les peuples, sera le caractère de la religion elle-même.



CHAPITRE II.

Sentiments des Chamaniens sur le dieu suprême & les dieux inférieurs.

TOUS les Sectateurs du Chamanisme reconnaissent unanimement un Dieu suprême & créateur que les différentes nations du même culte réverent sous des noms différents. C'est lui que le Finnois appelle Ioumala, le Toungouse Boa, le Bouriate Tinguiri ou Roi du ciel, le Téléoute Koudai, le Kamtchadale Koutkhou, le Samoiede Nom ou Noum & le Vogoule Troron. Ainsi, chez les anciens Polythéistes dont les opinions religieuses nous sont plus familieres, nous trouvons, sous des noms différents, les attributs ou les ministres de la divinité : mais par-tout nous voyons un dieu supérieur, Bel ou Baal dans la Babylonie & la Chaldée, Zeus chez les Grecs, Jupiter chez les Romains.

Suivant les Chamaniens, Dieu, au-

teur de tout, aime l'œuvre de sa création; il voit tout, il peut tout; mais il confie les faibles intérêts des hommes à ses ministres, &, comme il est impassible, on ne peut l'irriter ni le fléchir. Ce n'est pas lui, ce sont ses ministres qui distribuent aux hommes les peines & les récompenses.

Cette doctrine n'est pas éloignée de celle des anciens sages, & c'étoit celle qu'on enseignait dans les Mysteres. « Le « premier Dieu, dit Iamblique, donne « tout à tous; les dieux inférieurs don« nent à tous de certaines choses; les « démons donnent seulement de certai« nes choses à de certains hommes. » (1) On voit, par ce passage que le dieu suprême, content d'avoir tout créé, remet aux divinités subalternes le soin de distribuer ses bienfaits. Aussi, suivant quelques anciens interprêtes des choses divines, ce n'était pas au souverain dieu,

(1) Deus primus dat omnibus omnia; dii sequentes omnibus aliqua largiuntur; dæmones atque animæ aliquibus solùm & aliqua tantùm. *Iamblicus de myst. interprete Ficino.*

mais aux puissances inférieures, que s'adressaient les vœux & les sacrifices.

On peut regarder, dans le Chamanisme, comme des hérétiques & des impies ceux qui bornent avec les Kamtchadales la puissance du premier dieu, qui croient que le mal physique qu'ils observent dans la nature ou qu'ils éprouvent eux-mêmes est une preuve de son impuissance, & qui ne craignent pas, dans leurs grossieres railleries, d'insulter le créateur.

Les Chamaniens, en général, croient dieu invisible; quelquefois ils lui donnent une forme humaine, parceque la faiblesse humaine puise toujours en elle-même l'idée de la perfection. Ils placent son habitation dans le soleil, & quelques uns prennent le soleil pour la divinité même. La plupart pensent qu'il daigne quelquefois se manifester aux hommes dans les songes. C'est aussi ce que pensaient les anciens. (1)

(1) Les anciens ont cru que l'ame avait pendant le sommeil des idées nettes, même de

Il a distribué aux dieux inférieurs l'administration du monde. Ils lui sont soumis : mais quoiqu'ils ne puissent lui résister, quoique obligés de lui obéir, ils suivent souvent leurs propres volontés dans ce qui dépend de leur ministere, lorsqu'ils ne sont pas gênés par ses ordres : leur bienveillance est nécessaire aux hommes, il faut l'implorer par des prieres, l'acheter par des sacrifices.

Parmi ces puissances, il en est un grand nombre de malignes. Le chef de ces dernieres est Chaitan ; c'est le Satan des Chaldéens. Après le dieu suprême, il est le plus puissant des dieux. On peut le regarder comme l'Arimane des Perses, comme le mauvais principe. Il n'a, non

---

l'avenir, parcequ'étant éternelle & ayant eu des communications avec des multitudes d'ames innombrables, elle voit tout ce qui est dans la nature, lorsque le corps qui l'embarrasse est assoupi & mort en quelque sorte. « Nam quæ « vigilantibus accidunt vatibus, eadem nobis « dormientibus. Viget enim animus in somniis, « liberque sensibus ab omni impeditione cura-

plus que ses ministres, aucune bonne qualité, & toutes ses volontés le portent au mal : cependant on peut le fléchir & même le violenter : il ne peut rien refuser aux Chamans ou prêtres, quand ils emploient les paroles & les rits capables de lui en imposer. C'est ainsi que les prêtres de l'Egypte employaient, contre les puissances inférieures, la menace & la violence. Les dieux malfaisants habitent dans l'eau, dans l'abyme, dans les volcans, dans les forêts.

Le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, l'arc en ciel, la foudre, la tempête & tous les phénomenes célestes, le feu, la terre, les hautes montagnes, les forêts, les grands fleuves sont autant de divinités du Chamanisme : & il est naturel aux

---

« rum, jacente & mortuo pene corpore : qui, « quia vixit ab omni æternitate, versatusque « est cum innumerabilibus animis, omnia, quæ « in naturâ rerum sunt, videt, si modò tempe- « ratis escis modicisque potationibus ità est af- « fectus, ut, sopito corpore, ipse vigilet. *Cic. de Divinat. lib.* I. 115.

hommes d'attribuer un caractere divin à tout ce qui les étonne ou les effraie. Plusieurs reconnaissent des dieux particuliers qui président à la santé, à la chasse, aux voyages, aux femmes, aux enfants, aux troupeaux. Ces idées religieuses se retrouvent par-tout, parceque c'est le propre de l'homme souffrant & craintif, d'imaginer quelques puissances secretes & divines, capables de soulager ses maux & de dissiper les objets de ses craintes.

Comme les anciens reconnaissaient différentes hiérarchies des puissances célestes & y associaient les hommes déifiés, les Chamaniens regardent aussi comme des demi-dieux les chefs de leurs races, leurs héros & leurs Chamans. Les dieux supérieurs se servent de leurs conseils dans l'administration de ce monde.

On retrouve, dans le chamanisme comme chez les disciples de Zoroastre, des feux sacrés, & même, en général, ils attribuent au feu quelque chose de divin. Il n'est pas permis de le toucher à

ceux qui ont contracté quelque souillure.

Les nations opulentes ont supposé aux dieux une cour brillante & de puissantes armées : les Sauvages, qui n'ont aucune idée de nos armées, ni de nos cours, prêtent aux dieux une maniere de vivre semblable à la leur, & y ajoutent seulement le degré de perfection qu'ils sont capables d'imaginer. On dit que les Scandinaves espéraient avoir dans le ciel le plaisir de se chauffer à de bons poëles & de s'y enivrer de biere forte : les Kamtchadales croient que leurs dieux voyagent dans de beaux traîneaux tirés par des chiens vigoureux, & le Samoyede suppose qu'ils possedent de riches troupeaux de rennes, & qu'ils goûtent le plaisir de faire des chasses & des pêches toujours abondantes.



CHAPITRE III.

Des idoles.

QUOIQU'ON trouve une époque où les Samanées de l'Inde n'étaient pas idolâtres; quoique, même aujourd'hui, des nations encore grossieres, comme les Mordvans, ne le soient pas; on peut dire en général que les Chamaniens ont des idoles. Elles sont faites ordinairement par leurs prêtres, qui leur en distribuent de nouvelles chaque fois qu'on célebre des fêtes ou qu'on offre des sacrifices. On dit que la plupart ne les regardent que comme des représentations de leurs dieux & que les plus stupides les prennent pour des dieux elles-mêmes.

Mais n'est-ce pas par conjecture que M. Géorgi n'attribue cette derniere opinion qu'aux hommes les plus stupides? Je croirais volontiers que tous les Chamaniens supposent qu'un divin caractere

est imprimé à leurs idoles par les cérémonies que fait le Chaman avant de les distribuer aux peuples. Pourquoi des nations Sauvages hésiteraient-elles à croire ce qui faisait une partie de la croyance des Egyptiens? Consultez l'Asclépius faussement attribué à Hermès, mais dans lequel on nous a conservé des débris précieux de la théologie égyptienne; vous verrez que les hommes savent communiquer à des statues quelques portions de la puissance divine (1).

Les Chamans choisissent pour faire des idoles des troncs d'arbres noueux & singulièrement figurés, ou des brisures de cailloux dans lesquelles on croit trouver quelque ressemblance avec la figure humaine. Quelquefois un rocher tout entier, d'une forme bizarre, est regardé

---

(1) Species verò deorum, quas conformat humanitas, ex naturâ utrâque conformatæ sunt: ex divinâ, quæ est prior multòque divinior, & ex eâ quæ intrà homines est, id est materiâ quâ fuerunt fabricatæ. *Mercurii Trismeg. Asclepius, interprete Apuleio.*

comme une idole : plus ſouvent une idole n'eſt autre choſe qu'une petite poupée fort mal faite, une plaque de fer groſſièrement taillée, ou un morceau de feutre découpé de maniere à repréſenter fort imparfaitement une figure d'homme. On revêt les poupées d'un petit habit ſemblable à celui des Chamans, & on leur couvre quelquefois le viſage de feuilles de cuivre. Dans d'autres endroits, on les pare, on les hériſſe de plumes de hiboux. On fait auſſi des idoles avec le ſang qu'on tire du cœur des victimes & qu'on pétrit comme une pâte. On y ajuſte des grains de verre pour repréſenter les yeux, & quelques plumes de chouettes font leur coëffure.

Comme on reçoit de nouvelles idoles à chaque fête, on finit par en avoir un fort grand nombre. Les uns les ſuſpendent au plancher, les autres les attachent à un coin de la hutte, d'autres les tiennent renfermées dans des coffres. On leur rend des hommages, on leur fait des prieres, on ſe proſterne devant elles, on les emporte avec ſoi à la chaſſe & à la

Comme ils ſont les médiateurs entre les hommes & les dieux, comme ils poſſedent toute la ſcience connue des nations qu'ils ſéduiſent, ou plutôt comme ils ont l'art d'en impoſer à l'ignorance, ils jouiſſent d'un grand pouvoir, ou même eux ſeuls ſont puiſſants chez des peuples qui ne reconnaiſſent point de chefs & qui vivent dans la plus parfaite égalité. On les reſpecte, on les craint, quelquefois on les aime, plus ſouvent encore on les hait, parcequ'ils abuſent de leur pouvoir pour faire du mal.

Si leur état a ſes agréments, il a ſes peines & ſes fatigues. Pour exercer leurs preſtiges, ils font des mouvements violents, d'affreuſes contorſions, tremblent, écument & tombent privés de ſentiment. Tel fut toujours l'art des faux prophêtes. « Ceux qui ſont pénétrés du ſouffle di« vin, dit Iamblique, ne vivent plus « d'une vie animale. Qu'on les pique, « qu'on les écorche, qu'on les ſoumette « à différentes tortures, on les trouve « inſenſibles. Expoſez-les au feu, ils ne

« brûlent pas, car le dieu qui souffle « en eux repousse le feu qui les appro- « che (1). »

Je ne crois pas que les Chamans aient porté si loin la perfection de leur art : mais du moins quelques infirmités sont les suites de leurs efforts habituels pour tomber en convulsion, & les mouvements qu'ils impriment à leurs yeux pour les rouler d'une maniere effrayante, finissent souvent par les priver de la vue. Ils n'en sont que plus respectés, & la cécité est regardée en eux comme une faveur du ciel. C'est ainsi que l'aveugle Tirésias fut le devin le plus célebre de l'antiquité, & que les Grecs ont cru devoir supposer que le plus grand de leurs poëtes était aveugle.

---

(1) Quòd autem afflati divinitus non vivant tunc ipsâ animalis vitâ, patet quia multi eorum, admoto igne, non uruntur, ignem videlicet repellente deo intùs afflante : vel, si uruntur, non persentiunt, neque pungentia percipiunt, vel radentia, vel ulla tormenta. *Iamblic. de Myst.*

Les vieux Chamans ſont chargés de l'inſtruction des jeunes. Comme il faut croire qu'on eſt appellé à cet état par une vocation particuliere, quelquefois on a peu de Chamans, & quelquefois on en a un nombre conſidérable. Le mal caduc eſt le ſigne le moins équivoque d'une vocation divine; mais ceux qui n'ont pas l'avantage d'éprouver naturellement des convulſions ſavent les contrefaire, & c'eſt le plus grand nombre.

Les Chamans ſe diſtinguent par un habit ſingulier, moins pour plaire aux dieux, que pour effrayer les hommes. Ordinairement cet habit eſt long, à la maniere des Orientaux. Il eſt de cuir & preſque tout couvert d'idoles de taule, de chaînes, d'anneaux, de ſonnettes, de morceaux de fer, de queues d'oiſeaux de proie, de bandes de fourrure. Leur bonnet, chargé des mêmes ornements ou des mêmes épouventails, eſt hériſſé de plumes de hiboux.

Pour que cet habit faſſe plus d'effet, ils ne le revêtent guere que pour exer-

cer

cer leurs preſtiges : Ils choiſiſſent pour cette ſcene myſtérieuſe des huttes ſouterraines, éclairées par la ſombre lumiere du foyer. On ſent que, dans cette demi-obſcurité, ils doivent paraître affreux : ils s'agitent beaucoup & ne peuvent ſe remuer ſans faire entendre un bruit de ferraille & de chaînes qui ajoute à l'horreur qu'ils excitent : leurs grimaces, leurs contorſions, leurs pâmoiſons, tout en eux inſpire l'effroi.

Souvent pour ſe procurer une ſainte ivreſſe, ils aſpirent avec force de la fumée de tabac. Ils font de grands ſauts autour du feu; tournent horriblement les yeux & la bouche, frappent des mains, pouſſent de grands cris, prononcent d'une voix effrayante des accents preſque inarticulés, appellent les dieux par leurs noms & tremblent de tous leurs membres. Ils paraiſſent tomber enfin dans un profond évanouiſſement. Le peuple eſt perſuadé que leurs ames ſe ſéparent alors de leurs corps & deſcendent dans l'abyme où elles converſent avec les dieux mal-faiſants. Après

toutes ces affreuſes cérémonies ils rendent enfin les réponſes qu'ils ont reçues des dieux.

Le tambour des Chamans eſt le principal inſtrument de leur impoſture : c'eſt par le pouvoir de ce tambour qu'ils commandent aux génies, les forcent à opérer des merveilles & à leur dévoiler l'avenir. Il eſt de forme ovale, long de trois pieds, & couvert de peau d'un côté ſeulement comme les tambours de baſque. Sur cette peau ſont tracées des repréſentations d'idoles, d'aſtres, d'animaux : en deſſous ſont attachées de petites clochettes. On frappe ce tambour avec une ſeule baguette, qu'on enveloppe de peau pour lui faire rendre un ſon plus lugubre. Les Chamans ne manquent pas d'aſſurer que, par la maniere différente de frapper le tambour, ils ſavent évoquer ou chaſſer les eſprits.

Chez quelques nations, ils n'ont pas de tambours; ils y ſuppléent par deux bâtons longs de trois pieds auxquels ſont attachées des idoles. Quelquefois même il leur faut encore moins d'apprêts; une

baguette de méleze, entortillée d'un chiffon, suffit aux uns pour opérer les plus grands prodiges; d'autres peuvent ébranler le ciel & la terre avec une queue de cheval.

CHAPITRE V.

Prieres, Fêtes solemnelles, Sacrifices.

Soit que les prieres des sectateurs du chamanisme soient publiques ou particulieres, elles sont toujours simples comme eux. Ils soupirent, ils font entendre aux dieux qu'ils implorent, l'objet de leurs vœux. Quelquefois ils invoquent un dieu en particulier, quelquefois plusieurs, & quelquefois tous les dieux ensemble & toutes les puissances bénignes & mal-faisantes. « Donnez-moi la santé, multi-« pliez mes troupeaux, accordez-moi une « chasse heureuse, écartez la mort loin « de moi, de ma femme & de mes en-« fants, accordez-moi de la postérité » : telles sont les formules de leurs prieres.

Ils ſe tournent, pour prier, du côté du ſoleil, ou d'une montagne, ou de quelque riviere ſacrée, &c, s'ils offrent un ſacrifice, du côté des victimes.

Les vœux publics & ſolemnels ſont toujours accompagnés de ſacrifices. Les cérémonies des Chamans ſont moins bizarres quand ils font les fonctions de prêtres & de ſacrificateurs, que lorſqu'ils rempliſſent celles de prophêtes ou de ſorciers. Cependant ils n'oublient pas, même dans ces occaſions, leur merveilleux tambour : ils le frappent pour exciter, diſent-ils, l'attention de la divinité. Si les vœux s'adreſſent à pluſieurs dieux à la fois, les prieres ſe font alors dans la forme de nos litanies : à chaque article des prieres que le Chaman vient de prononcer, les aſſiſtants répondent, « aſſiſtez-« nous, aidez-nous, ayez pitié de nous. »

Tous les peuples qui profeſſent le chamaniſme ont chaque année trois fêtes ſolemnelles, celle de la nouvelle année, celle de l'été & celle de l'automne. L'année commence avec la verdure renaiſ-

ſante : on offre alors aux dieux les premiers nés des animaux, le lait qui ſe reproduit plus abondant & plus doux avec la végétation nouvelle, & les jeunes herbes qui commencent à tapiſſer les campagnes. Les hordes les plus pauvres ne ſe croient pas exemptes de célébrer cette fête, mais on omet ſouvent celles de l'été & de l'automne : les peuplades qui ne peuvent ſubvenir aux dépenſes qu'elles exigent vont aſſiſter aux ſacrifices des peuplades voiſines, & les admettront à leur tour à ceux qu'elles offriront elles-mêmes une autre année.

Nous avons déjà obſervé que, chez les nations idolâtres de l'Aſie, qui toutes ont plus ou moins retenu du chamaniſme, on ne conſacre aux dieux que les parties inutiles des victimes, les os, les dépouilles : les chairs ſervent à nourrir les ſacrificateurs & ceux qui offrent le ſacrifice. On rit de cet uſage quand on le trouve chez un peuple ſauvage ou barbare : mais les Grecs, & ſans doute les Egyptiens leurs maîtres, n'étaient pas plus prodigues en-

vers les dieux. On ne brûlait dans leurs ſacrifices que les cuiſſes ou les inteſtins de la victime, ou quelqu'autre partie peu conſidérable. On mangeait avec les Prêtres l'animal ſacrifié, ou on leur en laiſſait quelques morceaux, & l'on faiſait emporter le reſte pour ſe régaler avec ſes amis (1) : quelquefois même on le vendait.

Je ne ſais pas ſi les Grecs, comme les Chamaniens, ſuſpendaient les peaux des victimes dans les temples ou dans les bois ſacrés ; mais je vois du moins que ces peaux avaient contracté un caractere efficace & qu'on dormait deſſus pour obtenir des ſonges prophétiques (2).

---

(1) « On offre aux dieux des ſacrifices pour « obtenir la ſanté, diſait Diogene, & l'on « mange dans ces ſacrifices au point de la perdre. *Diog. Laert.*

(2) Cæſarum ovium, ſub nocte ſilenti,
Pellibus incubuit ſtratis, ſomnoſque petivit.
. . . .
Hîc & tùm pater ipſe petens reſponſa Latinus,
Centum lanigeras mactabat ritè bidentes,
Atque harum effultus tergo, ſtratiſque jacebat
Velleribus : ſubita ex alto vox reddita luco eſt.
Virg. Æneid. lib. VII.

Excepté le porc, il n'eſt peut-être rien que les Chamaniens ne puiſſent offrir aux dieux en ſacrifices : mais les cérémonies ne ſont pas les mêmes par-tout ; on peut même dire que chaque prêtre y ajoute, en retranche à ſon gré. Cependant elles conſiſtent toujours en prieres adreſſées aux dieux bienfaiſants, en des offrandes & des ſacrifices, en des conjurations pour déſarmer & dompter les eſprits malins. Quelques Chamans font leurs cérémonies en particulier, d'autres ſe réuniſſent pour préſenter en commun leurs offrandes & donner aux fêtes plus d'appareil & de ſolemnité.

On offre ordinairement les ſacrifices dans des lieux conſacrés à la religion, qu'on appelle des Kéréméts ; ils ne ſont pas renfermés & quelques arbres en décrivent ſeuls l'enceinte. On raconte que lorſque les ſectateurs de Mahomet expoſerent à Tchinguis-Khan les principaux points de leur religion, il approuva leur croyance en l'unité d'un dieu, & leur vénération pour un prophete ; mais quand

ils lui parlerent de leurs mosquées, ce conquérant, élevé dans les principes du chamanisme, leur dit que l'univers entier était le temple de l'Eternel.

Les Kérémets sont situés dans la sombre profondeur des forêts & se reconnaissent aux ossements entassés des victimes & aux dépouilles des principaux animaux sacrifiés qui restent suspendues aux arbres d'alentour. C'est ce qui a fait dire à quelques voyageurs que ces peuples adoraient des peaux de bêtes : ces voyageurs confondaient l'offrande avec les dieux auxquels elles sont présentées.

Les Chamans de Sibérie exercent également leurs fonctions dans les plaines, sur les montagnes, sur le bord des fleuves & même dans les huttes. Ceux qui préférent les ténebres connaissent mieux le grand art de maîtriser l'esprit humain, qui ne peut jamais se détacher entièrement des sens. Pontifes du mensonge & de la superstition, ne permettez pas au soleil d'entrer librement dans vos temples; que l'obscurité, trompeuse com-

me vous, remplisse de terreur les hommes faibles que vous avez séduits : ils attribueront leur saisissement à vos divinités mensongeres. Il n'est, au physique comme au moral, que la religion véritable qui ne craigne pas la lumiere.

On peut mettre au nombre des sacrifices la consécration des troupeaux. Si elle a pour objet de détourner les maladies dont ils sont menacés, on consacre pour toujours quelques animaux aux dieux : mais la consécration n'est que pour un temps, si l'on se propose seulement d'obtenir la multiplication du troupeau.

Ce sont toujours de jeunes animaux qui sont offerts à la consécration. Voici les cérémonies qui s'observent, au moins chez quelques peuples. Le Chaman sacrifie au feu un peu de lait frais ou du lait fermenté. Il en asperge l'animal ; il lui fait des fumigations sous les narines, & toutes ces cérémonies sont accompagnées de différentes prieres. Il lui coupe ensuite quelques poils de la criniere & de la queue

& les jette du côté du midi ; il lui attache à la queue quelques lambeaux de couleur rouge & finit par lui poser une coupe de lait sur le dos : alors il le chasse, &, à la maniere dont tombe la coupe, il juge si la consécration est agréable aux dieux.

Les dévots sont persuadés que les dieux montent pendant la nuit les animaux consacrés : ils assurent même qu'ils trouvent souvent ces animaux en sueur le matin. Il est défendu de les seller, les femmes ne peuvent les toucher, il n'est permis de les tuer ni de les vendre.

Si le troupeau est consacré tout entier, le maître peut s'en servir : mais, il ne peut ni en tuer, ni en vendre, ni en donner aucun animal, que le terme de la consécration ne soit expiré.



CHAPITRE VI.

De l'ame & de la vie future.

On peut croire que lorſque les Chamaniens s'expriment à-peu-près comme nous ſur la nature corporelle & la nature ſpirituelle de l'homme, ils n'ont pas les mêmes idées que nos Théologiens & nos Métaphyſiciens. Ils diſent avec nous que l'homme eſt compoſé d'un corps & de la vitalité ou de l'ame : mais, par cette ame, ils ne peuvent entendre une ſubſtance entièrement dépouillée de matiere. C'eſt une ame qui tient beaucoup de la nature corporelle, qui a beſoin d'arcs, de flèches, de troupeaux, qui fait dans l'autre monde à-peu-près ce qu'elle faiſait dans celui-ci, quand elle était revêtue de ſon corps. Comment les idées de ces hommes groſſiers pourraient-elles s'élever au-deſſus de ce qui frappe les ſens? C'eſt à quoi n'avaient pu même parvenir les Sages de l'antiquité dont Virgile a ſi bien

exprimé la doctrine. Tout ce qu'ils avaient pu faire étoit de concevoir des ames qui, semblables aux ombres, échappaient au toucher, mais que la vue pouvait saisir (1).

L'homme est libre, disent les Chamaniens, qui ne se doutent même pas que cette opinion soit soumise à quelques difficultés : l'homme est libre, & son bonheur, son malheur dépendent des dieux & de ses propres actions. Les dieux récompensent le respect qu'on leur rend, l'humanité, la vertu; ils punissent la scélératesse & la cruauté; mais ils s'embarrassent peu de nos actions ordinaires. Les puissances malignes sont occupées sans cesse à nous nuire, & feraient de notre vie un supplice continu, si les Chamans ne désarmaient leur fureur par des offrandes & des sacrifices, par des paroles ca-

(1) Corripit hîc, subitâ trepidus formidine, ferrum
Æneas, strictamque aciem venientibus offert;
Et, ni docta comes tenues, sine corpore, vitas
Admoneat volitare cavâ sub imagine formæ,
Irruat, & frustrà ferro diverberet umbras.
Æneid. VI.

reſſantes, ou par des outrages & des menaces.

Tous croient fermement qu'ils vivront après la mort, mais d'une vie triſte & miſérable : & c'était auſſi le ſentiment d'un grand nombre de ſages de l'antiquité. La vie future ſe paſſera ſous la terre. Les ames qui y deſcendent s'emparent des animaux & des uſtenſiles qu'on a enterrées pour elles avec le corps qui leur appartenait. Dans cet abyme regnent des eſprits malfaiſants qui ne ſont occupés qu'à faire du mal aux morts. Chez pluſieurs peuples, les Chamans cherchent à les écarter pendant le temps des funérailles en frappant l'air de leurs haches : d'autres expoſent les morts ſur des arbres pour les tenir éloignés de l'empire des génies ſouterrains : d'autres les brûlent pour que la fumée écarte ces eſprits.

Les peuples de la Sibérie orientale ont des idées plus riantes de la vie future : ils croient que tous leurs deſirs y ſeront ſatisfaits ; qu'ils auront des femmes plus diligentes, des troupeaux plus gras, des

chaſſes plus heureuſes, des chiens plus vigoureux. Auſſi, loin de craindre la mort, ils ſe la donnent ſouvent eux-mêmes.

Tous ces peuples ont peur des morts, & ce ſentiment paraît naturel à l'homme : l'immobilité d'un corps qui naguere agiſſait comme nous, les couleurs de la vie entierement effacées, des yeux fixes & éteints, des traits défigurés ; voilà ſans doute ce qui commence à inſpirer une crainte involontaire : l'imagination fait le reſte.

La plupart des ſectateurs du chamaniſme, lorſqu'ils reviennent des enterrements, font des grimaces & des contorſions pour empêcher les morts de les ſuivre. Ils allument des feux ſur le chemin pour les arrêter ; eux-mêmes ſautent par-deſſus ces feux & le Chaman croit en impoſer aux morts, en les menaçant de ſa verge.

Un ſentiment naturel, fondé ſur l'amour que nous conſervons encore pour ceux qui nous furent chers & qui ne ſont plus, nous porte à leur rendre les der-

niers devoirs : une répugnance non moins naturelle pour les cadavres a fait croire à bien des peuples qu'on ne peut les toucher sans contracter une souillure. « Les « Prêtres, dit Iamblique, défendent de « toucher, de regarder même les corps « que les ames ont abandonnées (1) ». Si telle fut la faiblesse des Grecs; si les Egyptiens, leurs maîtres, eurent le même préjugé; on ne sera pas étonné de le retrouver chez les Chamaniens. Ils emploient des fumigations & différentes cérémonies pour se purifier : ils purifient par les mêmes moyens la cabane du mort, plus souvent même ils l'abattent. Le nom que portait le défunt devient un mot funeste; ils lui en donnent un autre, & les enfants du mort changent eux-mêmes de nom pour ne se plus ap-

(1) « Præterea vetant Vates humana corpora, « quæ jam deseruit anima, ne intuitu quidem « tangere. » *Iambl. de Myst.* On voit dans Théophraste un homme superstitieux qui n'ose approcher des tombeaux ni accompagner les enterrements.

pеller comme leur pere, & ne pas attirer ſur leur tête le malheur qu'il vient d'éprouver. Ne ſerait-ce pas par un préjugé ſemblable que les Chinois donnent un nouveau nom à leurs Souverains qui ne ſont plus ?

CHAPITRE VII.

Des Femmes.

POURQUOI les hommes ne ſe ſont-ils pas contentés d'abuſer de leur force contre un ſexe qui ne pouvait leur réſiſter ? Pourquoi la plupart des peuples ont-ils fait intervenir la religion pour avilir ce ſexe qu'ils oppriment ſans pouvoir ceſſer de l'aimer ? Le chamaniſme n'eſt pas exempt de cette injuſtice, ſi même elle n'eſt pas, chez tous les Orientaux, un reſte de cette religion qu'ils n'ont pu entièrement oublier. Mais le mépris pour les femmes ne s'eſt introduit dans cette croyance que parcequ'elle-même a été inſ-

tituée par des peuples encore ſauvages (1).

Tous les Chamaniens regardent les femmes comme des êtres fort inférieurs aux hommes, comme des créatures abjectes, formées ſeulement pour perpétuer l'eſpece, pour donner des plaiſirs à leurs maîtres & pour s'acquitter des travaux domeſtiques trop indignes d'eux. La femme eſt une marchandiſe, qu'on achete qu'on vend, qu'on échange. On en prend autant qu'on en veut employer, comme on achete, ſuivant le beſoin, un nombre plus ou moins grand d'animaux domeſtiques. Le beſoin ceſſe, on les troque, on les revend. Il ne faut pas même de

---

(1) Le Sauvage, fier du ſentiment de ſa force, opprime ſans remords un ſexe plus faible que lui : il rejette ſur les femmes tous les travaux qui lui déplaiſent. « Le ſexe le plus faible eſt « maltraité chez toutes les nations ſauvages, « & on n'y connaît d'autre loi que celle du plus « fort. Les femmes ſont des eſclaves qui font « tous les travaux & ſur leſquelles ſe déploie tou- « te la ſévérité du mari. Les Zélandais portent « cette tyrannie à l'excès : on apprend aux gar-

prétexte pour les maltraiter, &, si leur vie est épargnée, c'est par la même raison qu'un homme, dans son bon sens, ne tue pas son cheval qui peut lui servir encore ou devenir un objet de trafic.

Les femmes, dans le temps de leurs couches & de leurs infirmités périodiques, sont regardées comme impures, désagréables aux dieux, dangereuses pour les hommes, funestes même aux troupeaux. Dans aucun temps, elles ne sont exemptes de souillure ; elles ne peuvent prendre part au service divin, ni même, chez plusieurs peuples, s'approcher du foyer ; car on a vu que, dans le feu, réside un caractere sacré.

« çons, dès leur bas âge, à mépriser leurs me« res ». *Voyage du capitaine Cook. Tom. II. pag.* 484. On retrouve la même barbarie sur les bords de l'Amazone. Elle s'adoucit à mesure que les peuples font des progrès vers la civilisation ; mais les hommes conservent long-temps des restes de leur premier état de sauvages, & l'on retrouve encore ces vestiges dans les classes grossieres des Etats les plus policés.

Comme elles rendent impur tout ce qu'elles touchent, elles ont pour elles seules leurs chevaux, leurs rennes, leurs selles, leurs siéges, leurs places dans la hutte; il faut qu'elles mangent dans une vaisselle particuliere. Les peuples pauvres ne peuvent observer à la rigueur tous ces préceptes : mais ils ont soin de purifier par le feu tout ce que les femmes ont touché.

Quand une femme met au monde deux enfants jumeaux, quand son fruit est déformé, on l'accuse de commerce avec les esprits infernaux, & elle sera long-temps punie du caprice ou des erreurs de la nature.

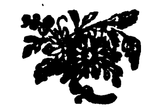
Cependant ce sexe méprisé, ce sexe à qui l'on accorde à peine quelques-uns des droits de l'humanité, peut prétendre aux fonctions du sacerdoce. Les Chamanesses ne sont pas moins révérées que les Chamans : c'est que les personnes consacrées au service des autels sont choisies par les dieux eux-mêmes; c'est que les pâmoisons, les convulsions, l'épilepsie, sont les

ſignes extérieurs de cette élection divine ; & que les vapeurs utérines & les autres infirmités des femmes les marquent plus ſouvent que les hommes de ce caractere, qui, dans les fauſſes religions, fit de tout temps les prophêtes (1).

Voilà ce que nous avons pu raſſembler ſur les principes les plus généraux du Chamaniſme. Les pratiques des différents peuples, leurs cérémonies, leurs ſacrifices, leurs ſuperſtitions, nous fourniront de nouveaux détails.

---

(1) At, Phœbi nundùm patiens, immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
Virg. Æneid. lib. VI.





CINQUIEME SECTION.

Des Koriaks.

CHAPITRE I.

Position de leur pays. Partage de cette nation en peuplades errantes & sédentaires.

LES Koriaks, que l'on prononce à-peu-près Koreks, se donnent eux-mêmes ce nom : il paraît dériver du mot *kora*, qui, dans leur langue, signifie renne, & pourrait se traduire par pasteurs de rennes ; ce qui ne convient cependant qu'à une partie de la nation.

Ils sont principalement répandus au nord du golphe de Penjina & de la presqu'île du Kamtchatka, jusques sur les côtes de l'Océan oriental. Il serait difficile de marquer avec précision les limites du pays qu'ils occupent & qui est

coupé en beaucoup d'endroits par des habitations de Tchouktchi, de Kamtchadales & de Toungoufes.

La conformité de leurs traits, de leur ftature, de leurs ufages, de leurs mœurs, avec plufieurs peuples des îles Aleoutiennes & de celles aux renards, & même avec les peuples de l'Amérique les plus voifins des dernieres limites orientales de la Sibérie, peuvent faire foupçonner qu'ils ont avec ces nations une origine commune. Sont-ils fortis de l'Amérique dans les fiecles les plus reculés pour occuper le pays qu'ils habitent? Ont-ils, au contraire, peuplé le Nord du nouveau monde? Il eft du moins très probable que ces émigrations fe font faites par terre, avant que les eaux euffent féparé le continent de l'Amérique du nord de l'Afie.

On croit trouver des reffemblances marquées entre la langue des Koriaks & des Tchouktchi, & celles de plufieurs peuplades des îles orientales nouvellement découvertes, & même du Groen-

land, enforte qu'elles femblent n'être que des dialectes d'un même langage. Cette reffemblence eft le témoignage le plus authentique d'une origine commune, ou d'une ancienne communication. On trouve auffi dans ces idiômes des différences fi marquées, qu'on ferait tenté de les prendre pour autant de langues particulieres : ce qui ne doit pas étonner ; car la féparation des peuples s'eft faite fans doute dans des temps dont on ne peut apprécier l'antiquité : la même langue, parlée depuis tant de fiecles pat des nations qui n'ont plus aucun commerce entre elles, a dû fubir des changements qui la rendent prefque méconnaiffable. Elle eft, dans tous fes dialectes, lourde, traînante, & d'une dureté qui bleffe l'oreille.

Les Koriaks fe partagent en Koriaks fixes & Koriaks errants. Les premiers fe trouvent au midi ; ils different peu des Kamtchadales, fe logent comme eux, & font moins mal-propres : ils font leur principale occupation de la chaffe.

Les Koriaks errants ou pasteurs se trouvent au nord des premiers. Dans leur vie vagabonde, ils conduisent dans des pâturages de mousse leurs nombreux troupeaux de rennes.

CHAPITRE II.

Extérieur & caractere de ce peuple.

LES Koriaks pasteurs sont petits & maigres. Ils ont la tête d'une grosseur médiocre, des cheveux noirs & droits, de petits yeux enveloppés & couverts par les sourcils, la bouche grande, le nez court & un peu écrasé, le visage sec, le menton pointu, la barbe noire & mal fournie, & souvent ils se l'arrachent.

Les Koriaks fixes sont moins secs & leur taille est un peu plus élevée. Ils sont moins dégradés parceque la nature est autour d'eux moins rigoureuse : car on observe que le froid excessif diminue la taille des hommes & des animaux. Ces Koriaks sédentaires sont moins fourbes

&

& plus laborieux que les Kamtchadales, ils ne méconnaissent pas comme eux toute pudeur, ils ne se plongent pas comme eux dans une débauche effrénée. Ils sont bien plus doux que les Koriaks vagabonds.

Ceux-ci sont grossiers, coleres, vindicatifs & cruels. La sécheresse de leur caractère se montre même lorsqu'ils accordent l'hospitalité; il semble qu'ils repoussent lorsqu'ils font du bien, qu'ils insultent quand ils accueillent: occupés d'eux-mêmes, l'hôte qu'ils reçoivent semble attirer à peine leur attention. Ils l'entendent arriver, ils écoutent sa voix, & ne se dérangent pas: ils n'ont ni dans la langue, ni dans le geste, aucune de ces expressions qui témoignent l'amitié, la cordialité, qui l'imitent du moins, & qui remplacent l'aimable vérité par une erreur agréable. L'étranger qui vient leur rendre visite détele ses rennes auprès de la hutte, &, assis sur son traîneau, il attend la permission d'entrer. Le maître ne paraît pas, mais une de ses femmes sort, & dit: *il est ici*. L'étranger entre, le maître de la

hutte le regarde froidement ſans ſe lever ou ſans quitter le travail qui l'occupe ; il ſe contente de lui dire : *approche* ; & lui montrant la place qu'il lui deſtine, il ajoute : *aſſieds-toi*. On ne ſerait pas reçu plus fièrement par le plus ſuperbe Monarque de l'Aſie.

Rien n'égale la préſomption de ces barbares. La vie qu'ils menent, & qui nous ſemblerait miſérable, leur paraît délicieuſe. Ils ſe croient à la fois les premiers des hommes & les plus fortunés : & peuvent-ils ſe tromper quand ils ſe rendent à eux-mêmes témoignage de leur bonheur ? N'en ſont-ils pas les ſeuls juges ? Vous n'entendez parmi nous que des plaintes : chez eux vous n'entendriez que l'éloge qu'ils font de leur félicité. « Ce ſont, diſent-ils, les avantages dont « nous jouiſſons qui attirent chez nous » les étrangers : ils viennent ſe régaler « de la chair graſſe de nos rennes. »

La crainte, le reſpect qu'ils impriment à leurs voiſins méridionaux les entretiennent dans leur orgueil. Quand le der-

nier de leurs pasteurs daigne se rendre chez les Koriaks sédentaires, tous sortent au-devant de lui, cherchent à mériter sa bienveillance par des présents, & ne se rebutent pas des affronts qu'ils en reçoivent. On doit être d'autant plus surpris de tant de résignation, de tant d'humilité, que les Koriaks fixes sont plus robustes, & même plus hardis, plus courageux que les autres. Est-ce que, même chez ces peuples sauvages, on aurait déjà contracté l'habitude de respecter & de craindre ceux qui ont plus de richesses ? Par-tout le spectacle du bonheur humilie donc & intimide l'infortuné ? Il est certain du moins que les Koriaks errants appellent tous les autres leurs esclaves, & que ceux-ci osent à peine nier qu'ils méritent cette injure.

Ces peuples si fiers sont d'une telle ignorance qu'ils ne savent diviser le temps que par années & que même, pour en fixer la révolution, ils n'ont fait encore d'autre observation que celle du retour des neiges. Krachéninnikof dit cepen-

dant qu'ils partagent le temps en quatre saisons : cela doit peut-être s'entendre seulement de quelques unes de leurs peuplades.

Ils mesurent les distances par le chemin qu'un homme peut faire en une journée, & cette mesure si peu précise a, je crois, été la premiere qu'aient employée toutes les nations.

Ils ont une vertu commune chez les barbares, bien rare chez les peuples éclairés : celle de tenir fidelement leur parole. « Assurément je ne mets pas » ; c'est la seule formule de serment qu'ils connaissent.

Mais les Russes, qui les trouverent perfides, parcequ'ils étoient eux-mêmes regardés par eux comme des tyrans oppresseurs ou d'injustes ennemis, les obligent à prêter serment en mettant la main sur le canon du fusil ; ils leur font entendre que, s'ils manquent à leur parole, ils ne pourront éviter la balle. Serment inutile, sans doute, puisqu'il n'est dicté que par la crainte, qu'il n'engage que par

elle, & qu'il perdra tout son empire quand elle sera dissipée.

Ce sont d'ailleurs des ennemis cruels & sanguinaires. Ils se plaisent à surprendre, à massacrer leurs voisins les plus paisibles & dont ils n'ont reçu aucune offense. L'art de la guerre consiste chez eux à tomber sur un ennemi sans défiance. Entre eux, le meurtre, le vol sont les plus grands des crimes : mais piller l'étranger, lui donner la mort est une vertu. Pour augmenter leur courage, ils boivent avant le combat de la décoction de moukhomore, & ne commencent l'attaque qu'après qu'elle les a rendus furieux. Leurs armes, pour la chasse & pour la guerre, sont l'arc & la flèche, la pique & la massue.

Comme les Koriaks ne connaissent pas de chefs, le meurtre d'un homme à qui personne ne s'intéresse est toujours impuni. Les parents du mort poursuivent seuls le coupable & lui font éprouver la peine due au crime. Puisque tous les peuples ont passé par un état à-peu-

près semblable à celui des Koriaks & qu'une même situation a dû leur inspirer les mêmes usages, il est naturel de retrouver des restes de cette coutume chez les nations policées de l'Asie. Le meurtrier y est souvent remis aux parents du mort, & ils le punissent avec cette cruauté qui fait le caractere de la vengeance personnelle & qui s'adoucit dans la vengeance publique.

CHAPITRE III.

Maniere de vivre des Koriaks.

NOUS ne parlerons ici que des Koriaks vagabonds. Nous avons déjà dit que les autres différaient peu des Kamtchadales : comme eux ils habitent des huttes souterraines ; ils ne leur ressemblent pas moins par leur maniere de vivre & par leurs usages.

Les Koriaks pasteurs sont condamnés à une vie errante : il faut qu'ils cherchent dans leurs vastes déserts des campagnes

couvertes d'une mousse assez abondante pour nourrir leurs nombreux troupeaux de rennes. Dès que ces animaux ont dépouillé le terrein sur lequel ils sont répandus, les maîtres décampent & les conduisent dans de nouveaux pâturages, qui, bientôt épuisés à leur tour, les forceront à changer encore de place. Plus occupés du soin de leurs troupeaux que de leurs propres commodités, ils se répandent souvent loin des forêts & des eaux. La neige sert en hiver à les désaltérer; ils brûlent de la mousse ou des branches de cedre desséchées pour apprêter leurs aliments. On sera peut-être étonné de retrouver l'arbre du Liban dans les déserts de la Sibérie : mais il faut observer que les productions des hautes montagnes sont aussi celles du nord.

Accoutumés à ne s'arrêter dans un lieu, que pour l'abandonner bientôt, les Koriaks ne se creusent pas dans la terre des demeures permanentes : il faut que leurs habitations mobiles puissent se traîner par-tout avec eux : telles étaient celles

des anciens patriarches ; telles on les retrouve encore chez les Kalmouks, chez les Arabes & chez tous les peuples nomades. Quelques perches faciles à dreſſer & recouvertes de peaux de rennes forment les huttes ou les tentes des Koriaks. Une ouverture ménagée au haut de ces huttes donne l'entrée à la lumiere & l'iſſue à la fumée. Faut-il changer de place ? le tout eſt bientôt replié, & les rennes emportent les habitations de leurs paſteurs, qui ont toujours avec eux toute leur fortune.

Mais ces légeres demeures ſont, en hiver, bien moins chaudes & beaucoup plus incommodes que les antres des Kamtchadales. Le bois ſec & la mouſſe qu'on y brûle font dégeler la terre & rempliſſent la tente d'une épaiſſe & mordante fumée. Au milieu de cette vapeur, on apperçoit à peine un homme à qui l'on pourrait donner la main.

Les Koriaks ſont vêtus comme les Kamtchadales, mais ils ont toujours les cheveux coupés tout près de la peau.

Pour leurs voyages d'hiver ils se servent de traîneaux longs & légers, tirés par des rennes : mais ils ne savent pas, comme les Toungouses, monter ces animaux, & ils vont à pied en été.

Ils se nourrissent de la chair des rennes & de tous les animaux qu'ils peuvent attraper à la chasse : ils ne sont dégoûtés que du chien & du renard (1). Souvent éloignés de la mer & des fleuves, ils n'ont aucune industrie pour la pêche : ils n'en possedent pas même les ustensiles & prennent fort rarement du poisson.

Il n'y a que les plus pauvres d'entre eux qui, dans les temps de disette, mangent des herbes, des écorces tendres & des racines. Le plus exquis de tous leurs mets est une sorte de boudin capable de dégoûter les autres peuples les moins déli-

---

(1) Le capitaine Cook, convalescent, & n'ayant pas à bord d'autre viande fraîche, mangea de la chair de chien, & but du bouillon fait de cette chair que la disette lui fit trouver d'un excellent goût. Il dut à cette nourriture le retour de ses forces & de la santé.

cats. Ils rempliſſent la panſe de l'animal de ſon ſang, de ſa graiſſe & de ſes excréments, & laiſſent fermenter ce ſale mélange ou le font cuire à la fumée.

Le lait de renne, cette agréable reſſource des paſteurs ſeptentrionaux, eſt inutile aux Koriaks; ils n'ont pas l'induſtrie de le traire. Quand ils ont une grande abondance de viande, ils la font ſécher à l'air ou à la fumée, comme les peuples pêcheurs font ſécher le poiſſon.

CHAPITRE IV.

Richeſſes des Koriaks.

NOUS avons vu que les Inſulaires orientaux & les Kamtchadales ne poſſédant rien, ne fondant leur ſubſiſtance que ſur les haſards de la pêche & de la chaſſe, ne ſongent à rien ménager, jouiſſent du préſent & font partager à leurs amis, ſans prévoyance, ſans réſerve, leur abondance paſſagere : ils ont la générofité du pauvre. Les Koriaks, qui ont une pro-

priété assurée, se nourrissent misérablement, ne régalent leurs hôtes qu'avec mesure, se font payer par des services les secours qu'ils accordent à leurs semblables : ils ont déjà l'avarice & la dureté du riche.

On est chez eux dans un état de médiocrité quand on ne possede que cinquante ou même cent rennes : réunir mille de ces animaux, c'est n'avoir que de l'aisance : les riches en ont des troupeaux de plusieurs mille.

Le renne est un animal du genre des serfs, moins élevé sur ses jambes, plus épais de corps, plus dur, plus fort, plus vigoureux. Sa tête est ombragée par les nombreux rameaux d'un bois qui est commun aux deux sexes & qui n'est pas même détruit par la castration. Il est moins haut, il se divise en moins de branches dans les femelles. Comme le cheval, il traîne les hommes & les fardeaux ; plusieurs peuples le font servir de monture ; sa peau garnie de ses poils donne l'habit aux habitants des contrées les plus rigoureuses du nord ;

leurs femmes font un fil de ses nerfs; sa chair est une nourriture agréable & se sert sur les tables de Russie avec l'ortolan, la gélinotte & le coq de bruyere, les femelles fournissent comme la vache, un lait épais & nourrissant.

Cet animal si utile ne coûte rien à nourrir : il paît l'herbe tendre en été, & l'hiver, il écarte la neige & se nourrit de mousse. Il est du nombre des animaux ruminants. Il prend sa croissance en quatre ans & n'en vit guere que treize.

Les rennes sont naturellement indociles & ne perdent jamais entièrement ce défaut; mais on les dresse au traînage, & ceux qui sont dressés paissent avec les autres : ils sont instruits à se séparer du troupeau à la voix de leur maître.

Ils sont sujets à s'emporter dans leur course, sur-tout quand ils sont tourmentés par des vers qui leur percent la peau & se nourrissent de leur chair : ils n'entendent plus alors la voix du conducteur, ils ne sentent plus la courroie qui les retient. Les Koriaks, pour les faire

obéir, leur attachent sur le front de petits os armés de pointes : ils tirent fortement la bride, les piquent, & l'animal, qui se sent blessé par devant, s'arrête aussitôt.

Ils se servent, au lieu de fouet, d'un bâton long de quatre pieds, armé d'un os par un bout, & par l'autre d'un crochet. l'os sert à frapper l'animal, & le crochet à relever les traits quand ils s'embarrassent dans ses jambes.

On peut avec un bon attelage de rennes faire trente-sept lieues par jour. Si l'on n'avait pas soin de s'arrêter souvent pour les laisser manger & lâcher leurs urines, on risquerait de perdre en un jour plusieurs attelages.

Les Koriaks, qui possedent des troupeaux si nombreux de ces animaux, ne mangent que ceux qui meurent de maladie ou par accident. Quelquefois seulement ils renoncent à leur avarice pour régaler leur meilleur ami : mais le plus souvent ils s'excusent de ce que leur table est mal servie, sur ce qu'il ne leur est pas mort de rennes.

Les rennes vivantes ou leurs dépouilles ſont pour eux, comme l'argent eſt pour nous, le ſigne de toutes les valeurs : ils les échangent avec les Koriaks ſédentaires & les Kamtchadales, contre les fourrures précieuſes des animaux que ces peuples prennent à la chaſſe. Ils ſont fort curieux de ce genre de richeſſe : ce n'eſt pas qu'ils en faſſent un fréquent uſage dans leur parure : ils ſont contents de ſavoir que leurs coffres en ſont remplis ; ils jouiſſent du plaiſir de l'avare, celui de contempler leurs richeſſes. On trouve à peine chez leurs voiſins un homme qui ait une pelleterie de quelque valeur : les Koriaks les enlevent toutes.

Quoiqu'ils ne reconnaiſſent point de chefs, & que, dans leur anarchie, ils conſervent le plus libre exercice de leurs volontés, leur eſtime pour les richeſſes établit entre-eux des différences de rang : ceux qui poſſedent les plus nombreux troupeaux, jouiſſent toujours de la premiere conſidération, & s'ils n'ont aucun empire fondé ſur un droit reconnu, ils

reçoivent au moins de l'opinion un grand ascendant sur les autres.

Les Koriaks sédentaires n'ont que rarement des rennes & n'en ont jamais qu'un petit nombre. Ils ne s'en servent que pour de longs voyages.

CHAPITRE V.

Maniere dont les femmes sont traitées. Education des enfants.

CHEZ les Koriaks les liens du sang ne mettent point obstacle à l'union conjugale; il est permis d'épouser sa cousine, sa tante & même sa belle-mere : mais la pauvreté est un grand empêchement pour épouser une fille riche. Ainsi, chez les nations les plus simples, dès qu'on trouve l'opulence on en trouve en même temps les abus. Il est fort ordinaire qu'un riche Koriak se marie par intérêt dans sa propre famille.

L'homme n'achete point ses femmes comme chez la plupart des peuples de

l'Orient : il faut, comme au Kamtchatka, que l'amant serve plusieurs années le pere de sa maîtresse ; il faut aussi qu'il la touche, &, s'il n'y peut parvenir, ses services sont perdus. La richesse ne peut dispenser de ces deux obligations : mais il est un moyen de s'en exempter & on l'emploie souvent ; au lieu de s'assujettir à de longs services pour se procurer une fille, on l'enleve.

Il leur est permis d'avoir plusieurs femmes & souvent les riches en prennent jusqu'à quatre. Ce n'est pas pour les garder toutes auprès d'eux ; mais comme ils sont obligés de diviser leurs rennes en plusieurs troupeaux, & qu'ils vont souvent les visiter, ils sont bien-aises de trouver une femme par-tout où ils se transportent, & d'en avoir autant que de troupeaux différents : cet usage leur épargne la peine de conduire toujours une de leurs épouses avec eux ; ils y trouvent aussi l'avantage d'avoir une sorte de domestique de confiance, qui a l'œil sur la conduite des pasteurs.

Il eſt fort rare qu'ils entretiennent des concubines & elles ſont mépriſées. Les femmes légitimes obtiennent elles-mêmes peu de conſidération : leurs maris brutaux & jaloux les tiennent dans une dure ſervitude, les appliquent aux occupations les plus viles & les tuent ſur le ſoupçon le plus léger.

Autant les femmes ſont ordinairement curieuſes de faire briller leurs attraits & de ſuppléer par l'art aux torts de la nature ; autant les infortunées épouſes des Koriaks prennent ſoin de s'enlaidir. Ailleurs les coquettes épuiſent tout l'art d'un ſexe adroit pour attirer les hommes autour d'elles & pour leur inſpirer au moins des déſirs inutiles : ici les femmes mettent cet art à les rebuter. Elles s'abandonnent à la mal-propreté la plus dégoûtante & leur peau reſte cachée ſous la craſſe dont elle eſt couverte : elles ne ſe lavent ni les mains ni le viſage, elles ne ſe peignent point les cheveux, & ſe contentent de les treſſer en deux queues qu'elles laiſſent pendre par derriere ; el-

les couvrent leurs habits les plus propres de haillons ſales & déchirés. Leurs époux ; qui ſeuls peuvent n'être pas repouſſés par cet extérieur, ne croiraient jamais que leurs femmes puſſent ſe parer pour eux, & puniraient peut-être par la mort le ſoin qu'elles auraient pris de leur plaire.

Cette mal-propreté, dont elles contractent l'habitude, ſa retrouve dans tout ce qu'elles font : elles ſont chargées de la cuiſine, &, au lieu de laver les auges, elles les font lécher par leurs chiens : elles battent avec la cuiller ces animaux encore plus ſales qu'elles, & ſe ſervent l'inſtant d'après de cette même cuiller pour remuer les viandes.

Elles ne peuvent ni ſe montrer ni toucher à rien pendant les dix premiers jours qui ſuivent leurs couches. S'il faut alors changer de demeure, elles ſont tranſportées dans des traîneaux couverts, afin qu'elles ne puiſſent être apperçues ni rien ſouiller de leurs regards.

Elles allaitent leurs enfants pendant trois ans entiers. Elles ne les emmaillo-

tent pas, elles ne les déposent pas dans des berceaux; on les laisse ramper librement sur la terre.

Les peres ont coutume de donner un troupeau à leurs enfants mâles dès le moment de leur naissance; tous les petits qui naissent dans ce troupeau servent à l'augmenter: ces jeunes gens en prennent possession quand ils sont parvenus en âge d'en avoir soin eux-mêmes. En attendant, ils sont accoutumés au travail & à la fatigue: ils partagent le service des esclaves, soulagent les soins des pasteurs, vont chercher de l'eau, & portent des fardeaux proportionnés à leurs forces. La richesse ne les exempte pas de ces peines: il faut qu'ils servent long-temps avant de se faire servir.

Telles sont les mœurs des Koriaks vagabonds: mais les Koriaks sédentaires sont loin de connaître les sentiments jaloux de leurs voisins: ils éprouvent une sorte d'orgueil quand leurs femmes plaisent aux étrangers; eux-mêmes les excitent à donner le plus grand soin à leur parure

& à joindre tout l'art de la séduction à l'attrait naturel que leur sexe a pour le nôtre. Ils aiment à les voir se vêtir de leurs plus beaux habits, & se peindre le visage de blanc & de rouge pour attaquer plus sûrement les amis qu'ils attendent. L'hôte qu'ils reçoivent dans leur hutte manqueroit aux devoirs de l'amitié & à tous les égards de la politesse s'il dédaignoit les faveurs de leurs femmes ou de leurs filles : eux-mêmes les lui présentent, eux-mêmes sortent de la hutte pour lui laisser plus de liberté : mais s'ils apprennent en rentrant que le dédaigneux étranger a fait peu de cas de leurs offres généreuses, ils se trouvent mortellement outragés & cette grossiere insulte ne pourra se laver que dans le sang de l'offenseur.

Il est vrai, ou du moins il est affirmé par tous les voyageurs, qu'il faut payer les bontés de ces Dames par une complaisance qui peut n'être pas du goût de tout le monde : la belle lâche de l'eau dans un vase en présence de celui qu'elle se pro-

posé de charmer : elle lui présente le vase ; s'il se rince la bouche de l'urine qu'il contient, l'amour va couronner sa courtoisie : s'il est assez peu galant pour refuser, il aura, dans l'époux de la belle offensée, un implacable ennemi (1).

(1) Bien des lecteurs formeront des doutes sur cet usage. Il est rapporté par Krachéninnikof, par M. Géorgi, & sur-tout par le savant M. Muller qui ne cherche pas à faire rire ses lecteurs, & qui est connu par sa sévere exactitude. Il assure que ce fait lui a été confirmé par tous les voyageurs qui ont été chez les Tchouktchi, & par ceux des Tchouktchi même qui se sont donnés à la Russie. Dans la critique des faits, il faut avoir pour principe que l'impossible n'est jamais vrai, mais que le vrai n'est pas toujours renfermé dans ce que nos mœurs nous rendent vraisemblable.



CHAPITRE VI.

Religion des Koriaks.

NOUS aurons peu de chose à dire sur la religion des Koriaks errants : on a même lieu de douter s'ils en ont une. Krachéninnikof eut la curiosité d'interroger un homme qu'il prit pour un de leurs Chefs, parcequ'il était l'un des plus riches de la contrée ; il ne lui trouva aucune idée de la divinité.

Tout ce qu'on peut savoir, c'est qu'ils croient à l'existence de certains êtres malfaisants qui habitent les eaux & les montagnes : ils leur rendent même quelques hommages, parcequ'ils les craignent, mais ils ne célebrent aucune fête & l'on ne dit pas qu'on ait découvert chez eux aucune apparence de culte.

La vie tranquille, l'humeur plus douce & moins inquiete des Koriaks sédentaires est plus favorable aux spéculations métaphysiques & religieuses. Ils reconnaissent pour le dieu suprême le Kout-

khou des Kamtchadales ; ils ont la même fête expiatoire que ce peuple, ils la célebrent dans le même temps, mais ils ignorent eux-mêmes en l'honneur de quelle divinité : ils disent seulement qu'ils ont reçu cet exemple de leurs ancêtres & qu'ils doivent le suivre. Il est bien plus aisé de marcher sur les traces de ses aïeux que de penser ou d'apprendre ; & l'autorité a par-tout un empire bien plus étendu que la réflexion & l'intelligence. La fête dure un mois entier : pendant tout ce temps, ils ne sortent pas de leurs huttes, ne font aucun travail, ne reçoivent aucune visite. Ce n'est pas que cette solemnité, apparemment lugubre dans son institution, leur inspire des sentiments de componction & de douleur : ils se livrent uniquement au plaisir, mangent gaiement les provisions qu'ils ont amassées pour bien célébrer ces grands jours & jettent au feu quelques portions inutiles des mets. Ce sont des offrandes qu'ils adressent à des volcans, ou du moins aux esprits malins dont ils les croient animés.

D'ailleurs ils n'ont point de temps marqué pour faire des sacrifices, & semblent ne suivre en cela que leur fantaisie. Quand ils le jugent à propos, ils immolent un chien, quelquefois même un renne, l'attachent à une perche & lui tournent la tête du côté de l'Orient. Ils ne savent pas eux-mêmes à quelle puissance ils rendent cet hommage; & ils se contentent de dire à la divinité inconnue : « Voilà pour toi, mais envoie-nous » aussi quelque chose. »

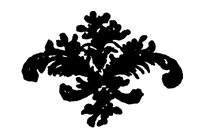
S'ils craignent d'être attaqués de quelque maladie, ils font le sacrifice d'un chien, lui arrachent les boyaux, les attachent à deux perches plantées à quelque distance l'une de l'autre, & passent religieusement entre elles. Les vaines terreurs dont ils étaient agités se dissipent quand ils ont eu le bonheur de se promener entre les entrailles d'un vil animal, & la superstition qui les remplit de craintes, offre elle-même des moyens faciles de les calmer.

Quand ils doivent passer des rivieres

ou

ou traverſer des montagnes qu'ils croient habitées par des génies malfaiſants, ils font le ſacrifice d'un renne, c'eſt-à-dire qu'ils le mangent & qu'ils offrent aux génies les os de la tête. Ils ont ſoin de les tourner vers l'endroit où ils penſent que les eſprits malins font leur demeure.

Leurs Chamans ou devins ne ſe diſtinguent pas par un habit particulier : le ſeul moyen qu'ils poſſedent pour en impoſer à la crédulité, eſt un tambour ſur lequel ils frappent pendant le ſacrifice. Et pourquoi chercheraient-ils plus d'art? Il faut ſi peu de choſe pour ſe jouer de l'eſprit humain!



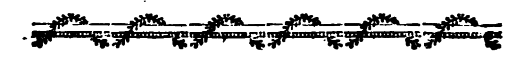
CHAPITRE VII.

Funérailles des Koriaks.

LES Koriaks, bons entre eux, ne sont féroces & cruels qu'envers leurs voisins & leurs ennemis. Ils compatissent aux maux de l'homme souffrant, ils ne peuvent voir avec indifférence les douleurs d'un malade, ils cherchent à le soulager : mais, plus ignorants à cet égard que les Kamtchadales, ils n'ont encore reçu pour la cure des maux corporels aucune leçon de l'expérience : des simples salutaires sont mêlés, sans doute, avec la mousse de leur terre sauvage ; mais ces remedes que leur offre la nature ne servent encore qu'à leurs troupeaux plus sûrement conduits par leur instinct que leurs maîtres ne le sont par leur faible intelligence. Leurs Chamans, leurs sorciers, leurs prêtres, sont leurs seuls médecins, & ne savent employer pour remedes que de vains prestiges, des paroles inintelligibles & le son de leur tambour.

Quand, malgré les grimaces & les sortiléges du Chaman, le malade est expiré, on le revêt de ses plus beaux habits, on le met sur un traîneau tiré par les rennes qu'il aimait le plus, & on le conduit au bûcher qui a été dressé pour le réduire en cendres. Le mort y est placé avec tous les ustensiles dont il faisait usage; ses armes, son couteau, ses haches, ses chaudrons. Pendant que la flamme dévore le bûcher & le cadavre, on égorge les rennes qui ont apporté le corps, on en mange les chairs, & le reste, jetté au feu, est un hommage rendu au mort & aux esprits infernaux.

Mais, après les funérailles, il faut que les assistants se purifient de la souillure qu'ils viennent de contracter. Ils passent l'un après l'autre entre deux perches qui ont été plantées en terre avec quelques cérémonies prescrites, & le Chaman les frappe d'une baguette, en prononçant des paroles mystérieuses. S'ils négligeaient de se faire purifier, ils craindraient d'être frappés par les esprits qui président à la mort.



SIXIEME SECTION.

Des Tchouktchi.

CHAPITRE I.

Usages & caractère de ce peuple.

LES Tchouktchi ressemblent aux Koriaks vagabonds : ils sont maigres & petits comme eux ; ils ont la même maniere de se vêtir, la même langue, une origine commune, presque tous les mêmes usages : mais ils sont encore plus féroces. Ce sont les peuples les plus cruels de la Sibérie & les plus indomptables. Les Russes n'ont encore pu les soumettre ; ils n'osent même commercer avec eux. On n'a qu'un seul exemple de quelque négoce entre les deux nations, & c'est en même temps un exemple de leur défiance mutuelle. Les Russes exposerent leurs marchandises sur le rivage, & s'éloi-

gnerent : les Tchouktchi s'approcherent alors, prirent ce qui leur convenait & mirent à la place des dents de morjes brutes ou travaillées. Ils se retirerent à leur tour, & les Russes revinrent prendre ce qui leur appartenait.

Leurs visages, plats & hideux, sont rendus plus affreux encore par les dessins qu'ils se tracent sur le front & sur les joues, & par les os de morjes qu'ils se passent au-dessous des levres, & qui s'avancent comme des défenses.

Ils aiment la guerre & la font avec fureur. Ils n'ont pas de chef ; mais ils se laissent mener au combat par le plus courageux de leurs compagnons; ils le suivent, mais sans être soumis à ses ordres, & l'abandonnent quand il leur plaît. Vingt d'entre eux mettent en fuite cinquante des plus vaillants Koriaks. Ils manient la fronde avec adresse & sont habiles à lancer des fleches : quelques-uns combattent montés sur des rennes. Ils peuvent recevoir la mort & ne la craignent pas ; mais ils ne peuvent perdre la

liberté : s'ils tombent entre les mains du vainqueur, ils lui échappent bientôt en renonçant à la vie.

S'ils consentent à la paix, ils la jurent par le soleil & prennent leurs prêtres à témoins de leurs serments.

Malgré leur férocité, ils vivent ensemble dans une étroite union, & toutes leurs différentes tribus sont étroitement liées entre elles. Ils se font un devoir d'exercer l'hospitalité, &, ce qu'ils ne feraient pas pour eux-mêmes, de tuer un de leurs rennes pour régaler l'étranger qu'ils reçoivent. Si leurs femmes sont vieilles, si leurs filles sont laides, ils vont en chercher dans le voisinage de plus agréables & de plus dignes de lui être présentées : mais ces dames mettent la galanterie de leur hôte à la même épreuve que les femmes des Koriaks sédentaires.

Sans doute les Tchouktchi doivent leur férocité à l'influence de l'affreux climat qu'ils habitent. Rejettés sur les glaces du cercle polaire, ils connaissent à peine la douce chaleur du soleil, qui, pendant

une partie de l'hiver, refuse de les éclairer. On dirait qu'ils n'éprouvent quelque temps en été sa chaleur bienfaisante, que pour sentir plus cruellement sa longue absence : ou plutôt ils ne le connaissent que pour être brûlés de ses rayons réfléchis par leurs rochers, & pour retomber bientôt dans de profondes & froides ténebres. Leurs pays qu'on appelle le cap des Tchouktchi, & plus souvent le cap Chélatskoi, forme une pointe avancée dans la Mer Glaciale & le reste de ses côtes est baigné par l'Océan Oriental. Des roches en montagnes le hérissent & n'opposent des obstacles au vent du nord que pour en rendre les courants plus impétueux, comme ces eaux qui s'élancent avec plus de force après avoir été captivées dans des canaux. Les terreins les plus bas ne sont que des tourbieres ou des amas de cailloux. Des bois ne couvrent nulle part la terre ingrate, & des mousses blanchâtres, de tristes herbages, sont les seuls témoignages de la faculté productive de la nature.

CHAPITRE II.

Maniere de vivre & industrie des Tchouktchi.

PLUS de la moitié de cette nation habite dans des huttes construites à la maniere de celles du Kamtchatka, mais souvent beaucoup plus étendues & capables de recevoir un grand nombre de familles. Ils s'en écartent en été & quelquefois même pendant l'hiver, pour chasser, pour pêcher, pour conduire dans de nouveaux pâturages leurs troupeaux de rennes, enfin pour exercer le brigandage. Ils se font dans les endroits où ils s'arrêtent, des demeures élevées, semblables aux balaganes des Kamtchadales; quelques-uns n'ont en aucun temps d'autres habitations, plusieurs se logent dans les antres des rochers. Leurs huttes souterraines & toujours enfumées sont si chaudes, malgré le froid extérieur, que les femmes y restent absolument nues;

car la pudeur ne leur dit pas de ſe vêtir, quand le froid ne leur en fait pas ſentir le beſoin.

Ce peuple, dans l'intérieur des terres, & dans le voiſinage des Koriaks vagabonds, eſt riche en troupeaux de rennes. Les plus abondants pâturages de mouſſe ſont bientôt épuiſés par ces beſtiaux nombreux, & leurs maîtres ſont condamnés par état à une vie errante.

Mais ceux des Tchouktchi qui habitent les bords de la mer & les deux côtes du cap auquel ils prêtent leur nom, n'entretiennent point de rennes. Ce ſont eux ſur-tout qui creuſent leurs demeures dans la terre, ou qui s'établiſſent dans les cavernes que la nature a formées dans le ſein des montagnes. Ils vivent de la chaſſe des rennes ſauvages & de la pêche des baleines, des morjes & des autres monſtres de la mer.

Ce genre de vie leur eſt preſcrit par la neceſſité : mais c'eſt l'avarice qui ne permet pas aux Tchouktchi paſteurs d'en goûter un plus doux. Ils ſe feraient à eux-

mêmes un reproche de tuer pour leur ſubſiſtance un des rennes de leurs troupeaux. Il faut que ces animaux meurent par accident ou de maladie pour qu'ils en mangent la chair. Ils ſe nourriſſent du produit de leur chaſſe ou de leur pêche, de coquillages, d'herbes, de racines, & menent une vie plus dure que les Kamtchadales condamnés à la miſere par la nature.

Ils ne connaiſſent que l'eau pour boiſſon, &, comme tous leurs voiſins, ils y font infuſer du moukhomore pour ſe procurer un état d'ivreſſe. Ces champignons funeſtes ſont fort rares chez eux; mais ils les reçoivent des Kamtchadales à qui ils donnent des peaux de rennes en échange.

Les canots des Tchouktchi ſont ſemblables à ceux des Groënlandais. La carcaſſe en eſt formée de côtes de baleines, elle eſt recouverte de peaux de veaux marins & l'excédent de ces peaux s'attache, comme une ceinture, autour du navigateur.

Les Tchouktchi n'attendent pas que les flots leur apportent sur les côtes des cadavres de baleines ; ils se mettent en mer à la recherche de ces animaux, sur des canots qui peuvent contenir huit à dix hommes. Plusieurs de ces embarcations partent à la fois pour concourir au même dessein. L'équipage rame avec toute la vivacité dont il est capable vers la baleine qu'il apperçoit : &, dès qu'on peut l'atteindre, on lui lance un harpon attaché à une longue courroie. L'animal blessé se plonge au fond de la mer, mais on file de la courroie & on ne l'abandonne pas. Une vessie remplie d'air est attachée par une autre courroie au harpon ; elle surnage & indique l'endroit où l'animal est plongé : on s'en approche, on lui lance de tous les canots de nouveaux harpons, on multiplie ses blessures, la mer est teinte de son sang. Les pêcheurs poussent de grands cris, battent des mains : la baleine effrayée & frappée sans cesse, fuit ordinairement du côté du rivage, & tire les canots après elle : la

bruit, les cris continuent, la terreur de l'animal redouble; il s'élance sur la terre, & c'est là qu'on acheve de le tuer. Pendant la pêche les femmes, les enfants sont attroupés sur le rivage & applaudissent leurs peres & leurs époux.

Près des côtes, on ne pêche guere de baleines qui aient plus de cent pieds de longueur; on en trouve souvent qui en ont moins de cinquante. Les plus grosses se tiennent éloignées du rivage, & des navigateurs qui n'ont pour bâtiments que des canots ne peuvent se hasarder à les poursuivre.

La baleine croît jusqu'à la longueur de deux cents pieds & sa tête énorme fait le tiers de cette masse. Sa langue fournit seule assez de graisse pour remplir plusieurs tonneaux. Ses yeux, revêtus de paupieres & surmontés de sourcils, sont d'une extrême petitesse eu égard à la grandeur de l'animal. La mâchoire est garnie de barbes longues de sept à huit pieds qu'on appelle fanons. Leur flexibilité, leur ressort les a rendues d'un

usage commun : c'eſt ce qu'on appelle vulgairement de la baleine.

Sa chair, dure & indigeſte, eſt rouge comme celle des animaux terreſtres : ſon ſang eſt chaud. Quoiqu'elle vive dans les eaux, elle ne peut pas, comme les poiſſons, reſter long-temps au fond de la mer, & la conformation de ſes poumons, ſemblables à ceux des quadrupedes, l'oblige à remonter ſouvent à ſa ſurface pour reſpirer. Elle eſt pourvue d'un vaſte inteſtin qu'elle remplit d'air à ſon gré : en le comprimant, en le dilatant, elle préſente une maſſe plus ou moins étendue, plus ou moins peſante en proportion de ſon volume, &, par ce mécaniſme qui lui eſt commun avec les poiſſons, elle plonge à volonté dans la profondeur des mers ou s'éleve ſur les flots. Son goſier étroit ne lui permet de ſe nourrir que de vers, d'inſectes, de harengs, & d'autres petits poiſſons : elle les aſpire, & en fait entrer à la fois dans ſa bouche la valeur de pluſieurs tonnes.

Elle a ſur la tête deux ouvertures par

lesquelles elle rejette & fait jaillir l'eau qu'elle vient d'avaler. L'abondance de graisse la défend contre le froid & la rend propre à vivre dans les mers du nord, dont elle brise la glace à coups de tête pour respirer. Sa queue horizontale lui sert à la fois de gouvernail & de défense, & sa masse ne l'empêche pas de fendre les eaux avec la plus grande vîtesse. La femelle a deux mamelles placées sur la poitrine. Elle ne porte à la fois qu'un baleineau qui est en naissant de la grosseur d'un taureau. On croit que le temps de la gestation est pour elle de neuf à dix mois & qu'elle allaite pendant un an : mais on n'a pas dû rassembler sur ces faits des observations bien sûres. Comment suivre dans le temps de la gestation, dans celui de l'allaitement, un animal qui parcourt avec rapidité des espaces immenses sous les eaux & sous les glaces? Elle montre beaucoup de tendresse pour ses petits, s'expose au danger pour les défendre, & les embrasse de ses nageoires : monstre singulier, qui ne vit que

dans les mers, qui ne doit qu'aux mers sa subsistance, qui ne peut rester sous l'eau sans étouffer ni échouer sur la terre sans y périr, & qui tient beaucoup moins des poissons que des animaux terrestres.

Les Tchouktchi sont des chasseurs, des pêcheurs trop adroits & trop laborieux pour se nourrir, comme leurs voisins, de la chair des baleines mortes jettées sur le rivage. Ils en prennent seulement la graisse pour s'éclairer : cette graisse, mêlée avec de la mousse, sert à chauffer leurs huttes, à cuire leurs aliments, à suppléer au bois qui leur manque.

Ils se font, comme les insulaires, des especes de tuniques avec les intestins des veaux marins & des morjes. Ils s'en servent aussi, de même que les Kamtchadales, au lieu de vases & de tonneaux.

Ainsi, dans les régions les plus stériles, sous le ciel le plus âpre, parmi les roches & les cailloux, l'homme sait opposer aux rigueurs de la nature une industrie toujours victorieuse. Par-tout il force la terre, les airs ou les eaux à fournir à sa

ſubſiſtance ; par-tout il trouve même le bonheur, parcequ'il ne peut envier ni regretter des avantages qu'il ne connaît pas. Dans l'état de la plus profonde ignorance, ſon eſprit, éclairé par le beſoin, maîtriſe la nature même qui ne lui oppoſe les plus puiſſants efforts, que pour lui procurer une victoire plus belle.

Humaine intelligence, émanation de la divinité, tu es ſublime quand tu calcules les révolutions des aſtres, leurs diametres, leurs orbites & leurs diſtances : tu es ſublime, quand tu raſſembles les hommes en ſociété, quand tu aſſures leur repos par de juſtes loix, quand tu fais naître pour eux les arts, quand tu les charmes, les étonnes, les éclaires par les productions du génie : tu es ſublime encore quand tu guides le ſauvage, quand tu lui apprends à dompter l'inclémence des airs, la ſtérilité du ſol & la miſere même qui le pourſuit.



SEPTIEME SECTION.

Des Samoïedes.

CHAPITRE I.

Du pays habité par les Samoïedes. Portrait & caractere de ces peuples.

Les peuplades des Samoïedes qui errent en-deçà des monts Iougoriques sont très anciennement connues des Russes. Il est prouvé, que dès l'an 1525, elles se soumirent au grand Prince Ivan Ivanovitch. Mais, depuis la conquête de la Sibérie, on donna leur nom à différentes nations boréales dont quelques unes sont de la même race, & dont les autres paraissent avoir une origine différente.

Ainsi, quoique la nature ait imposé à tous les Samoïedes une même maniere de vivre, il ne faut pas, d'après cette ressemblance extérieure, les regarder tous

comme un même peuple. La différence de leurs langues prouve celle de leur origine : & chacun de ces idiômes se subdivise en plusieurs dialectes, comme chacune de ces nations se partage en plusieurs tribus, qui ont peu de communication entre elles, & dont même la plupart ne se connaissent pas.

Ces peuples sont répandus sur les bords de la Mer Glaciale depuis les rives du Mézen, en Europe, presque jusqu'à celles de la Lena, au nord de l'Asie. On ignorera toujours comment ces hommes, aujourd'hui dégénérés, ont été poussés autrefois sous les plus durs climats de la terre, & dans des contrées couvertes de montagnes ou noyées par des marais. Ils s'y sont jettés, sans doute, par la crainte que leur inspiraient des nations plus belliqueuses, & ne se sont arrêtés qu'aux dernieres limites du continent. On ne les trouve presque nulle part en-deçà du soixante-cinquieme degré de latitude ; mais, à l'Orient de l'Iénissei, ils se sont réfugiés jusques sous le soixante-

quinzieme degré, dans des ſolitudes encore plus boréales que la plus grande partie de la nouvelle Zemle. La nature, rigoureuſe dans toutes les régions qu'ils habitent, ſemble ne leur avoir laiſſé de ſes bienfaits que la liberté.

Dans les contrées même les plus méridionales que parcourent ces miſérables nations, la terre ſans chaleur n'a pas la force de produire des arbres; des eaux mortes & croupiſſantes entretiennent ſeules les reſtes de la végétation & donnent naiſſance à des roſeaux. Plus on remonte vers le nord, plus on voit ces roſeaux s'affaiblir; enfin ils manquent entierement, & la froide humidité du terrein ne nourrit plus que quelques mouſſes. L'obſervateur, tranſporté ſous ces triſtes climats, croit être aſſis ſur le tombeau de la nature : mais des troupes de rennes vigoureux, des animaux précieux par la beauté de leurs fourrures, prouvent qu'elle ne peut jamais perdre ſa vertu productive & nourriciere : Par-tout elle vit, par-tout elle crée, & lors même qu'elle paraît

inactive, elle eſt occupée; dans un repos trompeur, à produire de nouvelles richeſſes.

On ne ſait comment on a donné aux Samoïedes, ou plutôt Samoïades, un nom qu'eux-mêmes ne connaiſſent pas & dont ils ne méritent pas la ſignification offenſante; car on ne peut guere le traduire que par anthropophages. Ils étaient autrefois appellés, dans les Chancelleries ruſſes, Syroiades, (mangeurs de chair crue) & peut-être ce mot aura-t-il été corrompu par le peuple, qui eſt, avec le temps, maître des langues (1). Le nom qu'ils ſe donnent à eux-mêmes ſignifie homme & c'eſt ce qu'on trouve chez pluſieurs autres peuples.

Il eſt rare qu'un Samoïede ait plus de cinq pieds de haut, & plus rare encore qu'il en ait moins de quatre. On trouve

(1) Peut-être auſſi que les Ruſſes, connaiſſant auparavant la Laponie, qui dans la langue des naturels ſe nomme Saméiadna, auront donné le même nom à des peuples qui ont avec les Lapons aſſez de reſſemblance : comme on altere

cependant entre eux des hommes de la taille moyenne, on en voit même de la grande taille. Tous ont la tête grosse, les joues plates, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche grande, les levres minces, la partie inférieure du visage avancée, les oreilles longues, la peau épaisse & d'un brun sale & jaunâtre (1). Leurs cheveux sont noirs, plats & durs. Ils ont le col court & la corpulence épaisse & quarrée. Leurs jambes sont courbes & grêles & leurs pieds petits. Si l'on en excepte une petite touffe de barbe au menton, les deux sexes n'ont de poil qu'à la tête & ils arrachent dès la premiere jeunesse le peu que la nature en fait naître sur le reste du corps. L'épaisseur du poil passe chez eux, pour une opération des génies malfaisants & suffit même pour qu'un époux ait le droit de rendre

toujours les mots qu'on n'entend pas, il aura été facile de faire Samoiedes de Sameiadna.

(1) C'est la conformation singuliere du bas de leur visage qui a fait dire autrefois qu'on trouvait au fond du nord des peuples à têtes de chien.

sa femme à son beau-pere & d'en exiger le prix qu'il en a donné.

Les femmes sont mieux faites que les hommes, les traits de leur visage sont moins choquants, mais elles sont loin d'être jolies. Elles n'éprouvent qu'en une très petite quantité les évacuations périodiques, leurs mamelles sont petites, molles & plates, & l'on assure qu'elles ont le mamelon d'un noir d'ébene. Ce caractere distinctif n'est peut-être pas plus singulier que leur fécondité prématurée sous l'un des climats les plus froids de la terre. Souvent elles sont meres dès l'âge de douze à treize ans; elles deviennent stériles à trente, & ne produisent jamais une nombreuse postérité.

Les Samoïedes ont la vue perçante comme tous les peuples qui attendent leur subsistance de la chasse : ils ont aussi l'ouie très fine. Ils lancent les fleches d'une main sûre & manquent rarement le but qu'ils s'étaient proposé. Ils doivent ces perfections au besoin, ce grand maître des hommes qui n'ont pas

encore eu d'autres instituteurs. Leur odorat est faible, une nourriture sauvage entretient en eux la grossièreté du palais, & ils connaissent trop peu ce doux loisir, pere de la volupté, pour avoir conservé la finesse du toucher, que les durs travaux ont bientôt détruite.

Mais, obligés de poursuivre & d'atteindre la proie qui les fuit, ils sont à la course de la plus grande légèreté. Leur corps est plus agile que robuste, & leur ame est faible. Ils sont aisément saisis par a frayeur : accoutumés à leurs tranquilles olitudes, le moindre bruit les met hors d'eux-mêmes, &, si le péril est réel, l'effroi ne leur permet pas de songer à leur sûreté. Cette faiblesse est extrême chez les femmes : la plus légere surprise leur cause de longs évanouissements.

On est d'abord étonné de trouver tant de timidité chez des Sauvages; mais c'est précisément parcequ'ils sont sauvages qu'ils ont cette timidité. Dans leur vie simple, dans le profond silence de leurs déserts, ils ne sont jamais frappés que

des mêmes objets : un objet nouveau, un bruit inattendu causent dans leurs organes la plus terrible commotion. D'ailleurs presque entièrement privés de toute idée religieuse, mais livrés aux plus effrayantes superstitions dont ils font le sujet ordinaire de leurs entretiens, ils se croient toujours sous la puissance des génies malfaisants, & ne voient qu'eux dans tout ce qui les étonne. C'est un démon prêt à les saisir qui cause le bruit qu'ils entendent, c'est lui qu'ils apperçoivent dans un objet inconnu. Mais ce Sauvage que l'explosion d'un pistolet renverse sans connaissance, attaque avec courage un ours blanc dont le seul aspect mettrait en fuite un homme policé.

Ils devraient être affermis contre les vaines craintes par l'habitude du spectacle le plus terrible à la fois & le plus majestueux. Tantôt ils apperçoivent entre le nord & le couchant un arc lumineux, d'où sortent & s'élevent d'innombrables colonnes de lumiere : cette vive clarté fait paraître obscur le dessous de l'arc ; mais

mais cette partie du ciel n'eſt cependant couverte d'aucun nuage, & l'on y voit briller les étoiles. Tantôt jailliſſent preſque en même temps du nord & du nord-eſt de longs rayons de lumiere, qui s'accroiſſent, occupent un vaſte eſpace, s'élancent avec vîteſſe & enflamment toute l'étendue du ciel entre l'horizon & le zénith. Ces rayons ſe réuniſſent & ſemblent couvrir la terre d'une voûte d'or, de rubis & de ſaphirs. Bientôt ils ſe développent, ſifflent, pétillent; c'eſt la clarté, c'eſt le bruit d'un grand feu d'artifice; ces flammes ſans chaleur, ces clartés innocentes inſpirent une profonde horreur: les animaux ſont ſaiſis d'effroi, ſe couchent à terre, reſtent immobiles, & le Samoïede éperdu croit que la troupe entiere des génies malfaiſants paſſe au deſſus de ſa tête.

Ces Sauvages n'ayant aucune vivacité dans leurs paſſions, vivent ſans loix & ſans crimes. Contents de ce qu'ils poſſedent, ils ne portent point envie à la proſpérité étrangere, & le vol leur eſt inconnu.

Un écrivain anonyme, qui a laissé des mémoires sur ce peuple, en fit un jour rassembler plusieurs dans sa chambre pour les examiner de plus près : « Mais, dit-il, « quoique j'eusse laissé sur la table de « l'argent, des fruits, des liqueurs fortes « dont je leur avais fait goûter, & tout « ce que je pus imaginer de plus propre « pour tenter leurs desirs, & que j'eusse « même abandonné la chambre à leur « discrétion, ayant fait retirer mes do- « mestiques & m'étant retiré moi-même « dans un coin d'où je pouvais les obser- « ver sans être vu, ils ne sortirent pour- « tant point de leur indifférence, mais « resterent tranquillement assis par terre, « les jambes croisées, sans toucher à la « moindre chose. Il n'y eut que les mi- « roirs qui leur causerent une sorte de « surprise ; mais, un moment après, ils « ne paraissaient plus y faire attention (1).

Rien ne pique vivement leur curiosité,

(1) Mémoire sur les Samoïedes & les Lapons, 1762.

rien ne peut les arracher à leur indifférence. Plusieurs ont vu Pétersbourg & Moscou ; mais insensibles aux beautés de ces capitales & aux avantages qu'elles réunissent, ils préféraient leur vie sauvage à toutes les commodités que rassemblent autour d'elles les nations policées : ils regrettaient leurs déserts & se sont empressés d'y retourner.

Ils vivent entre eux avec la même indifférence : on ne peut dire qu'ils s'aiment mutuellement ; ils ne se recherchent pas, restent dispersés, se rendent peu de services réciproques, mais ne se nuisent pas les uns aux autres. Ils ne conçoivent pas comment un homme peut donner la mort à son semblable. Méprisables que nous sommes avec toutes ces lumieres qui ne nous donnent que de l'orgueil ! Nous célébrons l'amitié en nous haïssant ; c'est en nous déchirant que nous faisons l'éloge de la bienfaisance ; & qui de nous oserait se vanter, comme ces bons Samoïedes, de n'avoir jamais fait de mal ?

La nécessité les force au travail & leur

inclination les invite au repos ; l'oisiveté est pour eux le plus grand des plaisirs, & leur tient lieu de tous ceux qui leur manquent. Ils aiment leur pays, ils aiment leur maniere de vivre, ils aiment jusqu'à leur misere, qui n'en est pas une puisqu'ils ne la connaissent pas. Objets de nos dédains, ils méritent bien plutôt d'exciter notre envie.

CHAPITRE II.

Maniere de vivre des Samoïedes.

LES Samoiedes payent un tribut à la Russie, parceque leurs ancêtres l'ont payé ; ils ne savent ce que c'est que d'être tributaires, ne font aucune résistance & ne marquent aucune soumission. Des gens armés viennent leur demander des pelleteries & ils les donnent parcequ'il vaut mieux se laisser dépouiller d'un peu de superflu que de risquer sa vie : ils n'ont pas d'autres idées là-dessus ; ou peut-être ont-ils encore celle de l'injustice

qu'on leur fait en exigeant une part du produit de leur chasse, sans avoir partagé leurs fatigues.

Et remarquons que ces idées sont très justes; car les Samoiedes sont bien loin d'être dans la situation des peuples policés. Ceux-ci payent des tributs au Souverain, à l'Etat, c'est-à-dire à eux-mêmes, & ces tributs entretiennent la force de la nation, en assurent la défense & la prospérité (1). Mais les Samoïedes sont abandonnés à leur propre régime : on ne les gouverne pas; ils n'ont donc pas besoin de payer ceux qui les gouvernent.

---

(1) Un auteur qu'on ne peut soupçonner de vouloir flatter les souverains, dit : « l'impôt peut « être défini le sacrifice d'une partie de la pro- « priété pour la défense & la conservation de « l'autre... Il est indispensable que les citoyens, « occupés de quelque maniere que ce soit au bien « public, soient entretenus par tous les ordres de « la société... Il faut, sans doute, dans tout gou- « vernement une force publique qui agisse inté- « rieurement & extérieurement... qu'elle encou- « rage l'industrie, aiguillonne le talent & secoure

A qui payent-ils le tribut? aux Russes. Par qui pourraient-ils être attaqués? par les Russes. Ce sont donc les Russes qui les font payer pour les défendre contre les Russes; ou plutôt c'est le riche & le fort qui se fait un revenu de leur faiblesse & de leur misere.

Parfaitement indépendants moyennant le tribut de quelques peaux dont ils ne connaissent pas la valeur, errants sans aucuns soucis dans les horribles solitudes qu'eux seuls peuvent aimer, ils ne se sont jamais donné de chefs, ils n'ont jamais connu de juges, & marquent seulement

---

« celui qui, par un zele inconsidéré, des malheurs « imprévus, de fausses spéculations, a perdu sa « force individuelle... que le dépositaire & le mo- « teur de la force publique, qu'il est de son devoir « de faire craindre, respecter & chérir, en impose « par un appareil de dignité, attire par la douceur « & exhorte par les bienfaits. Tous ces moyens « sont dispendieux. Les dépenses supposent un re- « venu, & le revenu, des contributions ». *Hist. Phil. & Pol. des établissements des Européens dans les deux Indes.*

quelque déférence à leurs vieillards. Ils conservent dans leurs chansons le souvenir de leurs héros, c'est-à-dire de ceux qui ont fait preuve de leur courage à la chasse : ils célebrent aussi les noms de leurs anciens sorciers, seuls objets de leur superstitieuse vénération.

Trop simples pour connaître l'art de tromper, leur parole est plus sûre que les serments de ces peuples éclairés, façonnés dès long-temps à la perfidie par le choc de leurs intérêts, par le combat éternel de leur cupidité réciproque. Quelquefois cependant, pour gage de leur promesse, ils se font une brûlure à la main, & cette marque ineffaçable deviendrait pour toujours une note d'infamie contre le parjure.

Ils ont une maniere grossiere de partager le temps en mois lunaires, & ne rassemblent pas un certain nombre de ces mois pour en faire une année. Ils laissent couler le temps avec indifférence ; nous le calculons encore bien moins par nos observations que par nos douleurs & nos ennuis.

On ne voit pas chez eux de villages : à peine trouve-t-on trois de leurs huttes voiſines l'une de l'autre. Elles ſont à moitié enfoncées en terre ; quelques pieux s'élevent au-deſſus de ces foſſes & ſont recouverts de peaux de rennes. L'édifice ſe termine en pointe, on ménage au ſommet de ce cône une ouverture pour renouveller l'air & faire ſortir la fumée.

La conſtruction de leurs huttes d'été n'eſt pas moins ſimple & eſt encore plus légere. Comme dans cette ſaiſon ils s'occupent de la pêche, ils ſe forment avec quelques bâtons & quelques peaux des cabanes ſur les bords des lacs & des fleuves.

Un peu de vaiſſelle de bois, des couteaux, des chaudrons & des haches, forment tout leur mobilier. Ils ont, pour tranſporter leurs effets, des traîneaux fort étroits tirés ordinairement par des rennes, dans leurs contrées orientales par des chiens & ſouvent par eux-mêmes.

Occupés de la chaſſe pendant tout l'hiver, ils paſſent quelquefois par bandes

dans la nouvelle Zemle où ils tuent des renards blancs & noirs & des ours blancs. Mais la plus utile de leurs proies est le renne sauvage dont la chair les nourrit & dont la peau leur fournit à la fois l'habit & le lit, les toits & les murs de leurs maisons. Fideles à leur ancienne industrie & sûrs de l'effet de leurs flêches, ils n'ont pas encore adopté les armes à feu. Ils ont pour la chasse des chiens d'une petite taille, mais d'une très grande force. Quand ils s'éloignent, ils font sur la neige des marques qui indiquent à leur famille le chemin qu'ils ont pris.

En général ils sont pauvres; cependant presque tous ont quelques rennes & l'on voit même de riches Samoiedes qui en ont jusqu'à cent & même plus. Ils les font servir de monture, les attelent à leurs traîneaux, en font des offrandes aux dieux, ou aux puissances malignes; mais d'ailleurs ils ne tuent jamais ceux qui peuvent être encore de service. Ils les ménagent même au point de n'en pas traire le lait pour leur usage. Aussi leurs

troupeaux sont-ils d'une grande taille & très vigoureux.

CHAPITRE III.

Nourriture & vêtements des Samoiedes.

COMME tous les autres peuples dont nous avons déjà parlé, les Samoïedes ne connaissent pas le pain : ne rebutant presque rien, ils craignent peu la disette. Tout ce qui vit sur la terre, dans l'air, sous les eaux, est propre à leur nourriture, &, comme peu de chasseurs sont réunis dans un même endroit, leur arc les assure toujours d'une subsistance abondante. S'ils trouvent même quelques animaux morts naturellement, si une baleine déjà demi-pourrie est jettée sur leurs côtes, ils se reposent, & jouissent dans un doux loisir de ces présents des divinités bienfaisantes. Ils excluent cependant de leurs tables les chiens, les chats, les écureuils, les rats, les hermines : on ne sait d'où leur vient ce dégoût, peut-être ne le

ſavent-ils pas eux mêmes : c'eſt ſeulement une nouvelle preuve que chaque nation a le ſien. Ces caprices ne viennent pas de la conformation de la langue ou du palais, mais des préjugés tranſmis des peres aux enfants : car la prévention altere même les témoignages de nos ſens.

Ils ne font pas uſage du ſel. Souvent ils mangent crues, même dans les temps de repos, les chairs des quadrupedes & des poiſſons. Il eſt vraiſemblable qu'ils ne faiſaient jamais rien cuire avant leur communication avec les Ruſſes, & c'eſt ce qui leur a fait donner le nom de mangeurs de chair crue. A préſent qu'ils reçoivent d'eux des chaudrons, ils font quelquefois bouillir leurs aliments dans l'eau, ſans aucun aſſaiſonnement; mais jamais ils ne font cuire le poiſſon ſéché au ſoleil. Le ſang encore chaud des animaux eſt leur plus grand régal : ils le regardent même comme un préſervatif aſſuré contre le ſcorbut. La mal-propreté ne préſide pas moins à leurs tables que la frugalité.

L'ivresse est pour eux un état de jouissance : ils cherchent à se le procurer par la fumée du tabac & par les infusions de moukhomore. Ceux qui font quelques échanges avec les Russes, reçoivent d'eux du vin de seigle.

Leur habit est d'une seule piece & couvre en même temps le corps & la tête : on le met par en bas. L'habit d'hiver est ordinairement de peaux de renne ou de renard, & bordé de peaux de chien ou de loup, ou quelquefois de peaux d'oiseaux avec leurs plumes. Ils font avec ces dernieres peaux de fort beaux habits, qui ont le lustre & l'éclat des plus riches étoffes de soie. On met plusieurs de ces habits les uns par-dessus les autres, le poil ou la plume tournée en dehors ; on les serre par une ceinture. Les habits de plumes sont ordinairement garnis, sur les bords & sur toutes les coutures, de bandes de fourrure à long poils.

L'habit descend jusqu'à la cheville du pied. On porte des culottes longues & étroites auxquelles sont liées de longues

bottes de peau de renne. Souvent la culotte & les bottes sont d'une seule piece, mais on y coud du haut en bas des bandes d'une autre peau, ce qui produit l'effet d'une fourrure rayée.

Cet habillement, inspiré par le climat, garantit très bien du froid : il est adopté par les Russes qui vont chasser en hiver dans la nouvelle Zemle.

On va tête nue l'été. Les habits de cette saison sont de peaux de poissons que les femmes savent adoucir & préparer ; car le peuple le plus sauvage a son industrie particuliere, dont l'étendue est bientôt la même que celle de ses besoins réels.

L'habit des femmes est à-peu-près semblable à celui des hommes. Comme beaucoup d'hommes n'ont point de barbe, il est fort difficile de distinguer les deux sexes. Plus de propreté, quelques parures particulieres, comme des bordures de couleurs tranchantes, des franges, des verroteries, aident à reconnaître les femmes. Elles partagent leurs cheveux

en deux nattes qui reviennent flotter sur la poitrine : les filles en portent trois & les laissent pendre par derriere. L'été, elles restent tête nue comme les hommes ; l'hiver, elles ont des bonnets de poil attachés sous le menton. Comme on n'achete pas d'habits, & que les femmes les font elles-mêmes, les filles sont souvent mieux mises que les femmes mariées.

CHAPITRE IV.

Malheureuse condition des femmes Samoïedes.

CHEZ tous les peuples sauvages, barbares ou policés, qui permettent la pluralité des femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une : & il faut bien que cela soit ainsi ; car si chacun voulait avoir plusieurs épouses, il y en aurait beaucoup qui ne pourraient même en avoir une.

Ainsi la plupart des Samoïedes se contentent d'une femme, quoiqu'ils puissent en prendre autant qu'ils ont le moyen

d'en acheter. Ils les paient depuis cinq jusqu'à quinze rennes. Et que font les pauvres qui ne peuvent rien payer ? Ils gardent le célibat, ou se contentent de prendre les filles que personne ne daigne marchander.

Tous ont horreur de l'inceste ; tous évitent d'épouser leurs parentes à quelque degré que ce soit & vont ordinairement choisir une épouse dans une tribu différente de la leur. Il semble que l'expérience ait fait connaître de bonne heure aux nations même les plus brutes que les races dégénerent quand elles ne sont pas croisées ; qu'une famille, pour empêcher ses défauts naturels de se perpétuer, de s'accroître, doit s'allier avec une famille différente ; que les vices du pere se corrigent dans sa postérité par les qualités contraires de la mere. Par-tout l'histoire nous montre l'inceste proscrit, si ce n'est chez quelques nations policées, opulentes, corrompues, & incestueuses par superstition ou par dépravation. Ce n'est pas chez les Perses qu'il faut aller étudier

les inclinations de la nature ; elles y étaient trop subordonnées aux erreurs de leurs Mages & aux caprices impérieux de leurs Rois.

Plusieurs sentiments se combattent dans le cœur d'une fille honnête qui va recevoir le nom d'épouse : la douleur de quitter une mere chérie, la honte d'abandonner le sein de l'innocence pour passer dans les bras de l'amour, la joie de rompre les dernieres chaînes de son enfance, le plaisir de ne plus vivre désormais que pour son amant. Son cœur palpite, son esprit est agité, elle pleure, mais elle est heureuse. Ces vives sensations ne peuvent être éprouvées par une jeune Samoïede que son pere vient de vendre à un époux. Elle quitte un triste esclavage pour entrer dans un esclavage bien plus dur encore : les larmes qu'elle répand sont celles de la plus profonde douleur. Déjà son nouveau tyran a payé le prix auquel elle est vendue ; elle est déjà livrée entre ses mains féroces. Il veut l'emmener, elle

résiste & cette résistance est bien sincere. Il l'attache, il la lie à son traîneau; les rennes courent, son malheur commence, & ne finira qu'avec sa vie.

Les Samoïedes regardent les femmes comme impures; toujours ils les traitent avec mépris, & le plus souvent avec inhumanité. La nature, plus forte que le préjugé, se fait entendre dans le cœur des peres & rend plus doux le sort de leurs filles; mais les femmes n'ont point de recours contre la férocité de leurs époux: durs & froids comme les rochers de leur pays, ils peuvent éprouver le besoin de jouir, & ne connaissent pas le plaisir d'aimer; jamais leur cœur de glace ne s'attendrit en faveur des compagnes de leur vie: ils ne voient en elles que de viles esclaves créées pour les servir. Tant qu'elles leur donnent des enfants, elles peuvent espérer d'être épargnées; mais le temps de la fécondité passé, elles ne doivent plus attendre aucun ménagement.

Aucune d'elles ne peut aspirer à l'honneur de manger avec son époux : elles doivent se contenter de vivre tristement à l'écart, des restes d'un maître orgueilleux. Leur coin est marqué dans la hutte ; il faut qu'elles y restent assises & qu'elles se gardent bien d'approcher du feu qui est regardé comme sacré. Elles sont obligées de purifier par des fumigations de poil brûlé l'endroit où elles se sont assises, le traîneau où elles ont pris place, tout ce qu'elles ont touché, & elles-mêmes. Dans les voyages, il ne leur est pas permis de marcher sur les traces de leur mari, ou du renne qui le tire ; il faut qu'elles suivent un autre chemin à côté de celui qu'a frayé leur tyran. Quand on charge, quand on décharge le traîneau, elles ne peuvent en approcher ; on craindrait qu'elles ne souillassent par le plus faible attouchement les effets qu'il contient. Elles sont traitées avec un mépris encore plus outrageant, avec une sorte de dégoût & d'horreur, dans le temps

de leurs purgations périodiques & pendant les huit ſemaines qui ſuivent leurs couches.

Elles enfantent preſque ſans douleur, faible dédommagement de tous les maux dont leur vie eſt ſemée. Qu'importe que la nature traite avec douceur ces déplorables victimes de la cruauté des hommes? Que n'abrége-t-elle plutôt leurs tourments & leur vie! Quand l'accouchement eſt difficile, on les ſoupçonne d'infidélité: on employe, pour leur faire avouer ce crime imaginaire, les plus barbares traitements. Si la violence des coups, ſi les tortures répétées leur arrachent un faux aveu, elles ſont honteuſement renvoyées à leurs parents, qui doivent rendre ce qu'ils ont reçu du mari. Telle eſt la jalouſie inquiete & raffinée de ces Samoïedes, qui, ſi l'on en croyait des écrivains trompés, offrent leurs femmes aux voyageurs.

L'occupation de ces malheureuſes eſclaves eſt de faire les habits de la famille,

de préparer les peaux, de faire sécher le poisson. Dans les endroits où l'on trouve de l'ortie, elles savent en tirer un fil, mais elles n'ont pas l'art d'en tisser de la toile. Ce fil sert à coudre & à faire des filets de pêcheurs & de la ficelle.

CHAPITRE V.

Religion des Samoïedes, leurs funérailles.

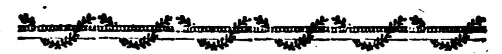
Les Samoïedes suivent le Chamanisme, si l'on peut dire cependant qu'ils suivent quelque religion. On ne voit chez eux d'autres marques d'un culte extérieur que quelques poupées ou des pierres figurées dont ils font leurs idoles. Ils négligent leurs divinités pour prodiguer toute leur vénération à leurs prêtres ou sorciers, qu'ils appellent Tadib. C'est à eux qu'ils laissent le soin d'implorer & de servir les puissances bienfaisantes & malignes; eux-mêmes restent dans l'état d'une parfaite indifférence.

Ils ne font pas sortir les morts par la porte, sans doute parcequ'elle serait souillée & que les vivants n'oseraient plus y passer : ils les tirent par une ouverture qu'ils pratiquent à l'un des côtés de la hutte. On les couvre de leurs meilleurs habits, on les enveloppe de peaux de rennes & on les enterre dans une fosse étroite & peu profonde, qui donne cependant bien de la peine à creuser par le défaut d'outils & par la résistance de la terre glacée. Aussi se contentent-ils, en hiver, de les enfoncer dans la neige, & ils attendent le retour des chaleurs pour les inhumer; mais il arrive souvent que les renards & les oiseaux de proie les ont prévenus, & ils ne trouvent plus que des os dispersés.

On place sous la tête du mort son chaudron; on met à côté de lui son arc, ses fleches & ses ustensiles les plus nécessaires. Après l'enterrement, le prêtre appaise par différentes cérémonies, l'esprit du défunt, & croit, par des grimaces

& des pratiques grotesques, l'empêcher de venir inquiéter les vivants. On finit par sacrifier à ses mânes un renne qu'on mange sur la fosse; & les riches renouvellent plusieurs fois cette cérémonie.





SECONDE PARTIE.

Nations de Race Manjoure.

PREMIERE SECTION.

Des Manjours proprement dits.

CHAPITRE I.

Description des Manjours.

Si nous parlons ici des Manjours, ce n'est pas que cette nation aujourd'hui si puissante soit soumise à la Russie; mais c'est qu'elle doit son origine à ces Toungouses répandus dans la Sibérie depuis les bornes les plus septentrionales de cette vaste contrée, jusques aux côtes de la mer glaciale.

Les Manjours sont ce même peuple que nous appellons Mantchou (1). Cette

(1) C'est à la Chine que nos missionnaires ont appris le nom des Manjours ou Mandjours. Les

nation victorieuse & maîtresse de la Chine, connaît l'art d'écrire ; on vante la forme, la richesse & l'énergie de sa langue, & on a traduit dans cette langue, avec la plus plus grande fidélité, tous les bons livres chinois qui, passant dans un idiôme plus net & mieux construit, ont acquis une clarté que n'avaient pas les originaux.

Mais de nombreuses tribus de Manjours ne subsistent encore que de la pêche, &, comme les Kamtchadales, voyagent en hiver sur des traîneaux tirés par des chiens. Il en est qui, dit-on, sa-

Chinois n'ont pas dans leur langue le son *dj*, ils le changent en *tch* : ils ne peuvent prononcer l'*r*, & l'omettent dans les mots étrangers où il se trouve. Ainsi, soit habitude, soit conformation de l'organe de la voix, ils n'ont pu s'empêcher de changer Mandjour en Mantchou. C'est ainsi qu'ils appellent les Tatars, *Tata*.

Les Russes, qui ont eu des communications avec les Manjours avant de parvenir à la Chine, ont appris de ce peuple lui-même à bien prononcer son nom.

vent

vent apprivoiſer & dreſſer des ours qu'ils attelent à leurs traîneaux.

Les Daoures, & d'autres nations compriſes dans la grande famille des Manjours, tiennent des peuples errants & des peuples ſédentaires. Ils vivent par villages ou par familles, & changent volontiers de demeure, quand ils eſperent en trouver une plus agréable, ou quand ils ne rencontrent pas dans l'habitation qu'ils avaient choiſie tous les avantages qu'ils s'étaient promis d'y goûter. Ils quittent ſans regret leurs maiſons & leurs fortereſſes de terre & trouvent par-tout des matériaux pour en conſtruire aiſément de nouvelles.

Doux & tranquilles, ils vivent en paix avec leurs voiſins, nourriſſent des troupeaux, cultivent la terre, ſavent fouiller les mines & travailler les métaux. Ils labourent leurs champs par planches que ſéparent des ſillons fort creux : l'eau s'amaſſe dans ces ſillons & ſert à l'arroſement. Au lieu d'élever des greniers ou des magaſins, ils renferment dans la terre le

grain qu'ils recueillent. Ils aiment à s'établir sur le bord des fleuves, parceque le sol y est plus meuble & plus léger.

Ils pratiquent le Chamanisme. Comme ils sont plus éclairés que les peuples de la Sibérie qui suivent la même religion, il serait à souhaiter qu'on nous eût instruits de leurs rits. Le grand nombre de tombeaux qu'on découvre sur les bords des fleuves qu'ils ont fréquentés, prouve le respect qu'ils ont pour les morts. Ces monuments ont depuis six jusqu'à huit pieds de longueur, trois ou quatre de large & six de profondeur. Les plus communs ne se font reconnaître que par la terre qui y est amoncelée, d'autres sont couverts d'une pierre, & plusieurs sont surmontés d'une colonne tronquée. Quelquefois ils sont isolés, mais plus souvent on en rencontre plusieurs dans le même endroit. On y déterre des ossements & des morceaux de fer rongés & presque détruits par la rouille, restes des armes & des ustensiles qui y furent déposés. Comme on n'y a jamais trouvé

d'anneaux d'or ni d'effets précieux, on y laiſſe repoſer en paix la cendre des morts. Les tombeaux ſe font reſpecter par l'horreur qu'ils inſpirent ; la cupidité ſeule encourage à les violer.

CHAPITRE II.

Conquête de la Chine par les Manjours (1).

PUISQUE nous parlons ici des Manjours, il ne ſera par hors de propos de rapporter comment ce peuple s'eſt rendu maître d'un des plus grands empires de la terre. Trop accoutumés à croire que la puiſſance doit accompagner une population nombreuſe, une vaſte domination, nous ſommes étonnés que la Chine ait été ſubjuguée par une nation, aujourd'hui l'une

---

(1) Nous ſuivons dans ce récit, un abrégé de l'hiſtoire de la Chine, traduit du manjour en ruſſe, & nous le combinons avec ce que le Pere Duhalde a recueilli des relations écrites par les Miſſionnaires, & avec la chronologie des Souverains Manjours publiée par M. Deguignes.

des plus puiſſantes de l'Aſie, mais alors inçonnue & qui ne paraiſſait pas plus redoutable que tant de peuples de la Sibérie qui furent ſi aiſément ſoumis par les Ruſſes.

Les Manjours erraient au-delà des frontieres du Léao-Tong qui, depuis Tchinguis-Khan, eſt regardé comme une province de la Chine. Au commencement du dernier ſiecle, Aichin-Guioro, chef d'une partie de cette nation, & le même que les Chinois appellent Tay-Tſou, devint conquérant, moins par ambition que par amour filial. Ce fut le deſir d'une juſte vengeance qui lui fit prendre les armes. Les Chinois s'étaient fait livrer ſon pere par trahiſon, & l'avaient fait mourir. Faible encore, il oſa ſe promettre de leur faire pleurer un jour ce ſang précieux qu'ils avaient verſé.

Il ne pouvait exécuter ce projet ſi cher à ſon cœur, qu'en augmentant ſa puiſſance. Il commença par ſoumettre ſes voiſins & par réunir toutes les tribus des Manjours ſous ſa domination. Il prit

alors le titre de Khan, car il eſt des circonſtances où il faut en impoſer aux hommes par des titres. Comme ce prince n'occupait pas de ſuperbes palais, comme ſes ſujets n'exerçaient pas des arts de luxe, & ne s'étaient pas élevés encore à une corruption raffinée, nous le mettons au nombre des barbares : mais ſa conduite prouve qu'il connaiſſait bien le cœur humain & qu'il poſſédait l'art de le conduire. Il ſentit que ſes ſujets ne ſeraient entre eux que des ennemis incapables de coopérer de concert à ſes projets, tant que le vainqueur mépriſerait le vaincu, tant que le vaincu conſerverait ſa haine contre le vainqueur, tant que les tribus ſeraient ſéparées entre elles par des dénominations différentes. Il ordonna qu'il n'y eût aucune diſtinction entre ſes anciens & ſes nouveaux ſujets; que tous, ayant une même origine, ne formant qu'une même nation, ne reconnaiſſant plus qu'un même prince, portaſſent également le nom de Manjours, & qu'on oubliât toutes ces dénominations

qui semblaient les désunir en distinguant les différentes tribus. Il fut obéi, & toutes ces peuplades, ne formant plus qu'un même corps, n'eurent bientôt plus qu'un même esprit.

Après ce premier succès, il se crut assez fort pour attaquer la Chine : projet sans doute insensé, si cet empire eût alors joui de cette vigueur que les Etats reçoivent de la concorde : mais il savait que l'Empereur Hoan-Tsong, renfermé dans son palais, s'abandonnait au manége de ses eunuques, & que la nation, méprisant le maître, indignée contre les ministres, divisée entre elle, n'attendait qu'un conquérant qui voulût profiter de ses dissentions pour lui donner des fers. Il entra dans le Léao-Tong, s'empara de la capitale, &, modéré dans le sein même de la victoire, il manda à l'Empereur qu'il était prêt à déposer les armes

[redacted]

daigna pas même y répondre. Le Manjour fit connaître aux Chinois qu'il était dangereux de le mépriser. Il les attaqua plusieurs fois dans le Petchéli, les fit autant de fois repentir de l'outrage qu'il en avait reçu, &, par des victoires répétées, il remplit ses guerriers de confiance. Il reçut à sa mort, en 1626, le nom de Tien-Ming qui sert à désigner les années de son regne, suivant l'usage de la Chine qui marque chaque regne par un nom particulier.

Tien-Dzong, son fils & son successeur, fit le siége de Pékin, en 1629 : mais il ne put alors prendre la ville, & se replia sur le Léao-Tong dont il acheva la conquête. Il établit sa résidence à Moukden, ville célébrée depuis par les vers de l'Empereur Kien-Long. La gloire qu'il venait d'acquérir lui fit donner le nom de Tzong-Té.

Il mourut en 1636 : mais ses projets furent suivis sous Choun-Dché son neveu, encore enfant. Les Chinois, par leurs fureurs intestines, préparaient eux-

mêmes ſes ſuccès. Le feu de la ſédition embrâſait toutes les provinces : mais le plus audacieux, le plus habile, ou du moins le plus fortuné des rebelles, fut Li-Tſi-Tching. Il avait été ſimple écrivain dans une ville du Chen-Si, & ſe diſait envoyé du ciel pour délivrer ſon pays du joug des tyrans. La liberté, la vengeance publique, furent toujours le prétexte des ſéditieux; c'eſt en annonçant au peuple la félicité, qu'ils le ſéduiſent & le plongent dans tous les maux qui accompagnent la révolte. Les villes ſe donnaient au rebelle comme à leur libérateur. Il prit le titre de Tchouan-Vang, qui n'appartient qu'aux princes de la maiſon régnante. Bientôt il aſſiégea l'Empereur dans Pékin, &, après la plus faible réſiſtance, la ville lui fut livrée par les habitants. Le faible Hoan-Tſong, généralement abandonné, ſe retira dans ſon jardin, poignarda ſa fille, après avoir ordonné à ſes femmes de s'étrangler, & ſe pendit lui-même à un arbre.

Tout ſe ſoumit à l'uſurpateur. Ou-

zangui ſeul ne partagea pas la faibleſſe ou la perfidie commune. Il était alors dans le Léao-Tong, à la tête d'une puiſſante armée deſtinée contre les Manjours. Le rebelle vint l'attaquer, aſſiégea la place où ce général commandait, & le menaça, s'il refuſait de ſe rendre, de faire mourir ſon pere qu'il avait entre les mains. L'amour de la patrie, la tendreſſe filiale, combattaient dans le cœur du malheureux fils : ſon pays l'emporta, & ſon pere, accablé du poids des années & de celui de la ſervitude, fut égorgé ſous ſes yeux.

Il ne reſtait plus à Ouzangui qu'à le venger. Trop faible pour réſiſter à deux ennemis à la fois, il fit la paix avec les Manjours & joignit ſes armes aux leurs pour renverſer le tyran. Toutes les villes lui ouvraient leurs portes, &, ſans répandre de ſang, il augmentait chaque jour ſes conquêtes. Déjà il pouvait appercevoir la vaſte enceinte de Pékin. Le rebelle, ſe croyant mal protégé par les murs trop étendus de cette capitale, pilla

le palais, y mit le feu, prit la fuite. Ouzangui le poursuivit jusques dans la Chen-Si & le défit entièrement. Le vaincu se réfugia au midi de la Chine, où, dans son humiliation, il porta encore quelques années le titre d'empereur, jusqu'à ce qu'Ouzangui fût enfin parvenu à l'exterminer. Ce général conserva la faible domination qui était restée au rebelle.

Il l'avait seul poursuivi, & les Manjours étaient entrés dans Pékin. En la personne de Choun-Dehé, nommé Chi-Dsou après sa mort, commença en 1644 la dynastie des Souverains Manjours à laquelle on donne le nom de Tai-Dzing; dynastie qui ne compte encore que quatre Empereurs, tous grands hommes, & qui, s'ils n'avaient pas occupé la premiere place dans l'Empire, l'auraient obtenue du moins parmi les Lettrés.

Les Missionnaires ont célébré Kang-hi; M. Dusaulx, avant nous, avait fait connaître Young-Tching (1), & M. Degui-

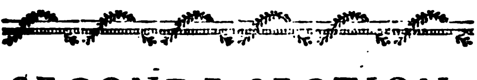
(1) M. Dusaulx a très judicieusement terminé, par un discours d'Young-Tching, son livre *De*

gnes a publié la traduction du poëme de Kien Long, sur la ville de Moukden.

---

la Passion du jeu; c'était donner à ses principes une autorité bien respectable, que de les faire soutenir par un Souverain vertueux. Nous avons publié trois discours du même Empereur dans les *Pensées morales de divers auteurs Chinois*, faisant partie de la *Collection des Moralistes anciens, dédiée au Roi.*





SECONDE SECTION.

Des Toungousės.

CHAPITRE I.

Extérieur & caractere des Toungouses.

LE nom des Toungouses est un sobriquet que les Tatars leurs voisins leur ont donné par mépris, & qui, dans leur langue, signifie pourceaux. Les Toungouses eux-mêmes se nomment Donki, & plus ordinairement Boïé, qui signifie hommes.

Ils forment le peuple le plus nombreux de la Sibérie, où ils sont répandus depuis le 53ᵉ jusqu'au 65ᵉ degré de latitude (1). Ils se subdivisent en tribus à la

(1) Les Lamoutes qui errent près du golphe de Penjinsk sont des Toungouses : ils ont été nommés Lamoutes parcequ'ils vivent sur les bords de la mer, qui dans leur langue s'appelle Lama.

maniere des Orientaux. Comme ils ſont tranquilles & pacifiques, ils ſe trouvent mêlés en beaucoup d'endroits avec des nations différentes.

Leur taille eſt médiocre, & cette ſtature eſt chez eux générale. On ne voit entre eux aucun homme d'une fort petite ni d'une fort grande taille. Ils ſont bien faits, leur carnation eſt vive; camus, mais moins que les Kalmouks, ils ont auſſi le viſage moins plat. Leurs cheveux ſont noirs & droits, leur barbe claire, ſouvent même ils n'en ont point du tout. Ils parlent d'une voix rauque & enrouée.

Leurs yeux ſont petits & perçants, & ils ont tant de fineſſe dans le ſens de la vue, que, ſur la terre, ſur la mouſſe & même dans l'herbe, ils apperçoivent au premier coup d'œil des traces d'animaux, où d'autres hommes, en prenant la plus grande attention, ne pourraient en découvrir aucune. Mais le goût, l'odorat ne ſont pas en eux moins défectueux que leur vue eſt parfaite. C'eſt qu'ils ſont obligés d'exercer ſans ceſſe le ſens de la

vue pour trouver à vivre & qu'ils détruiſent en eux le goût & l'odorat, par la maniere dégoûtante dont ils vivent.

Contents du ſimple néceſſaire, ils ne ſavent encore rien deſirer de plus. Les mœurs de leurs ancêtres ſont leurs mœurs actuelles, leurs anciens uſages ſont encore les ſeuls qu'ils connaiſſent & leurs communications avec l'étranger ne leur ont rien fait adopter de ſon luxe & de ſes ſuperfluités. Ils n'en ont pas même appris à mentir; & ce qu'ils ont dans le cœur, ils l'ont auſſi ſur les levres. On ne ſaurait dire qu'ils ont horreur du vol, de la tromperie, de l'aſtuce; ils ne les connaiſſent pas.

La crainte du lendemain ne trouble point en eux le bonheur du jour: ils mangent gaiement avec un ami, avec un inconnu, avec un étranger jusqu'au dernier morceau de leurs proviſions: ils ne ſe repentent pas de leur prodigalité paſſée & ne ſe laiſſent pas abattre par quelques jours de jeûne & de diſette.

Ils n'aiment ni ne haïſſent la ſociété;

ils ne la cherchent ni ne la fuient. Ils vivent ſeuls, errent ſeuls, vont ſeuls à la chaſſe & à la pêche, & conduiſent ſeuls leurs troupeaux dans les pâturages. Leur arrive-t-il quelque accident; ils périſſent ſans être pleurés, ſans que leur fin ſoit connue. Les ſoins, ſi ſouvent cruels, du devoir & de la compaſſion n'ajoutent point aux douleurs de leur agonie, aux horreurs de leur mort. S'ils ſe rencontrent, c'eſt par haſard, ſans éprouver de joie, ſans reſſentir de peine : la compagnie ne les importune point, la ſolitude ne leur cauſe pas d'ennui.

Incapables de ſe contraindre, ils parlent quand il leur plaît & ſe taiſent de même. Ils épanchent leurs cœurs ſans réſerve & ſans détour, diſent rarement du mal les uns des autres & ont plutôt l'air du contentement que de la gaieté : dans leur vie innocente, ils éprouvent la ſatisfaction intérieure, cette félicité pure, la plus grande que l'homme puiſſe connaître.

Deſirent-ils quelque choſe; ils ne ſa-

vent pas employer la priere : ce n'eſt pas qu'ils craignent de s'abaiſſer en priant, c'eſt qu'ils n'ont pas l'idée de cette dureté de cœur que la ſupplication peut amollir. Ils ſe demandent mutuellement ce qu'ils ont envie d'obtenir, le reçoivent toujours quand on peut le leur donner & ne s'irritent pas d'un refus qui n'a rien d'offenſant.

Ils acceptent les préſents qu'on leur fait, ſans remercier, ſans faire paraître leur reconnaiſſance ; mais ils l'ont dans le cœur, s'embarraſſent peu de la témoigner en paroles & la manifeſtent par leurs ſervices.

On les croirait incapables de ſenſibilité : on n'en entend pas l'expreſſion dans leur bouche, on ne la voit pas ſur leur viſage, on la trouve dans leurs actions. Chez eux la vieilleſſe ne connaît jamais la miſere ; ils ſe cottiſent entre eux pour la faire ſubſiſter.

Ce ſont des amis froids, mais qu'on trouve dans le beſoin. Ils ne ſe font pas de compliments ; ſe quittent ſans ſe dire

adieu; & ne paraiſſent que faiblement affectés quand ils apprennent les malheurs ou la mort de leurs amis : réunis après une longue abſence, ils ſe ſerrent mutuellement dans leurs bras; mais ſans vivacité, ſans tranſport. Enfin on voit en eux les vrais Stoïciens de la nature : ils font le bien, ſans éprouver aucune des paſſions qui portent à le faire.

CHAPITRE II.

Intelligence, induſtrie des Toungouſes.

Les Toungouſes parlent la même langue que les Manjours; on la dit agréable & douce; mais ſi elle a chez les deux nations le même ſon, la même forme, le même caractere, on peut ſuppoſer qu'elle eſt bien moins riche chez le peuple ignorant que chez celui qui connaît les ſciences & qui pratique les arts de la Chine. Les Toungouſes ſoumis à la Ruſſie ne ſavent pas écrire; ceux qui vivent ſous la protection de la Chine écrivent de haut

en bas, & emploient comme les Chinois le pinceau au lieu de la plume : mais les Chinois peignent une langue peu abondante par un grand nombre de ſignes, & les Toungouſes repréſentent tous les mots d'une langue riche avec un petit nombre de caracteres.

Les connaiſſances des Toungouſes tributaires de la Ruſſie ſont renfermées dans leurs beſoins : quelques traditions paſſent des peres aux enfants. Ils partagent l'année en deux parties, qui, ſuivant leur maniere de diviſer le temps, ſont deux années entieres, l'année d'hiver & celle d'été. L'homme de trente ans dit qu'il en a ſoixante. Ces années ou plutôt ces demi-années ſe diſtribuent en quinze mois. Cette diviſion, qui nous paraît ſi bizarre, doit avoir d'autres fondements que le caprice de ceux qui la ſuivent : car l'erreur même eſt toujours appuyée dans ſon origine ſur quelques principes qui l'ont fait naître, mais qui ſont oubliés depuis long-temps lorſqu'elle ſubſiſte encore. On ignore ceux de l'erreur des

Toungoufes dans le partage du temps.

Ils font ignorants & leur maniere de vivre les condamne à l'être : mais ils font adroits & intelligents, & deviendraient peut-être les rivaux des nations les plus éclairées s'ils fe trouvaient dans une fituation femblable. C'eft ce qu'ont déjà prouvé les Manjours fortis du fein de cette nation. Les Toungoufes montent bien à cheval, & font habiles à tirer de l'arc, ce qui n'exige que des difpofitions corporelles; mais ils apprennent facilement les langues, & cette étude fuppofe d'heureufes difpofitions de l'efprit.

Errants dans de vaftes déferts ou dans des forêts profondes, les uns vivent de la chaffe & de la pêche; les troupeaux que les autres entretiennent leur fourniffent la fubfiftance : dans l'une ou dans l'autre fituation, toutes les opérations de leur efprit ne portent que fur les objets qui concernent la chaffe ou la pêche. Ils n'ont que peu d'idées, parceque l'induftrie qu'ils profeffent n'en exige pas davantage; ils ne peuvent en augmenter le

nombre, parcequ'ils ne s'entretiennent qu'avec eux-mêmes.

Les mêmes Toungouſes qui ſont chaſſeurs l'hiver, deviennent pêcheurs l'été : mais, pêcheurs ou chaſſeurs, ils ne paſſent guere plus de trois jours dans un même endroit. C'eſt la plus vagabonde de toutes les nations connues.

Ils marchent ou s'arrêtent ſuivant qu'ils ſont chaſſés par la diſette ou retenus par l'abondance; mais cette abondance même ne peut les fixer long-temps & a pour eux moins de charmes que le plaiſir d'errer. Si deux troupes de la même nation ſe rencontrent, elles ſe réuniſſent quelque temps, ſe quittent ſans compliments & ſans regret, & en rencontrent d'autres avec leſquelles elles ſéjournent & dont elles ſe ſéparent de même.

Le peuple qui s'eſt fixé dans un lieu, qui s'y eſt conſtruit une habitation, qui s'y eſt tracé une propriété, tient à ce lieu par le lien du ſentiment : il aime cette portion du globe ſur laquelle il a pris naiſſance, ſur laquelle ont vécu ſes an-

cètres, ſur laquelle ſe ſont paſſés des moments agréables de ſa vie. L'habitude & des ſouvenirs flatteurs la lui rendent chere & le mot de patrie fait palpiter ſon cœur. Cette ſenſation eſt inconnue au peuple errant : comme il ne s'eſt arrêté longtemps nulle part, il n'a contracté nulle part aucune habitude. Il n'éprouve de préférence que pour les contrées qui le nourriſſent plus abondamment : elles perdent à ſes yeux tous leurs charmes, dès qu'il y voit le gibier plus rare, les pâturages plus pauvres : elles les perdent dès que l'habitude du mouvement lui fait éprouver l'ennui du repos : il les quitte avec joie pour une autre contrée, qu'il n'a jamais connue, qui ne lui plaira pas moins, qu'il abandonnera de même. Il ne ſait pas où il eſt né, il ne prévoit pas où il terminera ſa carriere, & ſa patrie eſt par-tout où il lui eſt permis de vivre. Le patriote ne s'éloigne qu'avec un ſentiment douloureux des lieux qui l'ont vu naître : l'homme errant éprouverait un ſentiment plus douloureux encore s'il

devait passer sa vie dans les mêmes lieux. Il n'aime que la liberté ; seul il la connaît toute entiere : il faut toujours en sacrifier une partie à la patrie & à la propriété.

Les Toungouses, chasseurs & pasteurs, sont d'autant plus libres qu'ils sont fort pauvres. Un petit nombre d'ustensiles de chasse & de pêche dont il sont fort mal pourvus, l'habit qui les couvre, quelques chiens, une tente, voilà leurs richesses ; ils ne possedent rien de plus. Ils ont aussi peu de soucis que de fortune, & trouvent leur bonheur dans ce que nous appellons leur misere.

Quelques-uns ont cependant un petit nombre de rennes domestiques, dont ils prennent le plus grand soin & qu'ils n'osent traire que fort rarement. Ces rennes servent de monture aux vieillards & aux jeunes filles, & portent l'attirail du ménage : tant M. le Comte de Buffon a eu raison d'avancer que la nature offre à l'homme des especes subsidiaires & que les animaux du genre des cerfs peuvent, au besoin, remplacer le cheval.

C'eſt avec des côtes de rennes que les Toungouſes font leurs ſelles, c'eſt avec de la peau de rennes qu'ils les couvrent, c'eſt de peau de rennes qu'ils font les brides, & l'animal fournit lui-même les inſtruments de ſon eſclavage. C'eſt à-peu près ainſi que nous avons vu d'autres peuples conſtruire avec les côtes des baleines elles-mêmes, les canots dont ils ſe ſervent pour aller à la pêche des baleines.

Pendant tout l'été ils paſſent pour la pêche d'une riviere à l'autre & quittent la pêche pour la chaſſe quand ils apperçoivent du gibier. Faut-il traverſer un fleuve; leurs beſtiaux le paſſent à la nage. Les rennes, une fois accoutumés à la domeſticité, ne s'écartent jamais quoiqu'ils rencontrent ſouvent des troupes ſauvages de leur eſpece : ils ne s'écartent même pas lorſqu'ils ſont pourſuivis par des animaux carnaciers, & par des chiens, qui, dans leur état naturel, peuvent être mis au rang des bêtes les plus féroces.

Les Toungouſes ont de petites barques dont la carcaſſe de ſapin eſt revêtue d'é-

corce de bouleau ; elles ſont aſſez bien conſtruites pour que l'eau n'y puiſſe pas entrer. Leur longueur eſt depuis dix pieds juſqu'à trente : leur poids n'eſt ſouvent que de trente livres. Avec ces légers bâtiments ils naviguent ſur les lacs ordinaires & oſent même perdre de vue le rivage du Baikal qu'on peut compter entre les mers méditerranées. Leurs rames ſont de la forme d'une pelle, & au lieu de faire agir les deux rames à la fois, ils frappent l'eau ſucceſſivement de la gauche & de la droite. Moins avancés dans l'art de la pêche que les peuples ſauvages dont nous avons examiné l'induſtrie, ils ne connaiſſent pas encore l'uſage des filets, & tout ce qu'ils ſavent faire de mieux, c'eſt d'attacher pluſieurs hameçons à une même ligne.

Ils emploient pour la chaſſe les flêches, les haches d'armes, les lacets & les chiens : mais ils font ſur-tout grand uſage des trapes. Les forêts qu'ils parcourent en ſont, pour ainſi dire, couvertes ; les voyageurs n'oſent s'y haſarder ſans prendre avec eux un conducteur de la nation ;

privés

privés de ce ſecours ils riſqueraient à chaque pas de tomber dans une foſſe.

Le Toungouſe qui s'eſt enrichi par la chaſſe ou par la pêche, achete des rennes & devient paſteur; le paſteur ruiné ſe fait chaſſeur & pêcheur : mais ceux qui ont paſſé leur vie dans les forêts ne les quittent jamais pour errer dans les plaines découvertes.

Parmi les Toungouſes des forêts, il ſe trouve des forgerons. Ces ouvriers ne ſont pas plus ſédentaires que les autres & les outils de leur métier mettent peu d'obſtacle à leur vie vagabonde : leur enclume, leur marteau, leurs tenailles, leur ſoufflet de peau de veau marin, & le ſac où ils renferment leur charbon, font enſemble un poids de quinze à ſeize livres. Ainſi le forgeron porte aiſément tout ſon attelier ſur ſon épaule. Quand on lui donne de l'ouvrage, il raſſemble quelques cailloux dont il a bientôt conſtruit ſa forge, il ajuſte à ſon ſoufflet un tuyau de terre glaiſe, s'aſſied à terre, & forge avec une adreſſe & une

promptitude dont on le croirait incapable, des bêches, des fers de lances, ou de flêches, des briquets, des couteaux, des scies & même de petites idoles. On voit aussi dans l'Inde des orfevres qui courent les rues portant tous leurs outils dans un sac, & qui font, sans changer de place, l'ouvrage qu'on leur demande.

Les Toungouses pasteurs ont depuis vingt rennes jusqu'à mille & au-delà. Ils tiennent leurs troupeaux pendant toute l'année sur des montagnes boisées. Ils tirent de ces animaux tous leurs besoins; contents de ce que la nature exige, ils ne desirent rien de plus. Les rennes dressés leur servent de montures en été & tirent leurs traîneaux l'hiver.

Les Toungouses qui errent dans des solitudes plus méridionales, sur les bords de l'Argoun, de l'Onon & de la Bargouzina, connaissent d'autres richesses; ils ont des chevaux, des bêtes à cornes, des brebis, des chevres & des chameaux. Quelques uns ont cinquante chameaux, deux mille brebis, cinq cents bœufs, cent

chevres & mille chevaux. On eſt étonné de trouver tant de richeſſes chez des barbares qu'on ſe repréſente comme les plus miſérables des hommes : la ſurpriſe ceſſera quand on aura continué de lire cet ouvrage ; on verra chez d'autres peuples errants des richeſſes encore plus conſidérables, on ſe fera une idée de la fortune des peuples nomades & de la vie patriarchale.

CHAPITRE III.

Habitations, vêtement, nourriture des Toungouſes.

CHANGEANT ſans ceſſe de place, les Toungouſes n'ont que des habitations mobiles comme eux. Les ſupports en ſont formés par un plus ou moins grand nombre de perches enfoncées d'un bout dans la terre & ſe réuniſſant de l'autre. On les recouvre d'un tiſſu fait d'écorce de bouleau qui reſſemble à une toile groſſiere : les extrémités de cette couverture ſont aſſurées par des nœuds faits de la même écorce. On ménage au haut de cette eſ-

pece de tente une ouverture qui donne l'issue à la fumée. Pour entrer & sortir, on leve une portiere faite du même tissu. Quand on change de demeure, on jette les perches, à moins qu'on ne soit dans un désert dénué de bois; on roule la couverture, on l'emporte, & l'on construira une nouvelle habitation dans le premier endroit où l'on voudra s'arrêter. Ces édifices si légers, sitôt élevés, si facilement détruits, ne forment pas un effet désagréable à l'œil; mais ils garantissent mal de la rigueur du froid; aussi, dans l'hiver, a-t-on soin de les dresser à l'abri d'une montagne ou d'un bois : on préfere en été le voisinage des eaux.

Un peuple qui voyage toujours n'a que les meubles, les ustensiles dont il ne peut se passer : tout ce qui cause de l'embarras ne saurait entrer dans les objets de son luxe. Des armes, des instruments de chasse & de pêche, quelques chaudrons de cuivre ou de fonte, quelques vases de cuir ou de bouleau, des canots, des patins, des berceaux, des traîneaux, des

coffres pour ferrer les habits; voilà tout ce qui forme l'équipage des plus riches Toungoufes, & tout cela fait la charge d'un petit nombre de leurs rennes.

Les deux fexes ne fe diftinguent point par le vêtement. Ils portent fur la chair leur habit de peau qui ne leur defcend pas jufqu'aux genoux. Leurs culottes fort courtes, faites en hiver de fourrure, & en été de peaux de poiffon, tiennent à la ceinture par un lacet. Leurs bottes fourrées font ornées de grains de verre & de deffins ou de rayures de différentes couleurs. Ils portent une forte de petit tablier de cuir jaune ou brun, terminé par des franges. Leur habit de deffus fe lace par devant, mais comme il eft trop étroit pour fe joindre fur la poitrine, on le recouvre d'un pectoral brodé en grains de verre ou en crins de plufieurs couleurs. Les plus fuperftitieux portent fur cette piece d'eftomac, & en été fur la poitrine nue, quelqu'idole de taule, repréfentant une figure d'homme, de quadrupede ou d'oifeau. Ils fe croient fous la protection

de cette idole, ils esperent en obtenir une bonne chasse ou une pêche abondante.

Ils ont un goût décidé pour les parures voltigeantes & légeres; les bords de leurs habits, leurs ceintures, leurs bonnets sont ornés de franges & de houpes à longs poils. Ils portent leurs cheveux attachés par derriere. La plupart ont des raies ou des figures tracées sur le front, sur les joues ou sur le menton. Ce sont les peres qui font cette broderie à leurs enfants entre la sixieme & la dixieme année. Ils se servent pour cette opération douloureuse d'un fil qu'ils humectent de salive & qu'ils noircissent avec une terre noire où avec la suie qui s'attache aux chaudrons : ils le passent à l'aide d'une aiguille dans les chairs du malheureux qu'ils croient embellir, & il reste de cette suture des taches bleues qui durent toute la vie.

Les Toungouses mangent beaucoup de baies, d'herbes & de racines & rien de tout cela n'a été corrigé par la culture.

Ils se nourrissent de tous les quadrupedes, même des animaux carnaciers, même des rats, même de la charogne si elle n'exhale pas encore une odeur trop infecte. Ils mangent aussi de toutes sortes de poissons & d'oiseaux, sans en excepter les oiseaux de proie, quoique leur chair soit coriace & de mauvais goût : mais ils sont dégoûtés de tous les insectes, de tous les reptiles ; ils le seraient de ces tables de différentes provinces de l'Europe, sur lesquelles on sert des limaçons, des couleuvres & des grenouilles.

Ils font sécher au soleil ou fumer les chairs des animaux terrestres & aquatiques : ce sont leurs provisions d'hiver. Jamais ils ne mangent la viande crue ; ils la font bouillir presque toujours sans sel, ou ils la rôtissent en la tenant sur le feu avec un bâton. Leur mets le plus recherché est un mêlange de viande & de racines sauvages. Ils font des boudins du sang des animaux qu'ils mettent dans les boyaux sans avoir soin de les nétoyer : ils mangent ces boudins cuits dans l'eau.

Ils en font encore d'autres en hachant les entrailles des animaux & les mêlant avec leur sang. Ils ont, comme tous les autres barbares du nord, beaucoup de goût pour la graisse & l'avalent sans pain & sans sel. On ne fait pas cuire les viandes fumées. L'arriere-faix des accouchées est pour eux le mets le plus exquis : les hommes en admirent la délicatesse & en font leurs délices ; les femmes n'en font pas dégoûtées, & l'on n'invite que les meilleurs amis à partager un plat si recherché.

L'usage des liqueurs fortes est inconnu des Toungouses : ils n'ont pas même essayé la funeste vertu du moukhomore, & leur douceur naturelle n'est jamais altérée par les fureurs de l'ivresse. Ils ne boivent que de l'eau, du bouillon de viande ou de poisson & quelques especes de ptisanes (1). Mais les hommes & les

(1) Cependant Gmelin dit que les Toungouses savent, comme les Mongols, tirer une eau-de-vie du lait de cavale & de vache : mais cela ne se doit entendre que des Toungouses voisins des frontie-

femmes ſont accoutumés depuis la premirre enfance à fumer du tabac.

Ils ſavent ſupporter la faim avec patience & ne paraiſſent pas incommodés d'un long jeûne: mais, dans l'abondance, ils montrent un appétit dévorant. Sans heures réglées pour les repas, le beſoin, l'occaſion, le caprice leur indique ſeuls le moment de manger. Ils n'ont ni tables, ni chaiſes & s'aſſeyent ſur des nattes autour du plat. Tant qu'il reſte encore quelque proviſion, ils invitent à manger tous ceux qui ſe préſentent.

Ce ſont les femmes qui font la cuiſine, & elles n'y recherchent pas beaucoup de propreté. Il eſt fort rare qu'elles eſſuient la vaiſſelle, & ſi quelquefois elles s'en aviſent, elles prennent, pour cet uſage, la premiere peau de mouton bien ſale qu'elles trouvent ſous leurs mains, & que ſouvent même elles tirent du berceau

res de la Chine. Il indique le procédé par lequel on tire du lait une liqueur ſpiritueuſe. Nous donnerons ce procédé bien détaillé quand nous parlerons des Kalmouks.

se plaignent & de punir un outrage par un assassinat, ils n'attaquent la vie de l'offenseur qu'en lui permettant de la défendre, &, comme les usages sont aujourd'hui chez ces peuples ce qu'ils étaient dans des siecles reculés, on peut croire que les duels étaient déjà fréquents dans leurs forêts, avant que cette barbarie eût pénétré dans notre Europe.

Dans leurs combats singuliers, leurs armes sont l'arc & la flêche. Leurs duels sont soumis à-peu-près aux mêmes loix, aux mêmes formalités, que l'étaient nos anciens combats en champs clos. Ce sont leurs vieillards qui examinent les armes, & qui marquent le lieu du combat; ce sont eux qui prescrivent la distance à laquelle les champions doivent se tenir, & qui indiquent le moment de tirer. L'un des deux combattants reste toujours sur la place ou mort ou grièvement blessé.

Ce n'est pas seulement dans notre Europe qu'on trouve réunies des idées contradictoires. Chez les Toungouses, le meurtre commis à la suite d'une querelle

n'eſt pas regardé comme un crime, & cependant le meurtrier eſt ſoumis à des peines corporelles. Il eſt puni, mais non déshonoré, & ſe conſole de la punition qu'on lui inflige par la réputation qu'il acquiert & qui eſt le prix de ſon courage. On dirait que les Bourguignons qui ont apporté le duel en Europe, & qui ont été nos premiers maîtres dans notre abſurde point d'honneur, tiraient leur origine des Toungouſes; ou plutôt qu'incapables de raiſonner nous-mêmes, nous empruntons pour nous conduire la raiſon des peuples barbares ou ſauvages.

Dans les diſſentions qui ne ſont pas capables de brouiller les deux parties, on n'a pas toujours recours aux Chefs, & l'on ſe ſoumet à l'arbitrage de ſes égaux: ils prononcent ſuivant les lumieres naturelles, & n'en jugent ſouvent que mieux; car la raiſon eſt la premiere des loix.

Les voleurs ſont battus, privés de la choſe volée, & ſoumis à un opprobre ineffaçable.

On ne punit point un ſexe faible de

n'avoir pu résister à la force d'un sexe plus vigoureux ou à celle de l'amour. L'homme seul est poursuivi ; car on croit qu'il lui est plus facile de résister aux attaques de la nature, qu'aux femmes de se défendre contre les attaques de la nature & des hommes. Le coupable est condamné ou à être battu, ou à épouser la fille qu'il a séduite, & à lui payer un dédommagement pour son honneur ravi. Si un homme du bas peuple séduit une fille riche, ou seulement remarquable par ses charmes, il risque d'être tué à coups de fleches par les parents, les amis ou les amants de sa maîtresse.

Quand, dans les procès embarrassés qui sont portés devant les Chefs ou les vieillards, on ne peut découvrir la vérité, on prend les parties au serment. Les Toungouses en ont de trois sortes, plus révérées les unes que les autres.

Le plus léger des serments consiste à lever la lame d'un couteau vers le soleil & à l'agiter avec vivacité, en disant : « Si je suis coupable, puissent les plus

« vives douleurs entrer dans mon corps
« & le tourmenter comme j'agite ce cou-
« teau ».

Le second serment se fait avec plus de formalité : on conduit l'accusé sur une montagne sacrée, car il en est plusieurs que ce peuple honore d'une vénération religieuse : là il doit prononcer à haute voix : « Que jamais, si je suis cou-
« pable, je ne sois heureux à la chasse ni
« à la pêche : puissé-je être privé de mes
« enfants, puissé-je mourir moi-même ! »

Mais il est un troisieme serment plus terrible encore que les deux autres. On tue un chien, on le brûle, & avant qu'il soit consumé, on le jette dans la campagne ; l'accusé est obligé de boire quelques gouttes du sang de cet animal, en disant : « Je bois ce sang en témoignage
« de la vérité ; si je ments, que je pé-
« risse, que je brûle, que je sois dessé-
« ché comme ce chien ». (1)

(1) On a toujours senti combien les signes extérieurs en imposent aux hommes, & ajoutent à la

CHAPITRE V.

Mariages des Toungouses.

LA polygamie n'eſt pas interdite aux Toungouſes, & je crois qu'elle a toujours été permiſe dans tout l'Orient. Pluſieurs ont juſqu'à cinq femmes, le plus grand nombre n'en a qu'une.

Les peres compoſent le plutôt qu'il eſt poſſible le ménage de leurs enfants mâles. Il n'eſt pas rare de voir des maris de quinze ans, & des femmes & même des veuves de douze. On achete les femmes, & on les paie en animaux ou en pelleteries.

La mariée donne des habits à ſon mari, & c'eſt la premiere preuve qu'elle lui fournit de ſon adreſſe, car ce préſent eſt toujours ſon ouvrage.

---

force de leurs paroles : auſſi n'a-t-on jamais négligé de joindre ces ſignes aux ſerments. Le plus ſolemnel de tous ceux des Romains était ce qu'ils appellaient *jovem lapidem jurare.* Celui qui jurait prenait une pierre & la jettait en diſant ; « Si

Le mariage n'eſt qu'une convention civile que ne précede & n'accompagne aucune cérémonie religieuſe. Quand l'époux amene ſa femme dans ſa tente, il donne un repas à ſes amis. Si c'eſt un Toungouſe du Midi, il leur ſert un cheval. Les Toungouſes paſteurs régalent mieux leurs convives; ils tuent quelques rennes pour célébrer la fête. Le chaſſeur ne peut offrir que le produit de ſa chaſſe: c'eſt quelquefois un loup, quelquefois un renard; peu importe: on s'en régale comme du gibier le plus délicat.

Dans ces repas, & dans toutes les fêtes, le plus doux amuſement conſiſte à raconter ſes aventures: quelquefois même on les chante, car ces barbares ſont improviſateurs. On a auſſi des chanſons qui célebrent la chaſſe & l'amour; on danſe au ſon d'une ſorte de violon à trois

« je me parjure à deſſein, que Jupiter me rejette « comme je jette cette pierre. » *Si ſciens fallo, « tùm me Dieſpiter, ſalvâ urbe arceque, bonis « ejiciat, ut ego hunc lapidem.* »

semble, ils sont maîtres de se séparer.

Quelquefois la dissention naît entre eux dès le premier moment de leur union, & c'est la superstition, féconde en maux de toute espece, qui met alors la discorde dans les familles. Si le nouvel époux apperçoit quelques taches naturelles sur le corps de la femme qu'il vient d'acheter; s'il découvre en elle quelques vices de conformation; si certaines parties de son corps sont plus velues que ne les ont ordinairement ces nations presque rases : il attribue ces jeux de la nature à l'action des esprits malfaisants, & ne voit plus qu'avec horreur celle qu'il s'étoit promis d'aimer. Ces incidents occasionnent de fréquents procès, qui sont jugés par les vieillards.

Les femmes Toungouses sont agréables & même séduisantes dans leur jeunesse : elles ont de la douceur, de la gaieté, une prévenance qui vaut bien notre politesse : mais des rides profondes, des yeux éraillés, rouges & chassieux les rendent affreuses dans leur vieillesse préma-

turée. La nature ne leur accorde que pour un petit nombre d'années le don de plaire.

Les enfants nouveaux nés ſont placés dans des berceaux où on les entoure de poudre de bois vermoulu. Ils reſſemblent alors parfaitement aux enfants des Kalmouks, mais leurs traits s'adouciſſent & ſe corrigent en ſe formant. Aimés de leurs parents qui les élevent avec tendreſſe, ils n'oublient pas ces bienfaits répandus ſur leurs premieres années. Les peres & les meres, dans leur vieilleſſe, trouvent des reſſources aſſurées dans l'amour de leurs enfants.

La pudeur, ce ſentiment délicat qui défend l'innocence, qui donne du prix aux faveurs & du charme au refus, naît & ſe développe dans la ſociété civiliſée : elle ne peut être connue des nations ſauvages entiérement occupées des premieres néceſſités de la vie ; les Toungouſes n'en ont pas même d'idée. Leurs enfants déjà grandelets ſont tout nus. Les perſonnes faites des deux ſexes, excepté les filles, s'aſſeyent autour du feu ſans autre vête-

ment que des caleçons fort courts, & ſortent même ſouvent en cet état. La nudité perd chez eux, par l'habitude, ce qu'elle a de piquant, & fait naître peu de deſirs; parcequ'elle ne laiſſe preſque plus rien à deſirer.

CHAPITRE VI.

Infirmités, mort & funérailles.

LES Toungouſes connaiſſent peu de maladies & n'en ont point d'endémiques. Leurs vieillards blanchiſſent rarement; ils ſont ſi vifs & ſi adroits, qu'on les prendrait, au premier coup-d'œil, pour des hommes encore verds. Cependant ils ne parviennent pas, malgré cette vigueur apparente, à une vieilleſſe fort avancée: on en voit bien peu qui atteignent à ſoixante & dix ans.

Le ſcorbut & la cécité ſont chez eux les infirmités de la vieilleſſe. Leurs Chamans ſont leurs ſeuls Médecins: ils emploient les preſtiges pour guérir les ma-

ladies : mais ils joignent à leurs vaines cérémonies magiques, la connaissance de quelques remedes fort simples qu'ils tiennent de leurs anciens. Tels furent par-tout les commencements de la médecine : & qu'auraient produit des conjectures incertaines ou trompeuses, si l'expérience n'avait fait connaître les premiers remedes ?

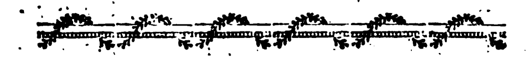
Les Toungouses méridionaux, voisins de l'Argoun, sont sujets à l'épilepsie, à la maladie qui, depuis près de trois siecles, empoisonne trop souvent les plaisirs de l'amour, & à un ulcere dont la matiere ressemble à des paquets de cheveux. Ce sont en effet des vers aussi fins que des cheveux & dont on distingue au microscope les différents anneaux & la tête pointue. Le mal devient cancéreux quand il est négligé. On croit que ces vers résident dans les eaux, & pénetrent dans les chairs des hommes qui se baignent. Ils s'y multiplient, & annoncent leur séjour par des tumeurs douloureuses qui se résolvent en abcès.

On enterre les morts avec leurs habits & on n'oublie pas de leur donner leurs armes, leur pipe & du tabac. Si leurs dernieres volontés n'en ont pas autrement ordonné, ils sont inhumés dans l'endroit même où ils sont morts. Les uns veulent être déposés près de leurs peres ou au pied de quelque arbre qu'ils regardent comme sacré : d'autres ne veulent pas être enfoncés dans la terre ; on se contente de couvrir leur corps de broussailles & de quelques pierres. Cette maniere est sans doute regardée comme la plus honorable, car elle est toujours pratiquée pour les Chamans. On suspend auprès d'eux leur tambour.

Les funérailles se font sans aucune cérémonie. Les amis du mort ont soin de le régaler chacun à leur tour, & portent sur son tombeau à boire & à manger.



TROISIEME



TROISIEME PARTIE.

Nations de race fennique.

PREMIERE SECTION.

Des nations de race fennique en général.

LA race fennique, l'une des plus anciennes du nord & des plus étendues de celles qui sont soumises à la domination des Russes; cette race de qui plusieurs peuples de l'Europe doivent tirer leur origine, subsiste encore en Russie, subdivisée en un grand nombre de branches: elle comprend tous les peuples qui ont une origine commune avec les Fennes, Finnes, ou Finnois (1).

Les Fennes étaient connus des Ro-

(1) Quelques-uns de nos auteurs les appellen Finlandais, ignorant que le mot Finlande signifie terre des Finnois ou des Finnes.

mains dès le temps de Tacite. Ce profond historien ne sait s'il doit les rapporter aux Germains ou aux Sarmates : ils faisaient partie de ce dernier peuple, & le nom même de la Sarmatie semble tiré de deux mots de leur langue, *Sara-Sama* ou *Souoma*, (terre marécageuse) d'où les Romains auront fait Sauromates ou Sarmates.

Eux-mêmes ne s'appellaient pas Finnes ou Fennes ; ce nom leur fut imposé par les Germains. Chaque branche de cette grande famille se donnait, comme à présent, un nom particulier. Leur race entiere fut comprise par les anciens Russes sous le nom de Tchoude : on croit que c'est elle que les anciens ont désignée sous le nom de Scythes : mais l'opinion à laquelle il me semble qu'on peut s'arrêter, c'est qu'ils ont embrassé sous cette dénomination un grand nombre de peuples différents, de races turque ou tatare, slavone, fennique & peut-être mongole.

Toutes les nations de race fennique, Ostiaks, Votiaks, Vogoules, Tchouva-

ches, Tchérémiſſes, Mordvans, Lapons, quoique ſéparées les unes des autres depuis un nombre innappréciable de ſiecles, & n'ayant entre elles aucune communication, ont conſervé une conformité frappante de taille, de figure, de mœurs, d'habillement, de langage.

D'où tirent-elles leur origine? Le Khan Aboulgaſi Bayadour nous apprend qu'une partie des Ouigours, peuple célebre dans l'Aſie, reſta dans la petite Boukharie & dans le pays de Tourphan; qu'une autre partie de cette même nation ſe tranſporta ſur les bords de l'Irtich. Elle alla plus loin encore, car nous voyons dans l'hiſtoire de Ruſſie que les Ougres ou Iougors, qui paraiſſent être la même nation que les Ouigours, ſe porterent vers le nord & donnerent leur nom aux monts Iougoriques, qu'on appelle auſſi monts Ouralsks & que les anciens nommaient Riphées. Ils y ont laiſſé des traces de leur activité dans les travaux des mines & de leurs connaiſſances dans la métallurgie. Ces Ougres continuerent de s'étendre à

l'occident & se répandirent jusques dans la Hongrie : c'est toujours par le nom des Ougres que les anciennes chroniques russes désignent les Hongrois.

Les Russes de la Sibérie donnent le nom de Tchoudes à ce peuple industrieux, à ces Ouigours, dont ils admirent les anciens travaux dans le sein des monts Ouralsks, & ce même nom de Tchoudes était celui que les Russes donnaient autrefois aux peuples penniques de la Livonie.

Enfin des peuples de même langue, & par conséquent de même race, se trouvent répandus depuis l'orient des monts Iougoriques en Sibérie, jusques dans l'Ingrie & l'Estonie, & l'on retrouve encore en grand nombre des mots de cette langue chez les Hongrois dont le pays fut envahi autrefois par les Ougres ou Ouigours.

Ces faits réunis font présumer que les Ouigours sont les auteurs de la race fennique. Dans quel temps, par quelles circonstances ont-ils abandonné le beau pla-

teau sur lequel ils semblent avoir pris naissance, pour peupler les contrées sauvages du nord de l'Asie & de l'Europe? On voudrait en vain aujourd'hui assigner une cause & fixer une date à des événements qui se perdent dans la nuit des temps écoulés. Je crois même qu'avant l'émigration dont parle Aboulgasi & dont il n'indique pas l'époque, d'autres peuplades de la même nation avaient été refoulées jusques sur les bords de la Mer Glaciale & sur les rivages des Golphes de Bothnie & de Finlande.

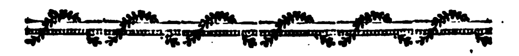
Des savants ingénieux ont encore porté plus loin leurs conjectures. Ils ont su que les Russes de la Sibérie donnent le nom de Tchoudes à des peuples oubliés dont on reconnaît encore l'ancienne industrie près de Krasnoiarsk & vers les bords de l'Iénissei, & ils ont présumé que ces peuples étaient les mêmes que les Tchoudes des monts Iougoriques & que ceux de la Livonie. Mais il faut observer que les Russes modernes n'ont aucune tradition sur les anciens habitants des bords

de l'Iéniſſei, & qu'en attribuant aux Tchoudes les travaux qu'ils ont découverts dans cette contrée, ils n'ont voulu qu'indiquer une ancienne nation étrangere & inconnue.

Mais quand on attribue aux Ouigours l'origine des nations fenniques, on eſt conduit par la préſomption très vraiſemblable que ces Ouigours, les Ougres & les Iougors ne faiſaient qu'un même peuple, & par la conformité de mœurs & de langage entre les ſucceſſeurs des anciens Iougors, tous les peuples fenniques, & les Hongrois dont une partie du moins doit deſcendre des anciens Ougres.

Encore faut-il convenir que cette opinion, priſe dans toute ſon étendue, n'eſt qu'un ſyſtême, & que la découverte de quelques faits inconnus nous replongerait peut-être dans les ténebres dont nous penſions être ſortis.





SECONDE SECTION.

Des Ostiaks.

CHAPITRE I.

D'où les Ostiaks sont sortis ; leur portrait.

Le nom par lequel nous désignons les Ostiaks n'est pas celui qu'ils se donnent eux-mêmes. Quand les Tatars soumirent la Sibérie, ils désignerent les peuples qu'ils y trouverent établis par le nom d'*Ouchtiaks*, qui, dans leur langue, signifie hommes sauvages. Les Russes, dans la suite, altérerent ce mot en l'adoptant.

Il résulte de là que plusieurs peuples d'origine différente sont confondus sous cette même dénomination. On trouve sur les bords de l'Jénissei des peuplades d'Ostiaks qui paraissent devoir être rapportées à la race des Samoïedes. On en peut

dire autant de celles qui errent aux environs de Sourgout. Comme on manque de mémoires sur ces tribus obscures nous n'en parlerons pas ici.

Ce sont les Ostiaks voisins de l'Ob qui feront l'objet de cet article. Ceux qu'on trouve au haut de ce fleuve & ceux qui habitent près de son embouchure, parlant une même langue, ne différant que par le dialecte, & ayant entre eux de grandes conformités de traits, de taille & de mœurs, doivent être rapportés à une même origine. Leur langue est la Fennique, & leurs dialectes se rapprochent sur-tout de celui des Vogoules, dont nous parlerons dans la suite. (1).

Les Ostiaks méridionaux, répandus depuis l'embouchure du Tom jusqu'à Narym & aux rives du Ket, se nomment eux-mêmes Assiaks; ceux du nord, qui habitent près de Bérézof & dans l'Obdo-

(1) Quoique l'idiôme des Ostiaks soit un dialecte de la langue fennique, on y trouve beaucoup de mots Samoïedes, ce qui prouve que les deux nations se sont mêlées.

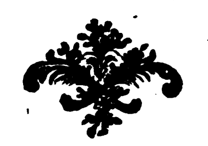
rie, s'appellent Kondi-Choui, c'est-à-dire hommes de la Konda. Ce nom qu'ils se donnent eux-mêmes ne peut être fondé que sur la tradition qu'ils conservent du pays d'où ils sont sortis. La Konda est une riviere qui se jette dans l'Ob, après avoir serpenté entre le soixantieme & le soixante-unieme degrés de latitude.

Cette nation est très nombreuse, &, quoique la rigueur du climat & la misere ne lui permettent pas d'augmenter sa population, on ne voit pas non plus qu'elle éprouve une diminution sensible.

Il est rare de trouver un Ostiak qui s'éleve au-dessus de la taille moyenne. Ils ont le visage applati, les cheveux droits & châtains, le teint jaunâtre, la barbe claire. Leur esprit est lourd, & livré à la superstition. Comme les bonnes qualités & les vices se tiennent de près & se produisent quelquefois réciproquement, leur timidité, leur paresse, est peut-être la source de leur bonté, de leur douceur : car trop souvent on ne s'abstient du mal que

pour n'avoir pas dans l'ame assez d'activité pour le faire; trop souvent on est doux parcequ'on est retenu par la crainte.

Quoique le teint bis & enfumé des Ostiaks nuise à leur physionomie, ils ne sont pas absolument laids; leurs femmes ont même quelque agrément dans leur jeunesse, mais ce n'est qu'une fleur passagere & qui se flétrit bientôt sans avoir eu jamais un grand éclat : elles se rident, elles se défigurent dès leurs premieres couches, & deviennent affreuses dans l'âge avancé.



CHAPITRE II.

Industrie des Ostiaks.

Les Ostiaks, avant d'être soumis à la Russie, avaient des princes de leur nation. Le titre de princes ne doit point ici nous en imposer ni faire croire que ces souverains aient joui d'un pouvoir fort étendu. Des chasseurs, des pêcheurs, qui ne possedent rien, qui n'ont rien à perdre, ne peuvent reconnaître une puissance illimitée, ni fournir à leur chef les moyens de leur imposer le joug. Comme le despote ne doit point à ses propres forces le pouvoir sans bornes dont il jouit; il faut que ses sujets prêtent eux-mêmes leurs bras pour forger leurs chaînes, & c'est ce que ne font pas des nations errantes & pauvres.

Les descendants des anciens princes forment encore chez ce peuple un corps de noblesse dans lequel il choisit ses chefs. Ceux-ci n'ont guere d'autres fonc-

tions que celle de juger les différends & d'appaiser les querelles. Quand la vérité se cache à leurs yeux peu clairvoyants, ils font prêter le serment aux parties. On met un morceau de pain & une hache sur une peau d'ours : celui qui doit jurer s'y place lui-même. « Si je ne déclare pas, dit-il, « la vérité, qu'un ours me déchire, qu'une « hache me tue, que le pain m'étouffe. »

La science du calcul se borne pour eux, comme pour les autres rejettons de la race fennique, à compter jusqu'à dix. Ils divisent le temps non par années, mais par mois, dont le premier commence à la nouvelle lune d'Octobre.

Ils n'ont jamais connu l'art d'écrire ; mais ils avaient imaginé des moyens d'y suppléer dans quelques circonstances. S'ils voulaient, par exemple, engager leurs alliés à s'unir à eux pour quelque entreprise militaire, ils leur envoyaient une flèche. Le chef qui la recevait le premier la faisait passer au chef de la tribu voisine, & elle parcourait ainsi fort promptement une grande étendue de pays.

La pêche eſt leur principale occupation & celle à laquelle ils réuſſiſſent le mieux. Pendant tout l'été, ils couvrent les fleuves de leurs barques, & les tranſportent d'un lac à l'autre. Ils ſe forment des aſyles ſur les rivages en y élevant de petites huttes couvertes d'écorces ou de nattes.

Quand les fleuves couverts de glace ne leur permettent plus de pêcher, ils eſſayent de la chaſſe, mais ils n'y ſont pas heureux. Leur mauvais ſuccès doit être attribué à leur indolence, à leur maladreſſe, à la faibleſſe de leur induſtrie. Ils font peu d'uſage des armes, veulent y ſuppléer par la ruſe & ne ſont pas ruſés. Ils ſe raſſemblent par bandes de ſix cents hommes & quelquefois même en plus grand nombre, & paſſent cinq ou ſix ſemaines à errer dans les bois, ſe nourriſſant de poiſſon gelé dont ils ont chargé leurs traîneaux. Ils effarouchent le gibier & font peu de priſe. Ils ſe ſervent de chiens pour tirer leurs traîneaux & pour ſuivre la proie.

Pour suppléer à leur maladresse & se procurer des pelleteries, ils enlèvent en été de jeunes renards à leurs meres & les élevent. Si ces petits animaux tettent encore, ils obligent leurs femmes à leur présenter le sein. Quand il est temps de les sevrer, ils les nourrissent d'entrailles de poissons. Leurs enfants sont occupés de ces éducations. Quand l'animal a pris sa croissance, on l'écorche. L'intérêt leur a fait inventer un art cruel de procurer à ces animaux une plus belle fourrure. Comme ils ont observé que les renards maigres ont le poil plus fin & mieux fourni, ils leur cassent successivement les pattes, pour que la douleur les empêche d'engraisser.

Leurs cahuttes sont à moitié enfoncées dans la terre. Une famille entiere occupe une seule chambre resserrée, qui, habitée en même temps par les chiens, par les renards, est enfumée de tabac, infectée d'une forte odeur de poisson sec & d'exhalaisons fétides de vieille huile de poisson.

Les hommes font eux-mêmes leurs cahuttes, leurs filets, leurs traîneaux, leurs barques, leurs armes, & tous les ustensiles de leurs ménages. Les femmes font sécher le poisson, savent extraire la graisse ou l'huile de leurs entrailles, & en fabriquer un savon. Elles font aussi de la colle avec les vessies d'air. Elles ont l'art de préparer les peaux de ces animaux & celles des quadrupedes; elles en font des habits pour leur famille & pour elles, elles savent tirer un fil de l'ortie & en tisser une toile claire & grossiere.

Ces peuples font quelque commerce avec les Russes. Ils portent & vendent dans les villes des pelleteries, du poisson sec, de la colle & de la graisse de poisson. Ils prennent en échange de l'argent, de la farine, du gruau & de l'eau-de-vie de grain : ils reçoivent aussi des verroteries & d'autres bagatelles qui servent à leur parure & à celle de leurs femmes. Ils livrent une partie de ces objets à leurs compatriotes & en reçoivent de nouveaux articles qu'ils retournent por-

ter aux Russes. Mais, ce qu'ils gagnent par le travail, ils le dissipent par l'ivrognerie.

Ceux qui ont une meilleure conduite acquierent des troupeaux de rennes. Les plus riches réunissent jusqu'à deux cents de ces animaux. On voit même chez eux un commencement de luxe, des tasses d'argent, & quelques autres effets qui, chez un peuple errant & pauvre, peuvent être regardés comme précieux. Mais en général, quelques marmites de fer sont les plus riches propriétés d'une famille.



CHAPITRE III.

Vêtement & nourriture des Ostiaks.

Un habit de fourrure fort court & qu'on porte sur la peau, un autre habit plus long & plus ample qu'on met par-dessus le premier dans les grands froids, & auquel est adapté un capuchon, des culottes aussi de fourrure, des bas ou bottes de même, dont les semelles sont faites d'une peau plus épaisse ou d'une double peau, une courroie qui entoure les reins, tel est le vêtement des Ostiaks. Ils se contentent en été de porter des especes de jupes ou de trousses de peau de poisson.

L'habit des femmes est à-peu-près le même, elles ne se distinguent guere que par la coeffure. Chez tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici, nous avons remarqué que les femmes, vêtues à-peu-près comme les hommes, se font toujours remarquer par une coeffure plus recherchée; tant il est naturel à leur sexe

de se plaire à parer leur tête, à la surcharger d'ornements, & quelquefois même à la défigurer.

Les femmes des Ostiaks portent un bonnet dont l'extrémité leur pend entre les épaules & est entourée de franges. Elles séparent leurs cheveux en deux nattes, auxquelles sont attachées des bandes de cuir ou de drap qui descendent jusqu'au jarret. Ces lanieres sont enjolivées de franges, de petites pieces de monnaie, de jettons, de verroteries, & de feuilles de cuivre rouge, taillées en forme de fleurs ou d'animaux.

La nourriture la plus ordinaire de ce peuple est le poisson frais : quelques peuplades le dévorent crud, les autres le font bouillir sans sel, ou l'embrochent dans un petit bâton, & le présentent quelques instants au feu. Du poisson pilé dans des mortiers de bois leur sert de pain. Ceux qui commercent avec les Russes leur achetent de la farine; mais le pain qu'ils en font est réservé pour les grands festins : les autres ne le connaissent même pas.

Ce n'eſt qu'en hiver, & dans la diſette de poiſſon frais qu'ils ont recours au poiſſon ſec ou fumé, & aux chairs des animaux ſauvages. Comme ils tirent une grande utilité de leurs chiens & de leurs rennes, ils n'en mangent la chair que dans les dernieres extrémités de la faim. Leur malpropreté eſt la même que celle des autres peuples dont nous avons parlé. S'ils eſſuient quelquefois leurs marmites, c'eſt avec des lambeaux de leurs vieux habits qu'ils ont portés long-temps ſur la chair. La vermine tombe par milliers dans leurs chaudrons tandis qu'ils préparent leurs aliments; mais ils n'en ſont pas dégoûtés, & la mangent bien ſans cela.

Comme la plupart ne peuvent ſe procurer de l'eau-de-vie, & qu'ils ne la connaiſſent même pas, ils s'enivrent avec la fumée de tabac ou le moukhomore. Ils pêtriſſent eux-mêmes leurs pipes avec de la terre, & le tuyau eſt compoſé de deux morceaux de bois creuſés par une rainure & liés enſemble. Pour s'enivrer plus

promptement, ils aspirent fortement la fumée & font faire à leurs joues le jeu d'un soufflet.

CHAPITRE IV.

Du mariage des Ostiaks.

Nous ne répéterons pas que la polygamie est permise aux Ostiaks : elle l'est à tous les peuples dont nous avons parlé, à tous ceux dont nous avons à parler encore. On achete les femmes, chacun les paie suivant ses moyens, mais elles-mêmes apportent une dot à leurs époux. Si, le premier jour de ses noces, le mari s'apperçoit, à des signes qu'il croit certains, que sa femme a soigneusement gardé sa virginité, c'est une augmentation de prix qu'il doit payer à son beau-pere.

Avant d'obtenir une femme, il faut convenir du prix qu'on veut l'acheter. Dès qu'on a donné un premier à compte, on l'emmene; mais la fête des noces

ne se célebre qu'à l'époque du second paiement. C'est à l'époux à donner le repas nuptial. La joie anime les convives, ils veulent même avoir de l'esprit ; ils font des contes, ils chantent en impromptu les exploits des héros & les aventures des amants. L'infusion du moukhomore, largement prodiguée, échauffe, exalte la verve de ces improvisateurs, qui bientôt sont saisis d'une ivresse plus que poëtique. Le son de plusieurs instruments sauvages invite au plaisir ; ils ne sont pas agréables, mais les voix le sont. La musique excite à la danse, & cette danse est ordinairement bouffonne ; on se déguise, on se masque, on se barbouille le visage. Telles étaient encore les fêtes des Grecs du temps de Thespis. Les danseurs imitent les hommes, les quadrupedes, les oiseaux, avec une adresse, une vérité dont les étrangers sont surpris : mais ils respectent peu, dans leur pantomime, les loix de la bienséance. Deux hommes prennent ordinairement autant de femmes ; ils s'avancent en sau-

me, l'autre ſous celle d'une femme. Chacune a ſa cabane particuliere, toutes deux ſont parées de drap & de pelleteries; leur habit, ſemblable à celui des Prêtres ou Sorciers, eſt de même chargé de morceaux de taille repréſentant des hommes, des quadrupedes, des oiſeaux, des poiſſons : ornements bizarres, mais qui ceſſeraient peut-être d'être ridicules, ſi l'on en connaiſſait la ſignification ſymbolique; elle a été perdue inſenſiblement par une longue ſuite de générations ignorantes. Les ſtatues offertes à la vénération des Egyptiens étaient chargées de figures non moins nombreuſes, non moins inexplicables, quand on n'avait pas l'intelligence des hiéroglyphes.

Autour de ces divinités ſont rangés des chaudrons, des taſſes, des uſtenſiles de ménage. Cela paraît encore ridicule; mais il ne l'eſt pas de voir dans un temple des vaſes deſtinés aux ſacrifices; & pourquoi, chez un peuple barbare, un chaudron ne ſerait-il pas un vaſe ſacré? Eſt il abſolument fondé ſur la nature des choſes,

choses, qu'un vase qui sert aux usages des temples, soit d'une forme différente de ceux qui servent aux usages des hommes ?

Aux arbres voisins sont attachées les peaux des rennes offertes en sacrifice, & les arcs dont les chasseurs ont fait hommage à la divinité. Les hommes adorent l'idole mâle, & les femmes l'idole femelle.

Les Ostiaks ont un grand nombre d'arbres sacrés. La maniere de les révérer est singuliere ; elle consiste en ce que chaque dévot les prenne, en passant, pour but d'une de ses fleches. L'arbre divin est bientôt criblé par le zele de ses adorateurs, & périt pour avoir reçu trop d'hommages.

Chaque maison a son idole particuliere, son dieu pénate, qui n'est autre chose qu'une mauvaise poupée. On offre à ces idoles domestiques des peaux de petits animaux, des oiseaux, des poissons ; mais sur-tout on a bien soin de les tenir barbouillées de graisse & de sang.

Les Prêtres des Ostiaks se nomment Totébi. Ils expliquent les songes, prédisent l'avenir, conjurent les esprits, guérissent les malades, font les prieres & offrent les sacrifices. Ils sont appellés dans les occasions importantes : c'est par le moyen de leur tambour qu'ils découvrent la cause de la colere des dieux, & qu'ils apprennent par quels sacrifices on doit les appaiser.

Les sacrifices offerts en commun se font dans les bois. Le peuple se range avec componction autour de l'idole, du Sacrificateur & de la victime. Le Prêtre joint la priere aux cérémonies d'usage : il donne le signal avec sa verge de fer ; aussi-tôt l'un des assistants perce la victime de ses fleches, les autres la frapent avec des bâtons pointus ; en un instant elle est immolée. On traîne trois fois l'animal autour de l'idole, on fait bouillir ses chairs, on presse le sang que renferme son cœur, on en barbouille la statue & on mange le reste avec autant de joie que de dévotion. C'est toujours un

renne qu'on prend en ces occaſions pour victime : on ſuſpend à un arbre ſon bois, ſa tête & ſa peau.

On fait auſſi des ſacrifices pour obtenir la guériſon des maladies. Le malade tient une corde à laquelle eſt attachée la victime encore vivante. Le Prêtre fait une priere, le malade tire la corde, la victime eſt auſſi-tôt immolée, & les aſſiſtants en mangent pieuſement la chair autour du moribond. Plus on montre d'appétit, plus on lui marque d'amitié. S'il n'obtient pas de ſoulagement, on inſulte l'idole, on la renverſe, on la frappe, on la détruit.

Quand un Oſtiak a tué un ours, il ne lui rend guere moins d'honneurs qu'à ſes dieux ; car il craint que l'ame de l'animal ne ſe venge un jour ſur la ſienne dans l'autre monde. Il lui demande pardon dans ſes chanſons de lui avoir donné la mort, il ſuſpend la peau à un arbre, & ne paſſe jamais devant cette dépouille ſans lui rendre hommage.

CHAPITRE VI.

Maladies, remedes, funérailles.

TANT que les Ostiaks ont la force de se livrer au travail, ils conservent une santé inaltérable ; mais quand la vieillesse les oblige de garder la maison, la gale, le scorbut, les maux d'yeux, mille infirmités les assiégent. La petite vérole, si l'on en veut croire leurs traditions, a pénétré chez eux avant que les Russes entrassent dans leur pays, & s'est annoncée par les plus affreux ravages. Cette maladie plus cruelle encore, qui fait succéder de longues souffrances aux courtes douceurs de l'amour, ne leur est pas inconnue ; soit, comme on l'a supposé, qu'elle fût naturelle à la Sibérie comme à quelques contrées de l'Amérique, soit qu'elle y ait été apportée par les prisonniers Suédois, qui, dans le sein même du plaisir, se vengeaient de leur défaite & de leur captivité.

Les Prêtres Ostiaks qui sont, en même temps sorciers, & en même temps encore médecins, & qui réunissent les trois grands moyens de captiver l'espece humaine, guérissent les ulceres & les maux externes en brûlant la peau avec une sorte d'agaric qui naît sur le bouleau, & auquel ils mettent le feu. Ils ordonnent pour la colique de la graisse de poisson fondue qu'il faut boire toute chaude. Ils appliquent sur les blessures une sorte d'onguent composé de goudron & de suif; mais ils font un usage encore plus fréquent de leurs sortiléges & de leurs prestiges.

Si le mal résiste aux remedes & aux grimaces révérées du prêtre-médecin, si le malade meurt, il est enterré le même jour. Son corps est traîné jusqu'à la fosse par un renne, qui est ensuite sacrifié & mangé en l'honneur du défunt. Le convoi des riches est suivi de trois traîneaux vuides, tirés par des rennes qui sont immolés, & l'on renverse les traîneaux sur la tombe. Il convient, sans doute, à des



TANT
ſe livrer
ſanté in
leſſe les
gale, le
infirmit
ſi l'on e
pénétr
entraſſ
noncé
malad
céde
dou
co
q

barbares de croire que la destruction doive suivre les hommes puissants au-delà du tombeau.

Les apothéoses, communes chez les Grecs & chez les Romains, se retrouvent chez les Ostiaks. Ils réverent, comme des divinités inférieures, ceux qu'ils estimaient & qui ne sont plus. La poupée qui représente un illustre mort a un rang avec les autres idoles. Ils lui présentent de même à manger, ils la barbouillent de même de graisse & de sang.

Les veuves consacrent de semblables poupées à leurs défunts époux, & les mettent coucher avec elles; quand elles prennent leurs repas, elles ne manquent pas de leur faire leurs portions. Chez nous les femmes se contentent de pleurer des époux que souvent elles détestaient; là, elles en font des dieux.





TROISIEME SECTION.

Des Vogoules ou Vogoulitchs.

CHAPITRE I.

Portrait, caractere & mœurs des Vogoules.

LES Vogoules habitent des contrées couvertes de forêts aux environs de la Losva, de la Sosva & de la Toura, & dans la Permie ; ils vivent dans des endroits si cachés, que les Russes connaissent à peine leurs asyles. Le nom qu'ils se donnent eux-mêmes est Mantsi. On les rapporte à la race fennique, parceque leur idiôme paraît, en grande partie, dérivé du finois : mais il en differe aussi par un grand nombre d'expressions qui semblent en faire une langue particuliere. Leurs traits, leur port, leur accent, la couleur de leurs cheveux les rapprochent bien plus des Kalmouks que

des Finnois. Ce ſont eux, peut-être, qui deſcendent ſeuls de ces Ougres ou Ouigours répandus autrefois dans les mêmes contrées : devenus enſuite voiſins de pluſieurs peuplades de race fennique, & mêlés avec elles, ils en auront adopté la langue au moins en partie, & cette conformité accidentelle de leur idiôme avec celui des Finnois aura perſuadé aux Savants que toute la race fennique deſcendait des Ouigours. Pour réſoudre ces doutes, il faudrait connaître ſuffiſamment la langue hongroiſe, tous les dialectes de la langue fennique & pluſieurs langues orientales.

Les traditions conſervées par les Vogoules leur apprennent qu'ils ſont établis depuis des temps immémorables dans le pays qu'ils habitent encore. Leur taille eſt médiocre ; leurs cheveux ſont noirs & plats, leur barbe claire. Ils ont la face large, les joues plates, le nez écraſé & même preſque entièrement oblitéré ; on ne leur voit que des narines : leurs yeux, petits & peu ouverts,

ſont exceſſivement éloignés l'un de l'autre : leur teint eſt d'un brun jaunâtre, & toute leur figure eſt affreuſe.

Leur extérieur inſpire l'effroi, mais leur caractere raſſure. En les privant de la beauté, la nature plus généreuſe leur a donné la bonté. La bienveillance eſt leur premier penchant; mais, jaloux de leur liberté, ils ſont toujours prêts à ſe révolter contre l'oppreſſion.

Habitants des forêts, menant une vie ſauvage comme elles, ils doivent être ignorants, mais ils montrent de l'intelligence. Ils ſe diviſent par tribus; chaque village eſt ordinairement compoſé d'une ſeule famille & le plus âgé en eſt le chef.

Ce n'eſt pas un peuple errant, puiſqu'il a des demeures permanentes; ce n'eſt pas non plus un peuple ſédentaire, puiſqu'il change deux fois par an de demeure : mais il revient conſtamment aux approches de l'hiver dans les aſyles qu'il habitait les hivers précédents, & les quitte dans la belle ſaiſon pour retourner à ſes maiſons d'été.

Les huttes d'hiver ne ſont pour les Vogoules Septentrionaux qu'un aſſemblage de perches couvert de gazon. Ceux du Midi ont des huttes quarrées, & garnies de larges bancs qui leur ſervent de lits. Le plancher ſupérieur eſt plat : une ouverture eſt ménagée au milieu pour faire ſortir la fumée : les portes ſont tournées du côté du Levant ou du Nord. Une ſorte de grenier ou de magaſin dépend toujours de ce bâtiment.

Les cahuttes d'été ſont conſtruites de perches ou de branches d'arbres, raſſemblées en pointe vers le haut & couvertes d'écorces de bouleau.

Quoique ces eſpeces de Sauvages ſoient obligés de déménager deux fois l'an, ils n'en ſont guere plus embarraſſés ; tous leurs meubles & tous leurs uſtenſiles ſont légers & peu nombreux. Leur vaiſſelle n'eſt que de bois de bouleau. Les canots dont ils ſe ſervent pour la pêche ſont faits d'écorces du même arbre, couſues avec des nerfs de rennes & enduits de goudron. Les patins, qui leur ſont néceſ-

faires pour courir sur la neige, ont cinq pieds de longueur; mais ce sont des planches fort minces, sur lesquelles on colle avec du sang de rennes des peaux du même animal. Le berceau des enfants est une écorce que la mere porte aisément sur son dos en voyage, & qu'on attache dans les autres temps à quelque coin de la hutte. Quelques vaches, des brebis, des porcs suivent la famille : il est rare qu'un Vogoule ait des chevaux; ceux qui sont le plus reculés vers le Nord entretiennent des rennes.

La chasse fait la principale occupation de ce peuple. Ils y emploient toutes sortes d'armes & toutes sortes de piéges. Quelques familles ou villages possedent des parcs enclos qui ont plus de trois lieues d'étendue; mais cela ne les empêche pas de se répandre au loin à la poursuite des animaux sauvages.

Les Vogoules mangent indifféremment de tous les animaux que la chasse leur procure, oiseaux, quadrupedes, animaux frugivores ou carnaciers : toute

chair est assez délicate pour eux ; l'exercice & la faim en relevent le goût. Ils ne cultivent pas la terre, mais ils profitent de toutes les richesses qu'elle ne vend pas au prix du travail, & ne négligent pas de recueillir les baies sauvages. Dans les temps de disette, ils se font un bouillon avec des os pilés. Mais le pain, la farine, les différents gruaux sont de tous les aliments ceux qu'ils estiment le plus. Un voyageur qui leur donne un morceau de pain, reçoit de leur reconnaissance un riche présent de martres zibelines ou de quelques autres pelleteries.

Ce peuple peu nombreux occupe, comme tous les peuples chasseurs, une grande étendue de pays. La paresse, la négligence, des fêtes multipliées, l'ivrognerie, le soumettent à une grande misere.

L'habit de parure des hommes est celui des paysans Russes ; c'est une espece de tunique, qui laisse le haut de la poitrine à découvert, qui se croise sur l'estomac & le ventre, & qui est serrée par une ceinture ; en hiver, une pellice

à-peu-près de la même forme, de larges caleçons, des bandes d'étoffe de laine qui entourent la jambe plusieurs fois, des especes de pantoufles de nattes qui couvrent à peine le bout du pied, & qui sont contenues par des ficelles.

Les femmes portent des chemises brodées de différentes couleurs & serrées par une ceinture. Elles mettent par-dessous des caleçons. Leurs pellices sont semblables à celles des hommes. Elles ont des anneaux, des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles de verre coloré. Leurs cheveux sont renfermés sous un bonnet orné de verroteries & de pieces de monnaie, & auquel est attaché un mouchoir qui leur pend entre les épaules : les filles restent la tête découverte & font plusieurs tresses de leurs cheveux.

Souvent les Vogoules prennent deux femmes à la fois. Ils les achetent ; mais le prix en est proportionné à leur pauvreté. Une jeune fille se paye ordinairement moins d'un louis de notre monnaie, &, pour quatre louis au plus, on peut avoir le choix de la plus belle.

L'amant convient du prix, le paye, emmene sa maîtresse, & le lendemain elle est sa femme. Le mariage n'est accompagné d'aucune cérémonie, n'exige aucune dépense, n'est marqué par aucune fète. Quelquefois cependant le nouvel époux invite ses amis, leur donne un repas, & leur procure le plaisir de la danse. Le chant est fort simple, la danse n'est pas désagréable. Le danseur & la danseuse prennent chacun le bout d'un mouchoir; ils s'avancent à petits pas mesurés, tournent ensemble, montrent de la souplesse dans leurs mouvements & leurs attitudes, & font des passes variées qui ne manquent pas de graces.

Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques & ne s'y distinguent pas par leur adresse. Regardées comme impures pendant les six semaines qui suivent leurs couches, elles sont alors obligées de manger seules. C'est dans le temps que leur état exige le plus de secours, qu'elles vivent dans l'abandon.

CHAPITRE II.

Religion, fêtes, sacrifices.

LES Vogoules donnent au Dieu ſuprême le nom de Torom; il eſt le maître de la nature entiere, & tous les Dieux lui ſont ſoumis. Ils croient qu'il habite le ſoleil, ce qui ne les empêche pas de regarder le ſoleil lui-même, la lune, les nuages, & tous les phénomenes dont ils ſont frappés, comme autant de divinités différentes.

Leur principale fête eſt celle qu'ils célebrent pour marquer le retour de l'année. Il l'appellent Elbol, ou la deſcente de Dieu, parcequ'elle revient avec le printemps, & qu'il ſemble que Dieu deſcende alors lui-même ſur la terre pour rendre la vie à la nature. Ce grand jour eſt dédié à Torom & au ſoleil. Ils ont encore une autre fête générale & moins ſolemnelle, qu'ils appellent Ankob. Ils la célebrent dans le ſecond mois. On ne parlera pas de leurs fêtes particulieres.

Quand le peuple est rassemblé dans le Kérémet, quand la victime est immolée, quand les chairs en sont bouillies, le prêtre, ou le vieillard qui remplit les fonctions sacerdotales, met dans un plat le cœur, le foie, la tête, les poulmons, & les pose sur l'autel. Il y range aussi les pâtisseries & les liqueurs présentées en offrande. Cependant le feu est allumé dans la pierre qui sert d'autel : on y jette la cervelle, & pour qu'elle brûle plus aisément, on l'arrose de suif. Pendant qu'elle se consume, le prêtre fait des prieres avec autant de recueillement que de ferveur. Il distribue ensuite aux assistans la chair des victimes, dont on mange une partie avec beaucoup de dévotion. Quand le sacrifice est terminé, la tête & la peau de la principale victime sont suspendues à un arbre, près du Kérémet ; les autres peaux sont réservées pour le sacrificateur, & les os sont enfouis dans la terre. Les offrandes multipliées rendent souvent les cérémonies très longues. Chacun retourne enfin dans son village, emportant les restes des victimes :

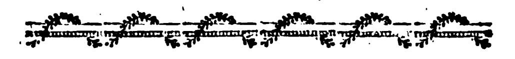
les familles se rassemblent pour en faire un repas; & le jour, commencé par des actes religieux, prolongé par le plaisir, est terminé par la licence & l'ivresse.

On choisit ordinairement les jours de fêtes pour l'accomplissement des vœux. Mais on offre dans les maisons des sacrifices particuliers pour obtenir la guérison des maladies : les cérémonies sont les mêmes, mais les victimes sont moins nombreuses.

Quoique les Vogoules passent leur vie près des marais ou dans des bois qui pompent & recelent l'humidité de l'air, ils ne sont pas sujets au scorbut; avec peu de maladies, & sans aucune connoissance de la médecine, ils parviennent souvent à une grande vieillesse.

Ils enterrent les morts dans les bois, entre des planches, & la tête placée du côté du nord. Ils mettent dans la fosse les armes & les ustensiles du défunt. Si l'on en excepte les Kamtchadales, c'est de tous les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici, le seul qui n'accompagne point


STANFORD LIBRARIES



QUATRIEME SECTION.

Des Votiaks.

CHAPITRE I.

Extérieur, induſtrie des Votiaks.

Les Votes ou Votiaks ſe nomment eux-mêmes *Oudy*. Partagés en différentes tribus, ils vivent dans le gouvernement de Kazan, & ſe répandent juſques dans celui d'Orenbourg.

Leur langue eſt un dialecte de l'idiôme fennique, & l'on ne peut méconnoître en eux une nation finnoiſe : aucune n'a conſervé plus de reſſemblance avec les Finnois occidentaux, ſeuls déſignés par ce nom que nous ſommes obligés de rendre générique. Leur taille eſt moyenne, comme celle des peuples de la même famille. Quoiqu'on trouve chez eux des cheveux de différentes couleurs, la couleur rouſſe

domine, & c'eſt encore un caractere particulier à la race fennique. Leur parfaite conformité avec les Finnois proprement dits, ne doit pas étonner, s'il eſt vrai qu'ils aient anciennement vécu ſur les bords de la Néva, & qu'ils ne ſe ſoient retirés à l'Orient, que pour ne pas embraſſer le chriſtianiſme. Il eſt certain du moins qu'un peuple nommé Vote, dépendant de la république de Novgorod, occupait autrefois une partie de l'Ingrie.

Les Votiaks ſont bons, pacifiques, ſobres, hoſpitaliers. Comme chaque nation n'a qu'un petit nombre d'idées qui leur ſoient propres; comme la ſomme ne s'en accroît que par la communication des individus entre eux & des peuples avec les peuples; comme les connaiſſances & l'induſtrie des nations éclairées ne ſont autre choſe que la maſſe de l'expérience, des obſervations, des découvertes réunies d'un grand nombre de nations différentes & d'une longue ſuite de ſiecles; comme enfin les Votiaks évitent ſoigneuſement de communiquer avec les étran-

gers, ils ne peuvent avoir des idées très-nombreuses ni fort étendues. Leur esprit est borné, mais intelligent : Gmelin faisait voir sa montre à un Votiak, & lui apprenait comment cette machine indique les heures. » J'entends, reprit le sauvage, » c'est un soleil en petit (1). »

Ils ne divisent pas le temps par années, mais ils ont des mois lunaires, & leur donnent des noms tirés des phénomenes qui frappent leurs sens. Ils appellent le mois de mars, le mois qui dissout la glace ; & le mois de juin, le mois où le soleil s'arrête. Cet usage qui leur est commun avec la plupart des peuples dont nous avons déjà peint les mœurs, est bien plus philosophique que le nôtre. En nommant le mois, ils donnent une idée des effets naturels qu'on observe dans son cours : mais quelle idée relative à cet objet, peuvent réveiller en nous les noms de quelques Dieux du Paganisme ou de quelques oppresseurs des Romains ?

---

(1) Le chef d'une des îles de la société fit la même réponse au capitaine Cook.

Le jour qui répond à notre vendredi, eſt pour eux un jour de repos. Ils n'entreprennent rien le mercredi, le regardent comme malheureux, & l'appellent le jour de ſang.

Soumis autrefois à la domination des Tatars, ils menaient une vie errante; devenus ſujets des Ruſſes, ils ont adopté la vie ſédentaire. Mais en ſe rendant agricoles, ils n'ont pas abandonné l'utile exercice de la chaſſe; ils ſe ſont adonnés à l'éducation des abeilles; & ces mouches laborieuſes, qu'ils laiſſent conſtruire leurs travaux dans les arbres creux de leurs forêts, ſont en quelque ſorte ſauvages à la fois & domeſtiques.

Quelques uns d'entre eux s'occupent avec aſſez d'adreſſe des ouvrages du tour: ils font des taſſes, des cuillers, des fuſeaux, & connaiſſent la fabrication d'un vernis qu'ils répandent ſur leur vaiſſelle de bois, qui en bouche les pores, la rend facile à nettoyer, & en aſſure la durée.

Les femmes taillent & couſent les habits de toute la famille. Leur induſtrie ne

ſe

ſe borne pas à raſſembler des peaux d'animaux pour s'en vêtir : elles ne ſont déjà plus étrangeres à des arts plus difficiles ; elles ſavent filer le chanvre & l'ortie, en tiſſer de la toile, convertir la toiſon des brebis en un feutre groſſier, & même fabriquer un gros drap qui ſuffit à leurs beſoins. Leur politeſſe conſiſte, au lieu de s'embraſſer, à ſe donner réciproquement de petits coups ſur l'épaule.

Autrefois les Votiaks avaient leurs ſouverains ; ils n'ont plus même de nobles, ſoit que les familles de leurs anciens chefs ſe ſoient éteintes, ſoit que, ſous une domination étrangere, elles ſoient inſenſiblement tombées dans l'obſcurité.

Ils vivent raſſemblés dans des villages mais ils ont conſervé de leur ancienne vie errante l'indifférence pour la demeure qu'ils ont adoptée. Le moindre dégoût, la plus légere incommodité, la plus faible eſpérance de quelques nouveaux avantages, ſuffit pour décider l'émigration d'un village entier. Tous les habitants partent à

la fois, & vont loin de là se fonder un nouvel asyle qu'un autre caprice leur fera peut-être abandonner de même.

Soit crainte, fierté ou superstition, ils construisent leurs villages toujours loin de ceux des Russes: ils ne souffrent pas que des étrangers assistent à leurs repas, ni qu'ils bâtissent des maisons sur le terrein qu'ils se sont choisi.

CHAPITRE II.

Mariages des Votiaks.

Il est rare qu'un Votiak ait à la fois plus de deux femmes. On les paye encore moins cher que chez les Vogoules, & leurs parents leur donnent en dot à peu près autant qu'ils reçoivent. Cette conformité de moyens est la premiere condition des mariages; & l'intérêt, même chez des peuples simples & pauvres, forme seul une union qui devrait être celle des cœurs.

Mais souvent, pour épargner les frais un amant accompagné de ses amis va enlever sa maîtresse jusques sur la nat

qui lui ſert de lit. Qu'une jeune fille s'écarte dans la campagne, elle riſque bien de priver ſon pere de la ſomme qu'elle doit lui rapporter ; il n'eſt pas rare qu'elle ſoit enlevée par un inconnu. Malheur aux raviſſeurs qui ſont attrapés en chemin, & qui ne ſont pas les plus forts : ils n'en ſont pas quittes pour renoncer à leur proie, & de rudes coups ſont le prix de leur galante expédition. Mais dès que la fille eſt entrée dans la maiſon de celui qui l'a ravie, ſes parents ont perdu tous leurs droits ſur elle, ils ne peuvent rien exiger de ſon époux, & s'il leur fait quelques préſents, c'eſt pour appaiſer un courroux dont il n'a plus rien à craindre.

Le mariage eſt accompagné de quelques cérémonies religieuſes. Les amis s'aſſemblent ; la future épouſe eſt dans une chambre ſéparée, où les femmes s'occupent à la parer, & lui font remplacer ſes habits de fille par ceux de ſon nouvel état. Elle entre enfin dans la chambre d'aſſemblée, mais elle s'arrête à la porte & elle y reſte aſſiſe ſur une piece de feu-

tre : le prêtre cependant fait aux Dieux l'offrande d'un verre de biere & les prie d'envoyer aux nouveaux époux des richesses, d'abondantes moissons & une nombreuse postérité. La priere finie, elle se leve; les deux époux boivent la liqueur de l'offrande, & dès ce moment ils sont unis. Une jeune fille apporte ensuite aux assistants de la biere ou de l'hydromel : la nouvelle mariée se met à genoux devant chacun d'eux pour les engager à boire, & elle ne se releve qu'après qu'ils ont accepté. Un repas, des chants & des danses occupent & terminent cette journée.

Mais quelques jours après, le beau-pere vient visiter son gendre, lui fait quelques présents & emmene sa fille avec lui. Elle reste plusieurs mois & quelquefois un an entier dans la maison paternelle: elle y reprend l'habit de fille, elle travaille pour ses parents & pour elle; les deux époux sont enfin rendus l'un à l'autre, & cette réunion est célébrée par de nouvelles fêtes.

L'habit des femmes est une robe sans

plis, avec des manches longues & étroites, comme celles que nos femmes appellent en amadis, mais fendues par le milieu, pour y pouvoir paſſer l'avant-bras. Cette robe eſt ſerrée par une ceinture dont les bouts ſe prolongent & reſtent flottants. Leurs cheveux, coupés aſſez courts par-devant, & rabattus ſur le front, ſont raſſemblés par-derriere en forme de chou, & couverts d'un voile qui flotte ſur le dos, & deſcend au-deſſous des reins. Ce voile eſt attaché à un tour de tête fort étroit & fait d'écorce de bouleau, auquel tient de chaque côté une bandelette large de deux doigts, qui pend entre les épaules, revient ſur la poitrine, deſcend fort bas, & eſt ornée de franges & d'étoffe découpée. Le vêtement des filles eſt le même pour la forme, mais la coeffure eſt différente; elles ne portent qu'un bonnet terminé en pointe, orné de coraux, de jettons, de petites monnaies d'argent, & garni de pluſieurs rangs de rubans.

Les femmes Votiaques, à l'imitation

des payſanes Ruſſes, vont accoucher dans un bain de vapeurs; & c'eſt peut-être le meilleur moyen qu'on ait jamais imaginé pour ſeconder le travail de la nature & faciliter l'enfantement. Dès que l'enfant eſt venu au monde, le pere immole un belier blanc au Génie tutélaire du nouveau-né; les amis, les parents ſe raſſemblent pour manger leur part de la victime & ſe livrer à la joie.

CHAPITRE III.

Religion.

GMELIN, qui n'a vu les Votiaks qu'en paſſant, doute s'ils rendent quelques honneurs à la divinité. Ce ſont en effet les peuples les plus religieux de tous les Idolâtres du Nord; mais comme ils ne ſont pas éclairés, ils ſont auſſi, plus qu'aucun autre, livrés à de folles ſuperſtitions.

Ils appellent le Maître des Dieux Inmar: il réſide dans le ſoleil, & c'eſt de ce trône enflammé qu'il gouverne la na-

ture. Mouma-Kaltſina eſt ſa mere : le genre humain, les animaux, la nature entiere doivent à cette Déeſſe leur fécondité. Chounda-Mouma, épouſe d'Inmar, eſt la mere des divinités inférieures & du ſoleil, qui eſt en même temps un dieu & le ſiége du plus puiſſant des dieux.

Chaitan ou Satan, chef des dieux malfaiſants & habitants des eaux, n'a qu'une jambe, encore eſt-elle torſe : il n'a qu'un œil, mais cet œil eſt d'une grandeur effrayante. Il préſide au mal, il préſide à la mort : il étouffe les hommes en leur inſinuant dans la bouche ſon énorme mamelle.

La vie n'eſt qu'un paſſage : c'eſt un temps d'épreuve que ſuivra la peine du crime, la récompenſe de la vertu. Les bons jouiront de tous les plaiſirs dans un monde fortuné : les méchants ſeront jettés dans le Kouratſin-inti, dans le lieu brûlant, & précipités dans des chaudières de poix bouillante.

Les Votiaks ont des Prêtres qu'ils nomment Touni, chargés d'adreſſer aux

des payſanes Ruſſes, vont accouc
un bain de vapeurs; & c'eſt
meilleur moyen qu'on ait
né pour ſeconder le trav
& faciliter l'enfantem
fant eſt venu au mon
un belier blanc au C
veau-né; les ami
blent pour ma
me & ſe livr

CH , on
oie, le ſang
brûlés en l'honneur
G s cérémonies ſe terminent
qu ants, des danſes, des feſtins.
q mble qu'on aſſiſte aux fêtes de la
Grece.

Celle du printemps doit être également célébrée par les deux ſexes, & perſonne n'eſt exempt d'y apporter des offrandes. On ne peut y paraître qu'après s'être bien lavé; car la propreté du corps, ſymbole de la pureté de l'ame, a été con-

... avec elle par les nations igno-
... Comme on lave avec de l'eau les
... matérielles du corps, elles ont
... aussi nettoyer avec de l'eau
... rales du vice : c'est ainsi
... se purifient dans le Gan-
... ite du même sophis-
... ns n'osent adresser
... près s'être net-

... d'une ma-
... sacrifie à Inmar
... sur le bord d'une ri-
... e prie de défendre à Chaitan
... re du mal aux hommes. Pendant que le Sacrificateur fait bouillir la chair de la victime, chaque pere de famille frappe l'air de son bâton, en disant à l'esprit malin : *Retire-toi de moi.* On tue dans le village un chien ou un chat à coups de fleches, on lui attache une corde au cou, on le tire dans l'eau en suivant le cours de la riviere jusqu'à ce qu'on soit arrivé au lieu du sacrifice ; là on le frappe, on le bâtonne, & l'on jette

dieux les prieres des fideles : ils ont des Sacrificateurs dont la fonction est de présenter les offrandes à l'autel, d'y conduire, d'y frapper la victime : ils ont des Sorciers, qui entretiennent des intelligences avec les puissances malignes, & qui peuvent enchanter les hommes & les animaux.

Le retour des saisons, la coupe du foin, la moisson, les semailles sont célébrés par des fêtes. Les victimes, les offrandes sont rangées par le Prêtre autour de l'autel; on fait des libations, on apporte des gâteaux; le foie, le sang des victimes sont brûlés en l'honneur des dieux : ces cérémonies se terminent par des chants, des danses, des festins. Il semble qu'on assiste aux fêtes de la Grece.

Celle du printemps doit être également célébrée par les deux sexes, & personne n'est exempt d'y apporter des offrandes. On ne peut y paraître qu'après s'être bien lavé; car la propreté du corps, symbole de la pureté de l'ame, a été con-

fondue avec elle par les nations ignorantes. Comme on lave avec de l'eau les taches matérielles du corps, elles ont cru pouvoir aussi nettoyer avec de l'eau les taches morales du vice : c'est ainsi que les Indiens se purifient dans le Gange ; c'est par une suite du même sophisme que les Mahométans n'osent adresser leur priere au Ciel, qu'après s'être nettoyés dans le bain.

Quand un village est frappé d'une maladie épidémique, on sacrifie à Inmar une brebis noire sur le bord d'une riviere : on le prie de défendre à Chaitan de faire du mal aux hommes. Pendant que le Sacrificateur fait bouillir la chair de la victime, chaque pere de famille frappe l'air de son bâton, en disant à l'esprit malin : *Retire-toi de moi.* On tue dans le village un chien ou un chat à coups de fleches, on lui attache une corde au cou, on le tire dans l'eau en suivant le cours de la riviere jusqu'à ce qu'on soit arrivé au lieu du sacrifice ; là on le frappe, on le bâtonne, & l'on jette

enfin à la riviere l'animal, la corde & les bâtons.

Un homme attaqué de maladie sacrifie un coq aux Eaux, ou plutôt au Génie malfaisant qui fait dans les eaux sa demeure. On jette dans l'eau une portion de la victime en disant : « Eaux irritées, je vous fais cette offrande, rendez-moi la santé ». On en brûle aussi une partie en disant : « O Feu, porte cette offrande à la divinité ».

On ne peut changer de demeure sans offrir à Inmar une brebis noire ou au moins du gruau.

La même timidité qui, bien plus que la raison, rend les Votiaks religieux, leur fait voir par-tout des présages funestes. Victimes d'une folle superstition, ils ne peuvent faire un pas, ils ne peuvent rien voir, rien entendre, sans être saisis d'effroi. Un pic noir qui vole sur leur chemin, un corbeau, un hibou qui s'arrête sur le toit de leurs maisons, leur annoncent la mort, ou du moins une grave maladie. Tuer une hirondelle ou un pigeon,

même par inadvertence, c'eſt ſe préparer de grands malheurs, c'eſt riſquer la perte entiere de ſon troupeau. Non-ſeulement ils ont des jours malheureux, mais, pendant une partie de la belle ſaiſon, l'heure du repas n'eſt jamais ſans danger. Si le tonnerre eſt tombé ſur un arbre, ils croient qu'il a tué le démon qui l'habitait; ils croient qu'un ours qu'on a frappé, reconnaîtra toujours ſon ennemi; ils regardent même le nom de cet animal comme un préſage funeſte & ils évitent de le prononcer. Quand ils doivent paſſer une riviere, ils tremblent d'être pris pour victimes par le démon qui l'habite : mais ils eſperent l'appaiſer en jettant dans l'eau une poignée d'herbe & en diſant : *Ne m'arrête pas.*



CHAPITRE IV.

Cérémonies des funérailles.

Ils lavent les morts, ils les parent; ils leur attachent à la ceinture un couteau dont ils cassent la pointe. Jusqu'à ce qu'on emporte le corps, on brûle devant lui un cierge de cire, & on lui met un pâté sur la poitrine. Quand il est descendu dans la fosse, on lui jette quelques pieces de monnaie. Il est placé entre des planches, & on n'oublie pas d'enterrer avec lui un chaudron, une hache & tous les ustensiles les plus nécessaires. Aussi-tôt que la fosse est recouverte, on brûle dessus quelques cierges, on jette sur la terre quelques morceaux d'œufs durs, & l'on dit au défunt: « Que cette « offrande puisse te plaire!

Mais, après cette cérémonie, il faut se purger de la souillure qu'on a contractée. On allume un feu dans une cour: tous ceux qui ont assisté aux funérailles sautent par-dessus les flammes, ils se

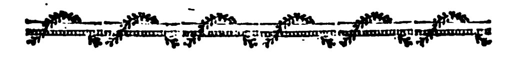
frottent les mains de cendres, se lavent, changent d'habit & font ensemble un repas.

Trois jours après, les amis & les parents du défunt se rendent à sa maison: ils y mangent de la pâtisserie & boivent de la biere; mais ils commencent par en faire une libation dans la cour en l'honneur du mort. Le septieme jour, ils sacrifient une brebis & le quarantieme une bête à corne ou un cheval. On fait au mort sa portion & le reste de la victime est mangé par les vivants.

Les Votiaks ont chaque année une fête funéraire, un jour de commémoration générale des morts. Chacun se rend sur la fosse de ses parents ou de ses amis, y brûle des cierges, y fait un repas & laisse sur la tombe quelques portions des mets. La plupart de ces usages du chamanisme ont été conservés par les nations éclairées de l'Asie, d'où ils ont passé dans l'Europe payenne. Les Romains célébraient au mois de Février une fête qu'ils nommaient *Feralia*, parcequ'on portait

ce jour-là de la viande ſur les tombeaux. Devenus chrétiens, ils la conſerverent encore, & les évêques eurent beaucoup de peine à l'abolir. Les repas funéraires, la coutume de laiſſer quelques plats ſur la tombe des morts, font partie des rits chinois, comme on le voit dans le *Mencius*, ou *Meng-Tſou*.





CINQUIEME SECTION.

Des Mordvans.

CHAPITRE I.

Mœurs, usages, religion des Mordvans.

La nation des Mordvans est répandue près de l'Oka & du Volga, dans les gouvernements de Nijégorod & de Kazan, & s'étend jusques dans celui d'Orenbourg. Autrefois soumise aux Tatars, elle avait ses princes particuliers, dont la race s'est éteinte. Elle était alors plus reculée vers le nord & occupait les bords du Volga, aux environs d'Iaroslavle, de Galitch & de Kostroma.

Long-temps mêlée avec les Tatars, elle a adopté un grand nombre de mots de leur langue. Elle est d'ailleurs partagée en deux tribus, dont chacune a son idiôme particulier & qui ne s'entendent mu-

ſedent plus de deux cents eſſaims, conſtruiſent leurs travaux ſur des arbres & ne s'apperçoivent pas qu'elles ont des maîtres.

Les Mordvans ont, peut-être plus qu'aucun autre peuple, conſervé le chamaniſme dans toute ſa pureté. Ils n'ont point d'idoles & ne croient pas que l'homme puiſſe repréſenter l'Etre tout-puiſſant qui gouverne la nature. M. Pallas aſſure même qu'ils n'ont jamais reconnu de divinités ſecondaires. Pendant que tant de nations éclairées partageaient follement la puiſſance divine entre le maître des Dieux & les Dieux inférieurs, des Sauvages inconnus adoraient un ſeul Dieu ſur les bords glacés du Volga. Ils lui donnent le même nom qu'au ciel & ils ont cela de commun avec les Chinois : mais ce n'eſt pas le ciel matériel qui reçoit leurs vœux & leurs offrandes; c'eſt l'Etre immenſe, incompréhenſible, dont la puiſſance embraſſe tout, & qui commande aux cieux & à tout ce qui exiſte. Ils lui ſacrifient dans la profondeur des forêts,

& lui rendent hommage des bienfaits qu'ils doivent à ſa clémence.

Ils connaiſſent des plantes médicinales, en ont toujours dans leurs maiſons, & n'ont pas recours dans leurs maladies aux vains preſtiges des ſorciers. Ils enterrent les morts avec leurs plus riches habits, font un feſtin ſur la foſſe, & y laiſſent un peu de nourriture. On fait des ſacrifices en l'honneur des morts, & les femmes viennent pleurer ſur les tombeaux.

CHAPITRE II.

Mariages des Mordvans. Parures de leurs femmes.

AVIDES de profiter du travail de leurs brus, les Mordvans marient ſouvent leurs enfants avant qu'ils ſoient nubiles. Quelquefois même ils les promettent dès le bas âge; cet accord ſe fait par l'échange des pipes. La jeune fille, promiſe ſans le ſavoir, n'eſt pas liée par cet engagement téméraire: mais le jeune homme ne peut diſ-

poſer de lui-même, qu'en payant un dédit.

On n'en voit guere qui aient pluſieurs épouſes à la fois; mais quand ils ont perdu leur femme, ils épouſent volontiers une de ſes plus proches parentes.

Les jeunes filles ſe payent ordinairement quarante à cinquante livres de notre monnaie. Quand le prix eſt fait, & quelques jours avant celui qui eſt arrêté pour la cérémonie du mariage, le pere du jeune époux ſe rend à la maiſon de la future épouſe qui lui eſt préſentée par ſes parents. On lui offre, en ſigne d'hoſpitalité, du pain & du ſel. Après un ſéjour de courte durée, il emmene, ou plutôt il entraîne ſa bru qui a le viſage couvert d'un voile, & qui pleure la perte de ſa liberté. Arrivé chez lui, il la place à table, toujours voilée, à côté de ſon fils. On ſert un grand pâté: il en coupe une tranche, la paſſe par-deſſous le voile de la jeune épouſe, & le leve en lui diſant, « Vois la lumiere, ſois heureuſe, « & deviens mere d'une nombreuſe poſ-

térité. » C'eſt en ce moment que les deux époux commencent à ſe voir, & déjà ils ſont unis. Alors les gens de la noce ſe livrent au plaiſir ; on boit, on chante, on danſe au ſon des inſtruments ; & les jeunes époux qui viennent peut-être à la premiere vue de concevoir l'un pour l'autre un dégoût réciproque, ſont plongés ſeuls dans une douleur ſecrete.

Le jour finit ; on veut conduire l'épouſe vers le lit nuptial : elle réſiſte, on l'entraîne ; elle redouble ſes efforts, & l'on eſt obligé de l'emporter ſur une natte. C'eſt en cet état qu'on la préſente à ſon époux, en lui diſant : « Tiens, loup, voici « la brebis. »

Les femmes de la tribu Erzianiene portent un bonnet fort élevé & brodé de pluſieurs couleurs, d'où pend par-derriere une longue bande chargée de petites chaînes & de plaques de métaux. Leur habillement de deſſous eſt une ſorte de tunique brodée en laine bleue & rouge : elle eſt attachée au collet par une petite agrafe, & ſur la poitrine, par une autre

agrafe très-large, d'o
ornements de cuivre &
de corail. Cette tuni
une ceinture, à laqu
derriere une piece qua
vée de broderies de di
& bordée de grains de
& de franges. Les fen
core à ces ornements
fêtes, & mettent une
ample dont les manch
demi-aune de large. D
clochettes, des grelots
loques qui brillent &
chargent leur parure, d
cessif. Elles portent tou
d'oreille, & ont à chac
de bracelets, à la mani
l'Inde.

Les filles se disting
par la coeffure. Elles n'

par des cordonnets de laine qui s'attachent à la ceinture, & on passe dans chacune une grosse aiguille chargée de jettons & de coraux.

Les femmes de la tribu Mokchanienne portent une coëffure plus basse, & qui n'a d'autre ornement qu'une broderie légere. Deux bandes étroites y sont attachées ; elles descendent sur la poitrine, sont garnies de petites monnaies d'argent, & se terminent par des chaînettes du même métal. L'agrafe qui retient la tunique sur la poitrine est accompagnée d'un large écusson d'où pendent plusieurs rangs de coraux. Des grains de verre de toute couleur leur servent de collier ; leur tablier est formé de quatre bandes qui se réunissent par de petites agrafes, & qui sont bordées de houpes & chargées de coris. Toutes ces parures sont moins riches que celle de nos femmes, mais elles ne sont guere moins recherchées ; & elles auraient aussi leur agrément, si elles accompagnaient la grace & la beauté.



SIXIEME SECTION.

Des Tchérémisses.

CHAPITRE I.

Du pays occupé par les Tchérémisses : de leurs qualités corporelles, de leur caractere.

Les Tchérémisses vivent dans les gouvernements de Nijégorod & de Kazan : on en trouve jusques dans la Permie, mais ils s'étendent principalement le long du Volga, & ils occupent de préférence la rive gauche de ce fleuve.

Leur langue, dérivée de l'idiôme fennique, s'est altérée par un mélange de mots russes & tatars : mais elle conserve encore assez de traits de son caractere primitif, pour faire reconnaître l'origine du peuple qui la parle.

Soumis autrefois aux Tatars, ils occupaient

paient des contrées plus méridionales & plus étendues, entre le Don & le Volga.

Les Ruſſes, en les ſoumettant à leur domination, les ont en même temps reſſerrés & repouſſés vers le Nord : ils leur laiſſerent cependant leurs princes, que leur foibleſſe & le peu de pouvoir qu'ils avaient ſur leurs ſujets empêchaient d'être redoutables : mais, avec le temps, ces princes ſont morts ſans laiſſer de ſucceſſeurs, leur race entiere s'eſt éteinte ou eſt tombée dans l'oubli, & des débris de ces familles qui fourniſſaient des ſouverains, il n'eſt pas même reſté une claſſe de nobles.

Les Tchérémiſſes ſont de taille médiocre : on voit cependant entre eux d'aſſez beaux hommes. La couleur brune de leurs cheveux & de leur barbe témoigne aſſez leur ancien mélange avec les Tatars. Farouches encore ou timides, ils évitent de communiquer avec les Ruſſes : leurs femmes ſur-tout craignent les regards des étrangers, ne ſortent preſque jamais de leurs habitations, & ne ſavent que leur langue.

Ainſi vivant toujours entre eux, bornés à leurs propres expériences, & ne recevant aucune inſtruction du dehors, ils ont dû conſerver leur ignorance primitive, que nous traiterions d'imbécillité, & qui n'exclut pas l'intelligence. Des voyageurs, fiers de leurs lumieres, & trop mauvais raiſonneurs pour avoir trouvé, par un retour ſur eux-mêmes, comment ils les avaient acquiſes, ont prononcé que les Tchérémiſſes étaient d'une extrême ſtupidité; d'autres, vraiſemblablement plus juſtes obſervateurs, leur accordent de l'eſprit naturel.

Je ne ſais ſi l'on peut donner le nom de villages aux grouppes d'habitations des Tchérémiſſes. Souvent on ne trouve que deux ou trois maiſons réunies, & jamais plus de trente. Ces maiſons ne ſont autre choſe que des cahutes de bois, conſiſtant en une étable & en une ſeule chambre où regne un large banc autour du mur. Les portes ſont fort baſſes, & l'on n'a pour fenêtres que des ouvertures très étroites: au défaut de vitres, on les bouche avec

une vessie de cochon, quelquefois avec un morceau de linge ou avec une écorce de bouleau assez mince pour avoir quelque transparence.

On ne construit pas comme chez nous des greniers au-dessus des maisons: on y supplée par un petit édifice élevé devant la porte, & soutenu sur quelques poutres; il sert de magasin pendant l'hyver, & d'habitation pendant l'été. Nous avons remarqué le même usage dans la plupart de nos peuplades orientales.

Quelquefois, où l'on avait trouvé la veille un village, on n'en voit le lendemain que les débris; les habitants l'ont détruit pour se transporter ailleurs.



CHAPITRE II.

Du vêtement des Tchérémiſſes.

LES Tchérémiſſes s'habillent à la maniere des payſans ruſſes, & déja nous avons donné la deſcription de cet habit; mais, à l'imitation des Tatars, ils ſe raſent la tête & les mouſtaches, & ne laiſſent croître que la barbe du menton. Ils relevent d'une broderie de laine colorée le collet & les poignets de leurs chemiſes, & portent au collet de leur habit un large revers qui reſſemble à un capuchon rabattu.

La coeffure de leurs femmes eſt d'une hauteur prodigieuſe. La baſe en eſt formée par deux rubans enrichis de coraux & de petites monnaies d'argent, ou du moins de plaques d'étain: l'un s'attache ſur le front & vient accompagner le cou; l'autre eſt arrangé par-derriere avec les cheveux. C'eſt ſur cette eſpece de fondement que porte un édifice cylindrique

fort élevé: il est construit d'écorce de bouleau recouverte de toile ou de pelleteries & surchargé de monnaies, de grains de verre, de franges. Une laniere, garnie des mêmes ornements, descend de ce bonnet entre les épaules.

Quelques femmes portent aux oreilles des anneaux avec de longs pendants de coraux ou de verre : d'autres se passent dans le trou des oreilles des fils de fer ou de laiton, dans la forme de ces boucles que nos femmes avaient adoptées, il n'y a pas long-temps, sous le nom de mirzas, & dont elles ne veulent déjà plus.

Ces femmes, si recherchées dans leur coëffure, négligent l'agrément de la chaussure; elles entourent leurs jambes d'une grosse étoffe de laine, & portent des pantoufles d'écorce de tilleul. Leur habit d'été est une chemise de grosse toile rayée, si étroite qu'elle semble collée sur la peau, & si courte qu'elle ne passe pas les genoux. Cet habillement serait encore plus indécent si elles ne portaient pas des caleçons: elles se serrent les reins d'une

laniere dont le cuir eſt caché par une broderie de coraux & de têtes de ſerpents; cette ceinture ſe termine par des franges & des breloques. Une femme ainſi parée ne peut faire aucun mouvement qu'on n'entende autour d'elle un cliquetis déſagréable. Elles mettent en hiver, par-deſſus cette chemiſe, une pelliſſe ou une longue & large robe de drap, bordée de pelleteries.

CHAPITRE III.

Induſtrie & maniere de vivre des Tchérémiſſes.

RÉPANDUS autrefois dans de plus vaſtes contrées, & peut-être moins nombreux encore qu'ils ne le ſont aujourd'hui, les Tchérémiſſes, pareſſeux alors comme le ſont tous les hommes quand le beſoin ne leur donne pas de l'activité, ne demandaient pas à la terre une ſubſiſtance qu'elle n'accorde qu'au travail : l'homme de la nature aime mieux em-

ployer sa légèreté que sa force, & craint moins la fatigue que l'assiduité. Il regarde comme une honte de s'attacher à la terre, de s'incliner vers elle pour la cultiver; mais il en parcourt volontiers la surface à la poursuite de l'animal qui le fuit. Tant qu'il jouira d'un assez grand espace pour vivre de la chasse, il refusera tout autre moyen de subsister. Il ne sera que chasseur, & c'est ce que furent autrefois les Tchérémisses. Resserré dans une enceinte plus étroite, il éleve des troupeaux, il devient pasteur; pour le rendre agricole, il faut que sa situation le force à cultiver la terre ou à périr.

Ce fut donc seulement après que les Russes eurent mis les Tchérémisses à l'étroit, que ceux-ci devinrent cultivateurs; ils ne passerent point par la vie pastorale, parcequ'on ne leur laissa pas l'étendue de terrein qu'elle exige, & parceque l'exemple des Russes, qu'ils n'eurent que la peine de suivre, leur épargna la lenteur naturelle du développement des idées & de l'industrie. Ils font d'abondantes mois-

ſons, & en échangent le ſuperflu avec leurs voiſins. Ils ont auſſi des potagers, & recueillent différentes ſortes de légumes & de racines: ils ſavent braſſer la biere, & ont même la malheureuſe induſtrie de tirer du miel une liqueur aſſez forte pour les enivrer.

Ils élevent des animaux: les plus riches ont trente chevaux, autant de bêtes à cornes & quelque menu bétail. Le cheval n'eſt pas ſeulement pour eux une bête de ſomme; ſa chair eſt le plus délicieux de leurs aliments: ils en aiment le ſang, le reçoivent dans des vaſes & le boivent, ou ils en font une ſorte de boudin en y ajoutant un mélange de graiſſe de mouton & de gruau.

Ceux qui habitent près des rivieres, ſe partagent en été entre la pêche & la culture. Tous ſont habiles à tirer de l'arc; & la chaſſe, qui fut leur premier genre de vie, fait encore en hiver leur plus douce occupation. Ils ſont adroits à dreſſer des embûches aux animaux; & quoiqu'ils faſſent eux-mêmes une grande conſom-

mation de gibier, ils en fournissent à toutes les villes voisines.

Ce n'est guere que dans le loisir de la vie policée qu'on sent le besoin de calculer le temps : on le perd trop souvent sans scrupule ; mais on sait du moins se rendre compte de ses pertes par heures, par minutes, par secondes. On sait à quel quart-d'heure on doit finir une chose inutile pour commencer une autre inutilité ; on sait dans quel moment on portera son ennui dans une société déjà trop ennuyée ; dans quel autre on risquera sur un funeste tapis sa fortune, son honneur, & quelquefois la vie d'une famille entiere. Le talent & la vertu, le vice & le crime comptent les instants pour affliger & pour avilir, pour secourir & pour honorer l'humanité. C'est, comme nous l'avons vu, ce que font bien imparfaitement les Sauvages & les Barbares ; le temps coule pour eux, sans qu'ils observent sa course : les Tchérémisses ne savent le partager ni par années, ni par mois ; mais ils ont des se-

maines dont ils désignent les jours par des noms qu'ils ont reçus des Tatars. Ils ont une mesure commune des distances qui répond à peu près au mille d'Allemagne.

Les femmes savent filer le chanvre, en faire une toile, la broder, & coudre les habits.

Nous avons détaillé en peu de lignes toutes les branches de l'industrie de ce peuple encore neuf; & cette industrie si bornée, ils l'ont reçue de l'étranger. Soit dégoût, soit indolence, on ne trouve chez eux d'autre métier que celui de tailleur : instruments nécessaires à l'agriculture, couteaux, ciseaux, ils demandent tout aux Russes; ce sont les Russes qui leur fournissent tous les ornements dont se parent leurs femmes, les draps, les étoffes, & qui reçoivent en échange des pelleteries de différentes especes. Enfin, il n'est aucun peuple qui n'ait une tradition, altérée, il est vrai, par le temps & par le penchant qu'ont les hommes pour l'exagération & pour le merveilleux; les

Tchérémisses n'en ont aucune : ils ne sont pas encore assez avancés pour tromper les autres ni pour se tromper eux-mêmes ; ils savent si peu de chose, qu'ils ne savent pas même de mensonges.

La plupart vivent dans une grande pauvreté ; peu rusés, peu hardis, moins prompts qu'assidus au travail, comment seraient-ils riches ?

CHAPITRE IV.

Mariages des Tchérémisses.

On trouve des Tchérémisses qui ont jusqu'à quatre femmes. Souvent un pere marie son fils à l'âge de cinq ou six ans : une autre bizarrerie se joint à cet usage singulier & le rend encore plus condamnable ; c'est qu'il n'est pas permis de marier les filles avant l'âge de quinze ans. Le pere de famille, en serrant des nœuds si mal assortis, ne pense qu'à faire entrer dans sa maison une ouvriere de plus : peu lui importe de contrarier l'indication de la nature qui flétrit souvent la beauté des

femmes dans un âge où l'homme n'a pas encore acquis toutes ses forces.

C'est ordinairement le pere qui va faire la demande pour son fils; si le jeune homme n'a plus de pere, un de ses amis en tient lieu. On demande au pere de la fille la somme qu'il veut en avoir; on marchande, on dispute, on se rapproche, on convient du prix. La somme varie suivant la beauté de la future épouse, sa condition, sa fortune; elle augmente encore si le jeune homme est déjà marié; car, aux yeux des parents avares, l'argent compense tout, même le chagrin que leur fille éprouvera de la part d'une rivale.

Les accords sont faits, on est déjà entré en paiement; mais les jeunes époux seront peut-être encore plusieurs mois sans se voir: enfin arrive le terme que les peres ont fixé pour la premiere entrevue; le jeune homme part avec ses amis pour aller au village, souvent éloigné, qu'habite son inconnue; il est accompagné d'une troupe de bouffons, qui, par leurs contorsions, leurs grimaces & leurs



mauvaises plaisanteries, entraînent après eux tous ceux qui les rencontrent. Partout, sur leur route, les villages restent déserts, & les habitants, excités par l'espérance du plaisir, s'invitent eux-mêmes de la noce.

On arrive enfin : le jeune époux trouve un festin qui lui est préparé; il paie le reste de la somme pour laquelle son beau-pere est convenu de vendre sa fille, & de la condamner peut-être au malheur; il distribue des présents à toute la famille. Le jour se passe dans la joie; & le lendemain il part & emmene avec lui son épouse, malgré sa résistance, malgré ses larmes, malgré les pleurs de toute la famille attendrie : il l'emmene, & ne l'a pas encore vue; il ne la verra pas encore dans le chemin: elle est sous la garde de la premiere femme de la noce, & un voile jaloux la cache à son amour, ou plutôt à sa curiosité. Car, peut-il aimer celle qu'il ne connaît pas encore, & qu'il ne connaîtra peut-être que pour la haïr?

Une tente est dressée pour recevoir la

jeune épouse. Elle y reste avec les femmes, qui lui mettent cette haute coëffure qu'il est défendu aux filles de porter ; le principal garçon de la noce fait sentinelle à la porte, pour en écarter tous les hommes. L'époux entre dans la chambre où doit se faire le repas nuptial ; l'idole de la famille est sur la table, & le prêtre commence les prieres : elles sont remplacées par les plaisirs, par les chants, par la danse ; le son de la cornemuse, du tympanon & de la guimbarde charme des oreilles grossieres qui ne connaissent pas d'instruments plus harmonieux. L'époux va chercher son épouse, il l'emmene ; tous deux se mettent à genoux, & le prêtre demande pour eux dans ses prieres l'abondance des biens, le bonheur & une nombreuse postérité. L'épouse se releve, fait quelques présents aux convives, & leur offre de la biere & de l'hydromel. Elle retourne encore dans sa premiere retraite, & n'est pas témoin de la joie commune qui renaît plus vive & plus bruyante.

Le lendemain, de grand matin, entre, accompagné de plusieurs femmes, un homme d'un âge avancé, d'une physionomie austere, qui représente le pere de la jeune épouse. Si des marques souvent trompeuses ne prouvent pas qu'elle a conservé sa virginité, il la menace d'un fouet qu'il tient à la main, & cette menace est exécutée le jour suivant. Cet instrument de supplice reste entre les mains de l'époux, & doit à l'avenir venger ses offenses, ou même ses soupçons; mais il n'a le droit de frapper qu'après avoir laissé écouler quelque temps entre la menace & l'exécution : c'est la justice, non la colere, qui doit armer son bras du fouet vengeur.

Si le mariage se contracte entre des personnes libres, il exige moins d'apprêts & de cérémonies. L'amant envoie un de ses amis faire les propositions à sa maîtresse. Accorde-t-elle une réponse favorable? on prend jour pour la célébration, les gens de la noce conduisent l'épouse à la maison de son époux, & le mariage se fait sans appareil.

Chez les Tchérémisses, comme chez les autres peuples dont les usages sont à peu près semblables, ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter des femmes, s'en procurent par la violence ou la séduction. Les parents irrités de l'épouse refusent d'abord de voir un gendre qui est entré malgré eux dans leur famille : mais cette froideur est la seule vengeance qu'ils puissent exercer, & même ils se laissent bientôt désarmer par quelques présents.

Le mariage est interdit entre les personnes du même sang : il est même defendu d'épouser les deux sœurs à la fois ; mais si la mort prive un mari de sa femme, c'est presqu'un devoir pour lui d'épouser une de ses belles-sœurs.

Quand les femmes sentent approcher le terme de leur grossesse, elles se retirent dans un bain de vapeurs pour y faire leurs couches. Si l'enfant nouveau-né est un garçon, il reçoit son nom du premier homme qui vient visiter sa mere, & de la premiere femme, si c'est une fille.

CHAPITRE V.

Religion & cérémonies des Tchérémiſſes.

Les Tchérémiſſes, comme tous les autres Chamaniens, reconnaiſſent un Être ſuprême, qui, du haut des cieux, obſerve les actions des hommes, récompenſe leurs vertus par des biens temporels & par une autre vie dans le ſéjour du bonheur ; punit leurs fautes par le malheur dans ce monde, & par un ſort encore plus rigoureux dans une vie à venir. C'eſt lui qui, dans ſa colere, envoie la ſtérilité dans le mariage, les malheurs, les maladies & la mort.

Ce Dieu, maître & pere de tous les dieux, ſe nomme Iouma : ſon épouſe, qui reçoit après lui les premiers hommages, eſt Ioumon-Ava. De leur union ſont nés tous les dieux ſécondaires mâles & femelles, qui ſe partagent entre eux le gouvernement du monde. Les hommes implorent les dieux mâles ; c'eſt aux di-

vinités femelles que les femmes adressent leurs vœux.

Le mauvais principe, l'auteur du mal, Chaitan enfin est aussi le pere d'un grand nombre de divinités malfaisantes.

Les Tchérémisses ont peu de vénération pour leurs idoles. Celles qu'ils réverent le plus sont des poupées ridicules qui représentent le dieu Koudortch. Ce dieu qui ne le cede en puissance qu'au grand Iouma & à sa divine épouse, ce dieu qui, après ce couple redoutable, mérite les plus grands respects des hommes, fait rouler le tonnerre dans les cieux, le lance sur la terre, en frappe les têtes des impies. Il rend la terre féconde, il répand sur son sein la mortelle stérilité. Son idole est respectueusement renfermée dans une cassette de bois de bouleau, qu'on place dans l'angle le plus honorable de la chambre. Ce dieu si révéré ne ruine pas en offrandes ses adorateurs : ils se contentent de lui offrir de temps en temps un peu de ces pâtes frites à la poele, que nous appellons des crêpes.

Ils suspendent aux arbres des forêts des morceaux de bois informes. Les uns les regardent comme des idoles, les autres comme des offrandes faites aux dieux des bois : mais tous ont pour ces signes inintelligibles quelque vénération.

Les Prêtres se nomment Machans, ou Mouchans, ce qui peut être regardé comme une altération ou un renversement du mot Chaman. Ils prédisent l'avenir, ils prescrivent les offrandes qu'on doit faire aux dieux & le temps où elles doivent être présentées. Leur Chef, le souverain Pontife, se nomme Iougtich : c'est lui qui fait les prieres & qui préside aux cérémonies sacrées. Dans la prospérité, on donne peu d'occupation à ces ministres des dieux; on les appelle, on implore leur médiation dans l'infortune.

Les Tchérémisses n'ont pas quitté depuis assez long-temps la vie des peuples nomades pour avoir des temples. C'est dans un kérémet qu'ils rendent leurs hommages aux dieux. Ce n'est autre chose qu'une place bien nettoyée qu'on tâ-

che de choisir dans une forêt. Si l'on est éloigné des bois, on se procure au moins un ou deux arbres & le chêne est préféré. Il faut que, dans le voisinage, il se trouve un ruisseau pour laver les chairs & les entrailles des victimes. On entoure la place d'une palissade en quarré, & l'on y ménage trois ouvertures. L'une au Levant par où l'on amene les victimes; la seconde au Midi par laquelle on apporte l'eau, & la troisieme au Couchant qui sert d'entrée au peuple. Sous l'arbre le plus remarquable est une table qui tient lieu d'autel, & sur laquelle on range les gâteaux sacrés. On fait bouillir les victimes sous un toit, près de la porte méridionale. Les femmes ne sont pas assez pures pour obtenir un accès dans le kérémet: l'approche même de ce lieu saint leur est sévérement interdite, & les hommes eux-mêmes n'y peuvent entrer qu'après s'être lavé le corps & avoir nettoyé leurs vêtements. Chacun d'eux, suivant ses moyens, apporte avec lui quelque offrande.

Le menu bétail & les oiseaux ne sont guere d'usage que pour les sacrifices particuliers. Les animaux pies sont rejettés, les blancs sont préférés à tous les autres, & les noirs admis seulement dans de certaines circonstances. Un cheval blanc est la plus précieuse & la plus pure de toutes les victimes; on la réserve pour les grandes solemnités. Les boissons & les pâtisseries consacrées doivent avoir été préparées par des vierges. Les femmes elles-mêmes, malgré leur souillure originelle, peuvent manger les restes qu'on leur apporte des sacrifices; mais il n'y a que les hommes les plus propres de corps & de vêtements, qui osent demander une part du cheval blanc sacrifié.

La plus grande de leurs fêtes est celle qu'ils célebrent en l'honneur de tous les dieux. Elle devrait être annuelle; mais comme elle est dispendieuse par le nombre & le choix des offrandes & des victimes, les villages les moins riches ne la célebrent quelquefois que tous les trois

On célebre dans chaque village une fête au temps du labour. Les habitants se rendent dans la campagne, chacun apporte ce qu'il veut en offrande, nourriture ou boisson. Le Prêtre fait des prieres & sacrifie une partie de ces dons, les assistants mangent le reste, & cette fête, moins austere, est égayée par la présence des femmes & des enfants.

Chaque pere de famille fait lui-même une fête dans le temps des moissons : il porte dans la cour son offrande, la présente & l'éleve du côté du soleil, remercie les dieux de leurs bienfaits & régale ses amis.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des Funérailles.

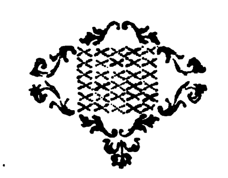
Les cérémonies des funérailles ressemblent beaucoup à celles des autres peuples du même rit. Moins barbares que nous, les Tchérémisses placent leurs cimetieres dans des lieux écartés, dans le fond des forêts. On enterre avec le mort ses ustensiles, quelques pieces de monnaie, & surtout un bâton qui doit lui servir à chasser les chiens avides de la chair des cadavres. La fosse recouverte, on l'entoure de cierges allumés; les assistants font cuire des crêpes & en jettent quelques morceaux pour le mort; ils souhaitent que ce mets lui plaise, & en mangent le reste. On lui répete à différentes reprises, *Vis en paix;* on se retire enfin, & l'on se purifie, par le moyen de l'eau, de la souillure qu'on vient de contracter.

Trois fois la commémoration du défunt

est renouvellée par de petits repas qui se font sur sa fosse ou dans sa maison, & dont on lui sacrifie toujours une partie. Chaque village célebre une fois par an, au même jour, la mémoire de ses morts.

Mais quand les Tchérémisses perdent un homme considérable par ses richesses ou par l'autorité qu'il s'étoit acquise, on rappelle sa mémoire avec plus d'appareil. On se rassemble dans sa maison quelques jours après les funérailles, on plante deux pieux dans la cour & l'on étend de l'un à l'autre une ficelle à laquelle on attache un anneau. Les jeunes gens, placés à une distance marquée, tirent de l'arc, & celui qui peut faire passer sa fleche au-travers de l'anneau, reçoit, pour prix de sa victoire, le cheval du défunt. Mais il ne garde pas long-temps la récompense de son adresse : il monte l'animal, le pousse, court à bride abattue jusqu'au tombeau, revient à la maison, recommence trois fois cette course sans se reposer, & s'arrête enfin sur la fosse. Là on immole le cheval, on le dé-

pouille, on le dépece, on le fait cuire : les assistants se le partagent, & l'on s'occupe bien moins du mort, que du plaisir d'un si agréable festin.





SEPTIEME SECTION.

Des Tchouvaches.

CHAPITRE I.

Mœurs & usages des Tchouvaches.

LES Tchouvaches occupent les deux rives du Volga dans les gouvernements de Nijégorod, de Kazan & d'Orenbourg. Ils sont maigres & d'une taille médiocre. On reconnaît à leurs traits & à la couleur à leurs cheveux bruns leur ancien mélange avec les Tatars : fort peu d'entre eux ont conservé cette chevelure blonde [illegible]sse qui devrait rendre témoignage de leur origine fennique ; il ne reste plus guere de traces de cette origine primitive que dans leur idiôme ; encore est-il mêlé d'un grand nombre de mots tatars. Ce peuple n'est point beau, mais souvent les femmes ne manquent pas d'agrément dans leur jeunesse.

Le temps où ils menaient une vie er-

tante n'eſt pas encore fort éloigné : ils ſont à préſent ſédentaires & cultivent leurs champs : ils s'adonnent auſſi à l'éducation des abeilles ; les plus riches en ont un grand nombre d'eſſaims, & leur creuſent des ruches dans les arbres des forêts. L'agriculture eſt pour eux un travail néceſſaire, & la chaſſe fait leur plaiſir. Les Ruſſes leur ont fait connaître les armes à feu : il avaient autrefois pour armes de longues piques, & ils n'en ont pas entièrement rejetté l'uſage.

Ils ne connaiſſent que deux ſaiſons, l'été & l'hiver ; leur année commence au mois de novembre, lorſque la rigueur du froid ſe fait ſentir : ils ont auſſi des mois, & même des ſemaines qui commencent par le vendredi, jour conſacré au repos.

Ils vivent dans de petits villages, ſi l'on peut donner ce nom à des maiſons diſperſées ſur des hauteurs. Ils choiſiſſent toujours les forêts pour y fixer leur habitation, & ne s'établiraient pas volontiers dans des plaines découvertes. Leurs caſes

ressemblent à celles des Tchérémisses: par un usage qui tient sans doute à la religion, les portes sont tournées du coté de l'orient; on y parvient par un vestibule couvert d'un toit, sous lequel on couche en été.

Ils mangent de tout indifféremment, & ne sont dégoûtés ni des animaux carnaciers ni même de la charogne; mais pendant leur long commerce avec les Tatars mahométans, ils ont conçu pour le cochon une aversion invincible.

L'habit des femmes est le même que celui des Mordvanes, mais leur coëffure est différente. Le bonnet tout couvert de plaques d'argent & de pieces de monnaie, prend la forme de la tête, couvre les oreilles & se noue sous le menton; il se prolonge en arriere par un long appendice large de quatre doigts, chargé des mêmes ornemens que le reste de la coëffure, & qui, après avoir descendu au-dessous de la ceinture dans laquelle il s'engage, se termine par des houpes & des franges: deux autres courroies déco-

tées de même, mais beaucoup plus étroites, accompagnent les côtés; cette coëffure est en partie recouverte par un voile ou mouchoir qui passe sous le menton, & va se nouer sur le bonnet. Les filles ne portent qu'un simple bonnet sans voile & sans ornement.

Il est rare que les Tchouvaches fassent des serments; il ne l'est pas moins qu'ils manquent à leur parole. Si quelque circonstance oblige l'un d'entre eux à prêter serment en justice, il met un peu de pain & de sel dans sa bouche : « Que je puisse, « dit-il, si je ments, ou si je ne tiens pas « ma parole, ne voir jamais ni pain ni « sel à la maison. »

Dans les causes douteuses, on soumet l'accusé à une étrange épreuve; il est conduit au Kérémet, lieu sacré, dont le seul aspect doit en imposer au coupable: là, on lui fait manger un plat de boulettes, composées de farine & de beurre & cuites dans l'eau : c'est un des mets favoris de ce peuple, qui l'a reçu des Tatars. Pendant qu'il mange, les assistans portent la ter-

reur dans sa conscience, en prononçant à haute voix les plus terribles imprécations contre le parjure. On finit par lui présenter une quantité d'eau salée, fixée par l'usage ; il faut qu'il la boive d'un trait, & s'il tousse, il est convaincu. Épreuve insensée comme celles qu'ont pratiquées nos peres, puisque souvent elle doit confondre de même l'innocent avec le coupable. Le malheureux, dont le gosier trop sensible est déchiré par les pointes du sel qu'on lui fait avaler, ne trouve plus de ressources dans son innocence ; & le scélérat qui peut s'être accoutumé depuis long-temps aux boissons les plus âcres, se rit du ciel, de ses juges & de son crime. C'est ainsi que l'erreur & la superstition rendent les hommes injustes & cruels, dans le moment même où ils se proposent d'être justes ; c'est ainsi que trop souvent, par un aveuglement funeste, ils commettent le crime en croyant rendre hommage à la vertu. L'erreur a toujours causé plus de maux, a toujours versé plus de sang, que la méchanceté,

ou plutôt la méchanceté n'eſt qu'une erreur.

Il ſe trouve chez les Tchouvaches des propriétaires dont la famille eſt peu nombreuſe, & qui poſſedent une grande étendue de terre. Dans le temps des récoltes, ils implorent l'aide de leurs voiſins, & reconnaiſſent leurs travaux par un repas qu'ils leur donnent le ſoir : on appelle cela le repas d'aſſiſtance. Si les mets ne ſont pas délicats, ils ſont du moins abondants, & les boiſſons ſur-tout ſont largement prodiguées : les cours ſont remplies de tonnes de biere défoncées ; on y puiſe à ſouhait, & perſonne ne ſe pique de diſcrétion. L'aſſiſtance finit par l'ivreſſe de tous ces travailleurs bénévoles qui, conduits par l'amour de la débauche bien plus que par l'humanité, offrent leurs ſecours à tous ceux de leurs voiſins qui veulent bien les accepter, & négligent ſouvent leurs propres moiſſons.

Mais il eſt une autre aſſiſtance bien plus reſpectable & qui mériterait d'être

imitée par tous ces peuples durs qui s'appellent policés. Quand des veuves, quand des orphelins possèdent quelque morceau de terre dont ils ne peuvent eux-mêmes recueillir les fruits, des voisins bienfaisants viennent leur prêter leurs bras. Ils ne leur laissent aucune dépense à faire, leur envoient le grain, le houblon, les viandes, & ne leur donnent que la peine de brasser la biere & de préparer le repas. Après avoir fait si généreusement la récolte des malheureux, ils vont encore dans les forêts leur couper une provision de bois pour tout l'hiver. On ne trouve que chez des barbares une générosité si pure.

Nous avons peu de choses à dire sur les mariages des Tchouvaches, parceque les préliminaires & les cérémonies sont à peu près les mêmes que chez les Tchérémisses. Les filles se marchandent à toute rigueur ; on en trouve à tout prix, depuis vingt francs jusqu'à deux-cents cinquante livres ; quelques unes se payent même jusqu'à quatre-cents francs ;

mais toutes apportent une dot qui dédommage à peu près du marché.

Amenée à sa maison de son époux, la jeune épouse reste quelque temps cachée derriere une cloison; elle paraît enfin, & fait trois fois, d'un air triste & modeste, le tour de l'assemblée : au dernier tour, l'époux lui arrache son voile & l'embrasse : dès ce moment elle est sa femme, & elle reçoit des mains de ses compagnes le bonnet qui est la marque de la dignité d'épouse.

A l'heure du coucher, elle est obligée de tirer les bottes de son époux, & sa servitude commence. L'homme a dans son ménage un pouvoir absolu, & la femme ne tenterait pas impunément de s'y soustraire; elle n'a d'autre ressource que d'adoucir le tyran par sa soumission : aussi les querelles, les disputes sont elles presqu'entiérement inconnues dans les familles; on ne voit d'un côté que l'autorité qui ne sait pas recevoir d'excuses, & de l'autre la profonde obéissance, prête à se soumettre à tout.

Le lendemain du mariage, les personnes les plus notables de la noce viennent visiter le lit nuptial & y chercher les traces de la virginité qui doit y avoir été perdue. Si l'on croit ne les pas trouver, la mariée en est quitte pour se voir exposée aux ris moqueurs des assistants. C'est elle qui ce jour-là préside à la fête, & sa présence rend la gaieté plus vive que la veille: cette fête est peu dispendieuse pour les nouveaux époux, car tous les convives y contribuent; d'ailleurs, on sert sur la table un plat avec un pain piqué d'une flèche, & chacun, en partant, laisse dans ce plat quelque pièce de monnaie.

C'est à peu près de la même maniere qu'on fait un présent à la nouvelle accouchée: les amis de la famille viennent lui faire une visite, on nomme l'enfant, on boit de la biere, & l'on ne se retire pas sans laisser quelqu'argent dans le verre où l'on a bu le dernier coup.

Le mari est toujours maître de faire le divorce; il n'a qu'à déchirer le voile

de ſa femme, elle n'eſt plus rien pour lui : mais l'uſage de ce pouvoir eſt bien rare.

Les Tchouvaches ſont doux & pacifiques ; jamais chez eux on n'a connu le meurtre : depuis qu'ils ont à la fois reçu des Ruſſes le chriſtianiſme & de mauvais exemples, ils ſe ſont permis quelques vols.

CHAPITRE II.

De la Religion des Tchouvaches.

LES Tchouvaches n'ont point d'idoles. Tor eſt le nom qu'ils donnent au pere des dieux ; Tor-Amiche, la mere des dieux, eſt ſon épouſe ; il reconnaiſſent des Dieux ſécondaires & des puiſſances malfaiſantes.

Leurs prêtres ſe nomment Iemma. Dans les villages qui n'ont pas de prêtres, le plus reſpecté des vieillards en remplit les fonctions.

Les hommes vertueux retrouveront

dans un autre monde leurs parents, leurs amis, leurs troupeaux dans un meilleur état qu'ils ne les auront laissés sur la terre; les méchants seront condamnés à une vie errante & misérable dans des solitudes stériles & glacées.

Comme les anciens disciples de Zoroastre, ils adorent le soleil; on avait nié cette assertion de Strahlenberg, mais elle a été confirmée par Lépékhin. Ils rendent aussi hommage à la lune, & immolent à ces deux astres du menu bétail & de la volaille.

Nous ne parlerons ni de leurs fêtes ni de leurs sacrifices; nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit à l'article des Tchérémisses.

On choisit le matin pour les dévotions privées: il faut que la victime ait été élevée dans la maison; une victime achetée n'est pas agréable aux Dieux. C'est le plus âgé de la famille qui fait les fonctions sacerdotales. Si quelque infirmité l'empêche de les remplir, il ne peut être remplacé par un homme plus jeune que

lui; il faut chercher un vieillard dans une autre famille & quelquefois dans un autre village.

Quelle que soit la divinité qu'ils implorent, la formule de leurs prieres est toujours à peu près la même; ils nomment le Dieu auquel ils s'adressent: « Aie « pitié de nous, disent-ils, ne nous aban- « donne pas. — Donne-moi un grand « nombre de fils & de filles, accorde- « moi des monceaux de blé, & remplis « mes greniers & mes magasins. — Rem- « plis mes étables de chevaux, de bêtes à « cornes, de chevres & de brebis. — Bé- « nis ma maison, afin que je puisse rece- « voir les voyageurs, les faire reposer, « les nourrir & les réchauffer. ». Cette derniere priere est belle: béni soit l'homme vraiment pieux qui, s'oubliant lui-même, dit au Dieu qu'il adore: « En- « voie moi des richesses pour les répan- « dre dans le sein du malheureux. »

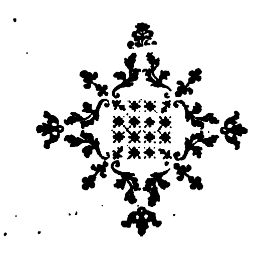
Plus de la moitié des Tchouvaches a reçu le baptême: » Mais, dit un voya- « geur instruit & raisonnable qui m'a-

« communiqué ses notes, il n'ont pas
« abjuré dans le cœur la religion de leurs
« peres. Un Pope ignorant leur dit, dans
« une langue étrangere, des choses qu'ils
« ne peuvent comprendre ; il les entend
« à peine, il en est à peine entendu. Ces
« prêtres mercenaires scandalisent ces
« malheureux, en reçoivent des tributs,
« & remettent le reste à la Providence.
« Celui qui leur apporte une bonne quan-
« tité de blé, de moutons, de beurre,
« obtient aisément la liberté d'exercer la
« religion qui lui plaît.

« Et quelle instruction donnent-ils à leurs
« prosélytes ? Pour prouver le mystere
« de la Trinité, le prêtre montre trois
« doigts écartés ; le premier, dit-il, est
« le Dieu Sabaoth, le second est Dieu le
« fils, Jésus-Christ, & le troisieme est le
« Saint-Esprit : ensuite rapprochant les
« trois doigts, cependant, ajoute-t-il,
« les trois ne font qu'un.

« Les Popes ont le malheureux droit
« de battre les nouveaux convertis quand
« ils retournent à leurs anciennes prati-

« ques, & ne battent que ceux qui ne « les paient pas. Cette violence révolte « les eſprits, & ne change pas les pen-« ſées. »





HUITIEME SECTION.

Des Lapons.

CHAPITRE I.

Position de la Laponie, origine des Lapons; leur portrait.

LA Laponie est la région la plus septentrionale de l'Europe; elle est partagée entre la Russie, la Suede & le Danemarck. Nous ne parlerons ici que de la portion qui est soumise aux Russes, & ce sera faire connaître assez les habitans des deux autres, qui, ayant une même origine, ont aussi à peu près le même caractere & les mêmes usages.

La Laponie russe est située en grande partie au delà du cercle polaire; ses côtes sont baignées par la Mer Glaciale & la Mer Blanche. Kola, petite place bâtie en bois, avec un port sur la Mer Glaciale, est la résidence du Commandant russe.

Tout ce pays, hérissé de montagnes, coupé de lacs, délayé par des marais, est brûlé pendant l'été des rayons du soleil, qui, dans cette saison, ne se couche plus; leur chaleur entretient la vie sur les eaux croupissantes, pour le tourment des hommes & des quadrupedes; elle fait naître des nuées de moucherons & de cousins dont on ne peut éviter les cruelles piquures qu'en s'enveloppant d'un nuage épais de fumée. Si l'on en croit Maupertuis, les chrysalides de ces insectes incommodes couvrent, sous la forme de graines jaunâtres, toute la surface des lacs.

En hiver, le froid apporté par les vents qui viennent de parcourir un océan glacé, est rendu plus rigoureux encore par l'entiere absence du soleil. Pendant plusieurs mois, un court & faible crépuscule témoigne seul que cet astre n'est pas éteint; alors le feu des étoiles & la lumiere empruntée de la lune, réfléchis par la neige, éclairent seuls une nuit perpétuelle. Cependant les Lapons ne restent

pas enterrés dans leurs cabanes : conduits par cette clarté douteuse, ils vaquent à leurs occupations ordinaires, ils vont à la chasse, ils voyagent; sans cesse occupés à se garantir des précipices cachés par la neige, craignant sans cesse d'être ensevelis sous des montagnes de neige tout à coup élevées par des tempêtes; également misérables dans toutes les saisons, & se croyant cependant les plus heureux des hommes; regardant leur pays comme le plus fortuné de la terre, & mourant bientôt de chagrin lorsqu'on les entraîne dans de plus douces contrées.

Les Lopes ou Lapes, que nous connaissons sous le nom de Lapons, se nomment eux-mêmes Soma ou Sama. Quoique M. de Voltaire, pour appuyer un système insoutenable, ait voulu que ce soit une espece d'hommes particuliere, créée dans le pays qu'elle habite, & qu'elle seule semble pouvoir habiter, il est certain qu'ils sont de race fennique (1). La plus

(1) « On a prétendu, sur la foi d'Olaüs, dit » M. de Voltaire, que ces peuples étaient origi-

grande partie des mots de leur langue sont encore à présent de la langue des Finnois : le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, est celui que se donnent aussi les Finnois ; ou, si l'on y trouve une légere différence, elle ne consiste que dans la prononciation. Le nom par lequel les étrangers les désignent, le mot *lap* signifie chassé, dans l'idiôme fennique, & témoigne que, dans des temps reculés dont on voudrait en vain fixer l'époque, ils ont été repoussés du pays habité par les Fennes. On les appellait encore, dans le quatorzieme

« naires de Finlande & qu'ils se sont retirés dans « la Laponie où leur taille a dégénéré. Mais « pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres « moins au nord, où la vie eût été plus commode ? « Pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, « tout, differe-t il entièrement de leurs prétendus « ancêtres ?... Il y a grande apparence que les « Lapons sont indigenes, comme leurs animaux « sont une production de leur pays, & que la na- « ture les a faits les uns pour les autres... Quand « deux nations donnent aux choses d'usage, aux « objets qu'elles voient sans cesse, des noms ab- « solument différents, c'est une preuve qu'un de

fiecle, Skritfinnes ou Finlapes, ce qui veut dire Finnois coureurs, Finnois chassés, & la Laponie entiere fe nomme Fin-marck, le pays des Finnois.

Les Lapons font diftingués en Lapons montagnards & Lapons des côtes de la mer. Quoique leur idiôme foit un dialecte du Finnois, il fe fubdivife lui-même en plufieurs dialectes, ce qui doit toujours arriver entre des peuplades qui n'entretiennent enfemble aucune liaifon. On dit que leur langue eft fi riche, que fouvent ils ont peine à entendre ce que veulent dire leurs compatriotes : ne

---

« ces peuples n'eft pas une colonie de l'autre. » *Hift. de Ruffie fous Pierre le Grand.* On aurait pu répondre à M. de Voltaire, qu'un peuple repouffé par des forces fupérieures n'eft pas maître de choifir pour afyle les terres où la vie eft plus commode : que les Lapons, loin de différer des Finnois par la figure & la couleur, font de tous les peuples ceux à qui les Finnois reffemblent le plus : que la dégénération de la taille eft un effet conftant de l'extrême rigueur du climat qui agit de même fur les animaux, & que la taille des Lapons n'a pas autant dégénéré que l'ont avancé

ſerait-ce pas plutôt que chacun d'eux étant fort pauvre d'idées, & ne connaiſſant par conſéquent qu'un fort petit nombre de mots, ſe trouve embarraſſé avec celui de ſes compatriotes qui a quelques idées que lui-même n'a pas? Ne remarquerions-nous pas chez nous le même embarras entre un charron, dont toutes les idées portent ſur la maniere de faire des roues de voitures, & un tiſſerand qui a puiſé toutes ſes idées dans l'art de faire de la toile? Tous deux ont une langue peu abondante, comme l'eſt toujours celle du peuple, & cependant

quelques exagérateurs: que les animaux des Lapons ne ſont pas plus propres à leur pays qu'au nord de la Finlande & à toutes les contrées voiſines de la Mer Glaciale: que ce ne ſont pas même des genres particuliers d'animaux, mais des eſpeces ou des modifications de genres connus dans des pays plus tempérés & qui doivent à la rigueur du climat les variétés qui les diſtinguent: que dans les divers dialectes d'une même langue, il ſe trouve des mots différents pour exprimer des choſes même d'uſage, ſoit que l'une des peuplades qui eurent une origine commune, les ait em-

ils ne peuvent s'entendre mutuellement.

Les Lapons ont la tête grosse, le visage plat, les joues tombantes, le menton long & avancé, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, droits & biens fournis la peau enfumée; lestes & vigoureux, ils sont propres au travail & portés à la paresse: leurs cuisses minces, leurs jambes seches, leurs pieds menus, leur maigreur, le peu de capacité de leur ventre, les rendent légers à la course.

Leur taille est en général au-dessous de la médiocre. Cependant la veuve d'un Officier qui avait commandé à Kola, &

---

pruntés à d'autres peuplades étrangeres & voisines, soit qu'elle les ait formés elle-même depuis la séparation: que les Lapons de Pitha & ceux de Toma ne different pas moins entre eux par le dialecte, que le dialecte commun des Lapons ne differe de celui des Finnois: qu'enfin il aurait pu voir dans Scheffer une longue suite de mots qui sont les mêmes chez les deux peuples; tel est le nom de Dieu qu'il a cité lui-même. Ses objections ainsi affaiblies ne peuvent détruire les preuves que nous avons rapportées de l'identité des deux peuples.

d'autres

d'autres personnes qui avaient résidé dans cette place, m'ont assuré avoir vu des Lapons d'une taille assez haute & de fort bonne mine. Maupertuis, qui a voyagé dans la Laponie suédoise pour déterminer la figure du globe, dit aussi qu'on a exagéré la petitesse des Lapons; il donne la raison de cette erreur. « Les enfants, « dit-il, ont déjà les traits défigurés, & « ressemblent à de petits vieillards; ils « partagent de bonne heure les travaux « de leurs peres, conduisent les traîneaux, « &c. La plupart des voyageurs auront « jugé de la taille des Lapons & de la « grosseur de leur tête, par celle des en« fants: c'est sur quoi, ajoute-t-il, j'ai « pensé moi-même me tromper. »

Les femmes sont petites, gaies, caressantes, sages & modestes, quelquefois d'une figure assez agréable, & toujours excessivement timides. La plus légere surprise suffit pour les mettre hors d'elles-mêmes & les faire tomber évanouies; elles aiment à parler, & même à médire. Quand elles se trouvent plusieurs ensem-

ble, celles qui écoutent, s'agitent, gesticulent, remuent les levres comme celle qui parle ; un sourd croirait qu'elles parlent toutes à la fois : il faut, pour se consoler de garder le silence, qu'elles fassent au moins le mouvement de la parole.

Ce peuple a l'esprit lourd & le caractere paisible ; il se livre volontiers à la gaîté, & s'abandonne aussi aisément aux soupçons & à la défiance ; sans connaître le vol, il est frippon dans le commerce ; peut-être ne croit-il pas que la bonne foi soit d'obligation avec les étrangers, qu'il regarde comme des êtres inférieurs à lui.



CHAPITRE II.

Industrie.

Les Lapons, en liant quelque commerce avec les peuples qui se croient leurs maîtres, & qui du moins leur imposent quelque tribut, n'ont pu, comme les dernieres nations dont nous venons de parler, renoncer à la vie errante. L'homme ne se fixe que sur des terres cultivées de ses mains, & jamais les froids marécages de la Laponie, ses montagnes arides, ne se prêteront à la culture: jamais on n'y verra que les premiers degrés de l'industrie humaine, la chasse, la pêche & l'entretien des troupeaux convenables au climat; on est forcé de consulter la nature même pour lui commander.

Ceux des Lapons qui habitent les rivages de la mer, sont bornés à tirer leur subsistance de la chasse & de la pêche, & seront toujours réduits au premier état de l'homme; ils choisissent pour leurs établissements passagers les endroits les

plus favorables aux deux ſeules branches d'induſtrie qu'ils puiſſent pratiquer. Leur vie ſe paſſe, en été, près des lacs & des mers, & en hiver, dans les forêts. Preſque tous ont des rennes, mais en trop petit nombre pour mériter le titre de paſteurs: rarement ils changent de demeure, parceque les eaux, dont ils tirent principalement leur ſubſiſtance, la leur fourniſſent toujours preſqu'également abondante. L'arc & la fleche étaient leurs armes; ils ont reçu des Ruſſes les armes à feu.

Comme la chaſſe ne ſe fait qu'en hiver, & qu'alors les Lapons volent en quelque ſorte ſur la neige, à l'aide de leurs longs patins, ils pourſuivent & atteignent à la courſe les loups, les renards & les rennes, & les aſſomment de leurs maſſues; ils tirent ſur les ours, les bleſſent & les achevent enſuite à coups de hache.

Les Lapons montagnards entretiennent des troupeaux de rennes, plus ou moins nombreux. Sans ceſſe changeant de place, ils ne s'écartent jamais des ſom-

mets ou des environs de leurs montagnes. Ce ſont des paſteurs habiles, & leurs richeſſes ſont bien ſupérieures à celles des Lapons chaſſeurs & pêcheurs. On en voit qui ont juſqu'à ſix-cents, juſqu'à mille rennes : déjà ils commencent à connaître le luxe, à faire briller ſur leurs tables quelque argenterie, à ſe réſerver de l'argent comptant, dont ils ſont avares & qu'ils enfouiſſent ; ils marquent leurs rennes aux oreilles, les diſtribuent par claſſes ; & ſans ſavoir compter, ils reconnaiſſent au premier coup d'œil s'ils en ont perdu. Comme ces animaux, lorſqu'ils ſont entiers, ſont capricieux & indomtables, ils n'en réſervent en cet état que le nombre néceſſaire à la propagation de l'eſpece, & déchirent aux autres, avec les dents, les organes générateurs.

Le Lapon montagnard qui devient pauvre, ſe défait de ſes rennes, & prend le parti de la chaſſe ; il continue ce métier juſqu'à ce que la fortune lui ſoit devenue moins contraire.

Les arts pratiqués par les Lapons ſont

ſimples, peu nombreux, peu brillants, mais ils leur ſuffiſent. Obligés pendant une grande partie de l'année de marcher, de courir ſur une épaiſſeur conſidérable de neige qui n'eſt point affaiſſée, ils ont imaginé des patins, longs au moins de huit pieds, qui les ſoutiennent ſur cette ſurface mobile; ces patins ne ſont autre choſe que des ais aſſez minces, recourbés à l'extrémité antérieure, & qui, vers le milieu, s'attachent au pied par un demi-cercle de bois flexible: avec cette chauſſure, le Lapon ſurpaſſe à la courſe les animaux les plus légers; il tient en main un bâton pointu d'un côté, & terminé de l'autre par une planche arrondie. En frappant & repouſſant la neige avec cette planche, il augmente la célérité de ſa courſe, comme un batelier accélere la vîteſſe de ſa barque en frappant l'eau de ſes rames: quand il veut s'arrêter, il enfonce devant lui dans la neige la pointe de ſon bâton, ſur lequel il peſe de toute ſa maſſe.

Ils ſavent conſtruire leurs barques &

ils donnent la même figure à leurs traîneaux, dans lesquels un homme peut faire entrer à peine la moitié de son corps. « Ce bateau, dit Maupertuis, destiné à « naviger dans la neige, qu'il doit fendre « avec la proue, & sur laquelle il doit « glisser, a la figure des bateaux dont on « se sert sur la mer, c'est-à-dire, a une « proue pointue & une quille étroite des-« sous, qui le laisse rouler & verser « continuellement, si celui qui est dedans « n'est pas bien attentif à conserver l'é-« quilibre. Le bateau est attaché par une « longe au poitrail du renne, qui court « avec fureur lorsque c'est sur un chemin « battu & ferme. Si l'on veut arrêter, « c'est en vain qu'on tire une espece de « bride attachée aux cornes de l'animal; « indocile & indomptable, il ne fait le « plus souvent que changer de route: « quelquefois même il se tourne & vient « se venger à coups de pied. Les Lapons « savent alors renverser le bateau sur eux, « & s'en servir comme d'un bouclier « contre les fureurs du renne. »

Mais s'il eſt difficile d'arrêter cet animal, quand la nourriture plus ſolide qu'il a priſe pendant l'été lui a donné toute ſa force, il n'eſt pas plus facile de le faire marcher quand la longue diſette & la fatigue de l'hiver l'ont fait tomber dans l'épuiſement. Il n'eſt ſoutenu dans toute cette ſaiſon que par de la mouſſe pêtrie avec de la neige, & dont on forme une ſorte de pain, dur comme le marbre. La partie aqueuſe & glacée ſe fond dans la bouche de l'animal, qui trouve dans la même pâte & ſon fourrage & ſa boiſſon.

Dans leur induſtrie bornée les Lapons ne manquent pas d'adreſſe, &, chez les peuples plus inſtruits, on ne ferait pas les mêmes choſes avec d'auſſi faibles moyens. Ils font toute ſorte de vaiſſelle de bois, plats, taſſes, gobelets : ils les enrichiſſent d'ornements aſſez bien gravés, ils les incruſtent en or, en corne, en étain. Contraints de n'employer que des matieres viles, ils y ajoutent quelque prix par le travail & la patience.

Ce ſont les hommes qui font eux-mê-

mes la cuisine : ils craindraient sans doute que les femmes n'imprimassent quelque souillure aux mets qu'elles auraient préparés. Mais ils leur abandonnent d'autres travaux : elles tressent des filets de pêcheur, elles font sécher au soleil les chairs des quadrupedes & à l'air celles des poissons, elles préparent les nerfs des animaux pour s'en servir au lieu de fil, elles passent de l'étain à la filiere. Comme elles n'ont pas de filieres de fer, elles en font avec des cornes de rennes, qui offrent une résistance assez forte au plus mou des métaux, & rendent le fil rond ou plat à leur gré. Elles ne se bornent pas à l'art de coudre & de broder, elles ont aussi celui de teindre.

Les Lapons ne savent pas écrire, mais ils savent déjà conserver par des hiéroglyphes la mémoire des événements. Ils observent les étoiles, ils donnent aux constellations les noms des figures qu'elles leur paraissent décrire : loin encore d'être astronomes, ils se croient astrologues, & se vantent de lire l'avenir dans les cieux.

Ils donnent aux différents mois des noms tirés de la naissance des plantes ou de l'apparition de certains animaux. C'est ainsi que le mois de Mai se nomme chez eux la grenouille, parcequ'alors cet animal commence à faire entendre ses croassements.

Plus tranquilles que les Toungouses, plus assurés de leur subsistance que d'autres peuples dont nous avons déjà donné la description, ils devraient aussi jouir d'un sort plus doux: mais l'esprit de propriété, avec toutes les passions qu'il engendre, leur fait déjà connaître une partie des maux qui semblent être la punition des richesses, ou du moins de l'orgueil qu'elles inspirent.

Peuple malheureux! tu ne possédes presque rien encore: jamais la nature ne t'accordera ces funestes superfluités, tous ces riens que nous trouvons d'un si grand prix, & qu'elle nous prodigue pour nous corrompre à la fois & nous punir, pour nous rendre par ses dons empoisonnés bien plus misérables que toi; & déjà tu

touches à notre dépravation ! Déjà ce n'est point à l'homme, c'est au bien que tu accordes ton estime ! Tu ne comptes pas les vertus, mais les rennes de celui qui reçoit tes hommages : aveugle comme nous, tu n'es ni moins dur ni moins méprisable. Ta main cruelle repousse l'infortuné qui t'implore, ton cœur féroce n'éprouve pas le doux épanouissement de la pitié ; tu ne connaîtras jamais le plaisir de faire du bien, tu ne recevras jamais la bénédiction du vieillard dont tes secours auraient adouci la misere, tu ne recueilleras pas les larmes d'un pere attendri, que tes soins rendraient heureux dans la langueur de ses derniers ans ; la cupidité te tourmente, la jalousie te dévore, les querelles nées du choc des plus vils intérêts empoisonnent tes jours : presque aussi méchant que nous, tu partages déjà nos supplices.

CHAPITRE III.

Maniere de se loger, de se vêtir, usages.

LA charpente des huttes laponnes consiste en des pieux enfoncés en terre, & qui, se recourbant par l'extrémité supérieure, donnent à l'édifice la forme d'une coupole rustique. Les habitants, suivant leurs moyens ou les circonstances, couvrent cette charpente de jonc, de gazon, d'écorce de bouleau, de grosse toile, de drap grossier, de feutre ou de vieilles peaux de rennes. La hutte n'a point de porte, l'entrée en est fermée par une portiere de drap, de feutre ou de peau. Ces habitations ou tannieres sont si basses, qu'on ne peut y rester debout. Le foyer est placé au milieu. Il est garni de pierres & surmonté d'une chaîne pour suspendre le chaudron. Les Lapons ont la mollesse de semer autour du foyer des feuilles de pin & de les couvrir de peaux pour s'asseoir plus délicatement. Ils cou-

chent nus & s'enveloppent de leurs habits.

Leurs meubles sont les mêmes que ceux des autres peuples qui menent à-peu-près le même genre de vie. Dans leurs fréquents voyages, il leur serait difficile de tout emporter avec eux : mais ils élevent sur les arbres des forêts, à six pieds de terre, des especes de pigeonniers qui leur servent à la fois de greniers & de garde-meubles. Ils ne les ferment pas, s'absentent pour long-temps & ne perdent rien.

Quoiqu'ils fassent quelque commerce avec les Russes, ils n'ont pas encore adopté l'usage du linge. Ils portent des culottes étroites qui descendent jusqu'à la cheville du pied. Leur chaussure, terminée en pointe, est de cuir écru. Par-dessus une camisolle ils mettent un habit à manches étroites & qui descend jusqu'au genou. Il est quelquefois de drap, plus souvent de peau, mais toujours bordé d'une bande de drap de couleur claire. Leurs ceintures de cuir sont chargées

de broderies en cuivre ou en étain. Leurs bonnets, qui se terminent en pointe, sont ordinairement d'un drap grossier; les coutures en sont cachées par du drap d'une autre couleur, & une bordure de peau de rat en fait le plus bel ornement.

L'habit des femmes ressemble à celui des hommes; mais les bordures en sont plus larges: elles se parent de colliers, de bracelets, de bagues, &, quand elles sont assez riches, de chaînes d'argent auxquelles elles font faire plusieurs fois le tour de leur cou.

Le Lapon tire en partie sa subsistance de la chasse & de la pêche: il mange de toutes sortes de poissons, & n'est dégoûté ni de la chair des oiseaux de proie, ni de celle des phoques, quoique gluante & coriace. La chair d'ours est pour lui le mets le plus délicat: mais il se nourrit sur-tout de celle des rennes, de leurs entrailles, & même de leur sang: il en forme une sorte de boudin qu'il fait cuire seul ou avec des fruits sauvages, du beurre, du fromage & du lait. Il enfer-

me aussi dans des boyaux du lait avec toutes sortes de baies sauvages, & fait geler en terre ces especes d'andouilles. Il retire ce mets, qu'il trouve exquis, quand il veut régaler ses amis, & le mange tout glacé. Loin d'avoir pour le sel l'horreur qu'on attribue aux Lapons Suédois, il en fait un grand usage. Quelques-uns achetent des Russes de la farine ou du gruau qu'ils font cuire dans l'eau ou dans du lait. Ils se font une sorte de soupe avec leur fromage qui est plus gras que celui qu'on fait de lait de vache.

La boisson des Lapons est le bouillon de leurs viandes & de leurs poissons & de l'eau pure ou mêlée avec du lait.

Ils ne mangent jamais sur la terre nue; ils y étendent une natte qui leur sert de table. Les hommes & les femmes s'asseient autour de cette natte. Ils font, avant & après le repas, une courte priere, & quand ils se levent, ils se donnent mutuellement la main. S'ils traitent un étranger, ils étendent leurs habits à terre

pour le faire asseoir; mais on ne leur fait guere de visite sans leur porter un petit présent.

Les deux sexes ont une égale passion pour la fumée de tabac, & vont, sans pudeur, se baigner confusément ensemble dans les rivieres.

Ils enterrent en secret leur argent & tout ce qu'ils regardent comme précieux, & ils se gardent bien de découvrir ces trésors à personne, même à l'article de la mort; car ils esperent s'en servir dans l'autre monde. Ils ont ainsi une cause d'avarice de plus que les autres peuples: on n'est ordinairement avare que pour cette vie, & ils le sont encore pour l'autre.

Il résulte de leur vie errante, que plusieurs d'entre eux ne savent à quelle domination ils appartiennent, & paient en une même année le tribut aux Danois, aux Russes & aux Suédois; mais ces tributs sont si légers & les Lapons si doux, qu'il n'y a jamais pour cela de dispute.

Ils faisaient autrefois le commerce par échange, mais ils aiment mieux aujour-

d'hui recevoir de l'argent. Tout misérables qu'ils sont à nos yeux, la balance du commerce est à leur avantage; car leur simplicité les rend peu avides des marchandises étrangeres, & ils reçoivent de leurs pelleteries bien plus qu'ils ne dépensent en drap, couteaux, haches, farines, gruaux & autres choses à leur usage. On voit en petit chez les Lapons ce qu'on vit toujours en grand dans l'Inde. Les deux peuples vendent à l'étranger, lui achetent peu, reçoivent son argent pour l'enfouir en partie; & comme ces trésors cachés ne sont connus que du propriétaire qui emporte son secret au tombeau, le hasard seul pourra les faire recouvrer un jour.



CHAPITRE IV.

Du mariage des Lapons. De leurs maladies.

CE sont les peres qui, chez les Lapons, marient leurs enfants, & ils ne consultent d'autres convenances que celles des richesses, qui sont bien différentes du bonheur, qui le ravissent à ceux qu'elles dominent, & qui dominent par-tout où elles sont connues. Les conditions réciproques du mariage se discutent avec la même exactitude que des affaires de commerce; & le présent que le futur époux fait au pere de son épouse, la dot qu'apporte celle-ci, sont rigoureusement balancés. On ne marie un jeune homme que lorsqu'il connaît, par une pratique suffisante, tous les soins qu'exige un troupeau de rennes.

C'est chez les parents de l'épouse que se célebre le mariage. Elle va, les cheveux épars, au-devant des gens de la noce. On reconnaît dans cette fête toute

la parcimonie laponne; le repas n'occasionne point de frais, & chaque convive est obligé d'apporter jusqu'à sa boisson.

Les Lapones regardent la stérilité comme un déshonneur; elles enfantent sans peine: elles sont aidées dans cette opération par de vieilles femmes; & quand on n'en peut trouver, les hommes leur prêtent leurs secours. Les nouveaux-nés sont déposés nus sur de la mousse, dans des berceaux qu'on attache à une branche d'arbre dans la hutte, & que les meres portent sur le dos en voyage.

Le pere donne à l'enfant mâle qui vient de naître un couple de rennes; il leur fait une marque qui sera désormais celle du troupeau du jeune homme, & toute leur postérité lui doit appartenir.

La vie dure que mene ce peuple, sa nourriture grossiere, ses fatigues, font mourir les enfants en grand nombre; mais ceux qui ont la force de résister à ces premiers dangers, deviennent des hommes sains & vigoureux. Leur humeur égale, les limites bornées de leurs inté-

ités qui leur permettent de vivre dans une indifférence habituelle, leur froideur en amour, leur ignorance des honneurs & de la gloire, l'exercice, la tempérance, contribuent beaucoup à leur santé. Elle est encore affermie par l'heureux instinct ou par la nécessité qui leur fait choisir les endroits les plus élevés pour y établir leur demeure. On aurait tort cependant de les croire exempts de maladies; il n'existe aucun peuple à qui ce bonheur soit accordé. Celles qui les attaquent le plus communément, sont la gale, l'étisie, la fievre avec des taches, les rhumatismes, & sur-tout les maux d'yeux, causés par les reflets de la neige & par la fumée dont ils s'enveloppent pour écarter les insectes. Ils ne connaissent d'autres remedes à leurs maux que les superstitions de leurs sorciers.

Quoiqu'ils passent une grande partie de leur vie dans des huttes fort basses, ne respirant qu'un air corrompu; quoique leur climat soit un des plus froids du globe, & qu'on attribue à la froideur de

l'air le scorbut qui est endémique chez les peuples voisins de la Mer Baltique; les Lapons ne connaissent pas cette maladie destructive. C'est que la chasse & la pêche les tirent chaque jour de leurs cases mal-saines, & les forcent à s'exercer à l'air libre; c'est que les poissons, le gibier, les rennes, leur fournissent abondamment de la viande fraîche. Nous avons déjà vu que les peuples pasteurs, répandus sous les Zones les plus froides, sont exempts du scorbut, ou n'en sont attaqués du moins que dans la vieillesse, quand la faiblesse de l'âge les force à une vie tranquille & casaniere. Ce mal qui poursuit l'inactivité, a coutume d'épargner, même dans les grands voyages maritimes, ceux qui s'exercent chaque jour sur les ponts, si d'ailleurs ils n'ont pas une nourriture trop mal saine.

CHAPITRE V.

Religion des Lapons.

Tous les Lapons suédois & danois, & la moitié des Lapons russes, se disent chrétiens ; c'est-à-dire, qu'ils ont reçu le baptême, & qu'ils remplissent quelques pratiques extérieures du christianisme, mêlées avec leurs anciennes superstitions.

Les Lapons idolâtres regardent Ioubméla comme le plus grand des Dieux, & placent au-dessous de lui un grand nombre de Divinités sécondaires. Ne sont-elles que ses ministres, jouissent-elles d'une puissance indépendante, mais plus bornée? c'est ce qu'il est assez inutile d'examiner ici. Ioubméla & Rédian habitent & regnent dans les cieux ; ils y reçoivent ceux qui ont bien vécu sur la terre. Beivé domine dans les airs ; il est le même que le soleil : c'est aussi dans les airs que résident Aia ou Tor, le dieu de la foudre, & Bouag-Olmai, qui commande aux vents & aux

tempêtes, qui les réprime & les déchaîne à son gré. Les montagnes saintes sont habitées par Leib-Olmai, le Dieu de la chasse, & par Mader & ses trois filles, qui ont les femmes sous leur empire. Iadmé, mere de la mort, réside sous la terre, & regne sur les ames qui n'ont point encore été jugées. Les profondeurs de l'abyme sont le séjour de Peskel & des autres Dieux qui président aux supplices des méchants : des Divinités malfaisantes sont répandues sous les eaux, & en sortent pour nuire aux mortels. Mais tous les Lapons ne s'accordent pas dans une même croyance : plusieurs de leurs peuplades ont leurs Divinités particulieres, & toutes ne reconnaissent pas tous les mêmes Dieux.

Ils ont conservé l'antique usage de n'avoir pour temples que les montagnes. On y trouve toujours des autels & des arbres sacrés, sur lesquels ils ont tracé quelques figures. Les Lapons, même chrétiens, éprouvent, à la vue de ces lieux, une sainte horreur ; ils n'en ap-

[illegible]

[illegible] fêtes [illegible] malheurs. [illegible]

Celui qui [illegible] sacrifice, [illegible] lui-même

lui-même la victime : il en garde les chairs & la peau ; ces parties, utiles aux hommes, sont indifférentes aux Dieux. Il se nétoye avec soin, car il doit n'avoir aucune souillure ; il attache tous ses chiens, de peur d'en être suivi : il emporte avec lui les os ou les cornes de l'animal sacrifié, se met en chemin, & dès qu'il peut appercevoir le lieu sacré, il se jette à terre, s'avance en rampant, met son offrande sur l'autel, se prosterne de nouveau, fait sa priere, & retourne chez lui. Si l'on surprend un chien rongeant un os de l'offrande, on tue l'animal sacrilege, on l'ouvre, on le disseque, & l'on met à la place de l'offrande celui de ses os qui répond à l'os qu'il a rongé.

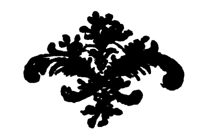
Pour appaiser les Dieux souterrains, on répand du lait sur la terre : pour se rendre favorables les Divinités des eaux, on verse dans un lac ou dans un fleuve le sang d'une victime.

Occupés de vaines superstitions, frappés des contes effrayants qui sont le sujet ordinaire de leurs entretiens, dupes

des ridicules épouvantails que leur imagination blessée enfante sans cesse, ils ont des visions pendant la nuit: ils voient dans les bois se former & se dissiper devant eux d'horribles fantômes, ils croient vivre entourés d'esprits malfaisants, ils ont à lutter contre toutes les puissances terrestres & infernales. Les sorciers se rendent maîtres de ces ames faibles, y portent la terreur, y font renaître la sécurité; ils évoquent les esprits au son de leurs tambours, toutes les puissances leur sont soumises, &, par elles, leur empire est absolu dans les airs, sur la terre & jusques dans le profond abyme. Ils vendent les vents & la pluie, ils appellent & chassent les insectes; & ces misérables, qui vivent aux dépens de la crédulité, se vantent de troubler la nature entiere.

Les Lapons enterrent leurs héros, c'est-à-dire, leurs plus fameux chasseurs, près des lieux où se font les sacrifices. Ils couvrent les sépultures d'un monceau de pierres, ou du moins d'un traîneau renversé, sous lequel ils mettent un peu de

nourriture & quelques ustensiles. Les plus riches préparent un léger repas pour ceux qui accompagnent le convoi; mais il en est peu à qui leur avarice permette cette faible dépense. Le jour de la mort d'un pere, est un jour de querelles entre ses enfants : c'est à qui ne fournira pas le renne qui doit le traîner en terre, parceque, suivant leur préjugé, l'animal qui a porté un mort, ne doit plus servir aux vivants.





NEUVIEME SECTION.

Des Finnois.

CHAPITRE I.

Portrait, mœurs & usages des Finnois.

LES Finnois se nomment eux-mêmes Sami ou Souomi (1). Le pays qu'ils habitent s'étend au Nord du golphe de Finlande, & au couchant du golphe de Bothnie, entre le soixantieme & le soixante-cinquieme degré de latitude. Il est pierreux; le terrein en est fort inégal, mais on y voit peu de hautes montagnes: des monticules, des forêts, des marais, des lacs, dont quelques uns isolés & d'autres unissant leurs eaux par des canaux naturels; telle est la surface de

(1) Ils tirent leur nom de celui qu'ils donnent à leur pays qu'ils appellent Souoma, c'est-à-dire terre marécageuse.

la Finlande, infertile dans beaucoup d'endroits, par-tout ailleurs récompensant faiblement les travaux du cultivateur, & par conséquent mal peuplée.

Les Finnois paraissent être sortis de l'Asie, & nous y avons trouvé des peuplades de la même race. On rechercherait en vain dans quel temps & pour quelle raison ils ont abandonné leur pays originaire, & comment ils ont été repoussés dans les plus tristes contrées de l'Europe. De tous les peuples qui ont avec eux une origine commune, les Lapons sont ceux à qui ils ressemblent le plus, & on croit qu'ils n'ont pas été séparés avant le treizieme siecle. Ce fut alors qu'ils furent soumis aux Suédois & qu'ils cesserent d'être gouvernés par des princes ou chefs de leur nation. Un réglement de Smeck, roi de Suede, prouve qu'en 1335 ils vivaient encore de la chasse & de la pêche, qu'ils entretenaient des troupeaux de rennes & qu'ils menaient une vie errante. S'ils ont fait depuis quelques progrès, témoins de la splendeur des na-

tions voisines, ils doivent être encore plus malheureux.

Quoique leurs traits aient de grands rapports avec ceux des Lapons, leurs corps n'ont pas la même vigueur. Leur taille est ordinaire. Dominés depuis long-temps & instruits par les Suédois, ils doivent beaucoup à leurs vainqueurs & l'on ne peut savoir à présent quelle portion de leur industrie actuelle ils tiennent de leur propre expérience. C'est à l'imitation des Suédois, c'est même forcés par eux, qu'ils se sont rassemblés dans des villages & dans des villes. Ils ont conservé leur langue; mais ils ne savaient pas écrire, & ils ont adopté les caracteres gothiques, parceque les Suédois, qui en faisaient usage, les leur ont communiqués. Ils n'avaient pas de loix; la Suede leur a imposé les siennes, & ils les suivent encore, même ceux qui vivent sous la dépendance de la Russie. Les familles de leurs anciens Chefs sont éteintes ou du moins oubliées; ils n'ont plus de noblesse, mais ils ne se croient pas égaux entre eux,

parcequ'ils n'ont pas trouvé chez leurs vainqueurs l'idée de l'égalité. L'habitant des villes se regarde comme bien supérieur aux paysans, & les paysans eux-mêmes se croient fort inférieurs à la bourgeoisie.

Ils ne sont plus vagabonds, mais ils sont encore épars : leurs villages sont fort éloignés les uns des autres ; les maisons mêmes, dans les villages, sont fort distantes entre elles. C'est la marque d'une nation qui ne fait que commencer à se fixer & dont l'intelligence & l'industrie ne feront long-temps encore que de bien faibles progrès. Il faut que les hommes s'approchent pour s'éclairer mutuellement, & ils ne s'approchent que lorsqu'ils y sont forcés par une nombreuse population. Si la nature du terrein s'oppose à la multiplication de l'espece, les connaissances & l'industrie restent dans une éternelle enfance ; chacun continue de ne s'occuper que de ses besoins, & les besoins demeurent circonscrits dans le plus étroit nécessaire.

Et de quels progrès ferait capable un peuple auſſi miſérable que les Finnois? Pour prix des travaux les plus durs, ils peuvent à peine arracher à la terre leur ſubſiſtance. Les froides campagnes ſur leſquelles ils languiſſent, délayées par des ſources multipliées, ſaiſies de très bonne heure par la gelée, ou couvertes de cailloux, ſe refuſent preſque toutes à la culture. De tous les pays qu'ils habitent, la marécageuſe Carélie eſt la moins infertile. Le ſeigle & l'avoine ſont les ſeuls grains qu'ils puiſſent recueillir; jamais, dans les meilleures années, ils ne font des moiſſons ſurabondantes, & les années même médiocres les réduiſent à un état de diſette. Pour éviter la faim qui les menace, ils mêlent avec la farine & le ſon des écorces de ſapin pilées, des racines ſauvages deſſéchées & broyées, tout ce qu'ils croient capable enfin de ſoutenir leur malheureuſe exiſtence. Que l'homme dur à la fois & amolli, qui a le front de ſe plaindre de ſon heureuſe médiocrité, ſe tranſporte en imagination du

moins dans la Finlande; qu'il y apprenne à souffrir, & à verser des larmes sur les vraies souffrances de l'humanité.

Les Finnois septentrionaux ont encore des rennes : les autres ont le bétail des régions tempérées, mais petit, maigre, sec enfin comme les pâturages qui le nourrissent. La chasse, la pêche adoucissent un peu la misere des habitants, qui ont un appétit vorace avec peu de moyens de le satisfaire.

Les femmes de la campagne sont laborieuses & entendent bien le ménage rustique. Elles joignent à ces soins l'art de faire de gros drap, de la toile; elles savent teindre & broder; elles font elles-mêmes tout ce qui est nécessaire au vêtement de la famille.

Les Finnois des villes portent l'habit français; ceux des campagnes sont vêtus comme les Paysans Suédois : mais les femmes ont conservé leurs modes particulieres, & le luxe qu'elles étalent les jours de fêtes les console de leur misere habituelle. Leur chaussure est celle des

femmes de l'Europe, & elles portent, comme celles de l'Asie, de larges caleçons. Par-dessus une camisole à larges manches & une jupe courte bordée de franges, de têtes de serpents, de coraux, de pieces de monnaie, elles mettent, dans la grande parure, une robe de toile ou de soie, garnie d'une bordure d'une autre couleur, & ornée depuis les genoux jusqu'en bas de broderie & de grains de verre. Elles ont un collier de corail ou de verroterie dont les rangs multipliés leur descendent sur la poitrine. A leurs boucles d'oreilles de verre coloré sont attachés des rubans qui leur pendent sur les épaules, & dont les couleurs se confondent avec la broderie de leurs manches. Leur ceinture, après avoir fait deux fois le tour du corps, s'attache en écharpe sur le côté, & se termine par des houpes de laine ou de soie. Leur tête est couverte d'un voile qui les pare sans les cacher, & qui, rejetté en arriere, est arrêté à la ceinture & retombe ensuite jusques sur les talons. Sous

ce voile pend le ruban dont elles nouent leurs cheveux, & qui lui-même est chargé de divers ornements. Ces parures, qui ont à nos yeux quelque chose de théâtral, ne manquent pas toujours d'agrément, ni celles qui les portent de gentillesse & de grace (1).

Il est d'usage que les jeunes paysanes, le jour de leurs noces, donnent à chacun de ceux qui viennent leur rendre visite, quelques aunes de toile & une paire de bas. Il est vrai que ces visites ne sont jamais trop nombreuses, parceque ceux qui reçoivent ces présents doivent en marquer en argent leur reconnaissance. Mais l'argent reste à la nouvelle mariée, & les présents qu'elle a faits, ont été fournis par ses parents. Aussi le mariage des filles appauvrit les

(1) Je n'ai pas vu de belles Finnoises; je crois même qu'il n'y en a pas & qu'on chercherait envain entre elles les formes régulieres de la Grece: mais on en trouve dont le minois, quoique chiffoné & même un peu grimaçant, serait capable de plaire parmi nous.

peres & est regardé comme la ruine des familles.

Les Finnois parviennent souvent à une grande vieillesse. L'épilepsie, l'hydropisie & le scorbut sont leurs maladies les plus ordinaires.

CHAPITRE II.

Religion.

DEPUIS long-temps les Finnois ont été contraints d'abandonner le Chamanisme que leurs peres avaient professé. Vers le milieu du douzieme siecle, Eric le Saint, Roi de Suede, employa la force des armes & les rigueurs de la persécution pour les convertir au Christianisme. La même puissance qui les avait obligés alors de s'unir à l'Eglise Romaine, les contraignit dans le seizieme siecle à recevoir la réforme de Luther. Sous ces deux périodes, ils s'appellerent successivement Catholiques ou Luthériens au gré de leurs vainqueurs; mais trop dis-

persés pour recevoir des instructions régulieres, & pour être exactement surveillés dans les pratiques du culte, ils continuerent de mêler leurs anciennes superstitions au peu de christianisme qu'ils avaient appris.

Ces superstitions qu'ils suivent encore, & des traditions qu'ils ont conservées, nous font assez connaître leur religion primitive : c'était, à quelques différences près, celle de toutes les nations de race fennique, & ils s'accordaient sur-tout avec les Lapons dans leurs pratiques & dans les noms qu'ils donnaient à leurs dieux. Ioumara ou Ioumala était le Dieu suprême, &, devenus Chrétiens, ils continuerent d'appeller dieu Ioumar; Toré était peut-être ce même Ioumala révéré sous un autre nom par quelques peuplades. Sous le premier des dieux, de nombreuses divinités secondaires se partageaient le gouvernement de l'univers. Ils leur offraient en commun des sacrifices, & plaçaient leurs idoles dans les antres des montagnes. Le dieu des

enfers se nommait Peskel, comme chez les Lapons : une foule de génies malfaisans était occupée sans cesse à troubler la nature & à rendre les hommes malheureux.

Il serait long & fastidieux de rapporter toutes les superstitions auxquelles ils sont encore livrés. Ils n'oseraient faire aucune entreprise les lundis ni les vendredis : tout ce qu'ils pourraient commencer dans ces jours malheureux aurait une mauvaise fin. Il est un jour de l'année où ils ne peuvent faire du bruit sans s'exposer à être frappés du tonnerre ; un autre, où ils n'oseraient faire sortir leurs troupeaux des étables ; un autre, où ils ne se permettent pas d'allumer du feu ou de la chandelle. Si un seul homme réunissait en lui toutes les superstitions de la terre, il craindrait tout, ne se permettrait rien, & n'aurait que peu de jours à vivre.

C'est le jour de la Toussaint que se manifestent sur-tout l'ignorance & la superstition des Finnois. Ils confondent

alors leurs anciens dieux avec les Saints du christianisme qu'ils ont autrefois révérés. Ils chauffent leurs bains pour les recevoir, ils leur préparent à manger, tiennent toutes leurs portes ouvertes, & croient que ces esprits entrent dans les maisons sans daigner se manifester aux hommes. Il est aussi un jour de l'année qu'ils consacrent à celui de leurs dieux qui présidait aux troupeaux. Ils mangent un agneau en son honneur, & ce festin religieux est accompagné de prieres : ils recueillent soigneusement les os, & les enterrent pour qu'ils ne puissent être profanés. Ce serait un sacrilege que rien ne pourrait expier, si quelque animal touchait aux restes de ce repas, & les impies qui manquent à célébrer ce dieu bienfaisant & redoutable, s'exposent à sa vengeance & verront périr malheureusement leurs troupeaux.

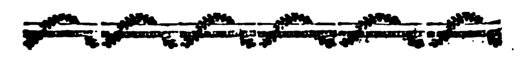
Nous avons vu que tous les peuples idolâtres du Nord croient que les ours ont une ame immortelle, & leur accordent une vénération particuliere. C'est

ce que faisaient aussi les Finnois. C'était un point essentiel de leur religion de ne pas omettre, à la chasse de cet animal, certaines pratiques superstitieuses. Ils avaient des chansons qu'ils ne manquaient jamais de chanter après l'avoir tué, & par lesquelles ils croyaient détourner sa vengeance. En voici une qui a été conservée & qui ne mérite de l'être, que parcequ'on aime à recueillir les compositions des peuples sauvages. Un Commentateur pourrait y trouver un sublime enthousiasme & un désordre vraiment pindarique.

« Respectable habitant des forêts, « cher animal que j'ai eu la gloire de « vaincre & qui as reçu de si profon- « des blessures, daigne accorder à nos « habitations la santé & la prospérité, & « quand ton ame viendra errer près de « nos demeures, daigne remplir nos be- « soins. Il faut que j'aille rendre grace « aux dieux qui m'ont accordé une si « riche proie. Mais quand le flambeau « du monde éclairera le sommet des

« montagnes ; quand, après avoir ac-
« compli mon vœu, je retournerai dans
« ma cabane ; que l'alégresse y regne
« pendant trois nuits entieres. Je mon-
« terai désormais sur la montagne, je
« rentrerai avec plaisir dans ma maison,
« & aucun ennemi n'osera m'attaquer.
« Ce jour a commencé dans la joie, c'est
« dans la joie que ce beau jour doit fi-
« nir. Toujours je te révérerai, c'est de
« toi que j'attendrai du profit, & je n'ou-
« blierai jamais ma jolie chanson de
« l'ours ».





DIXIEME SECTION.

DES IJORIENS.

Origine de ce peuple, sa paresse, ses superstitions.

LES Ijoriens sont des Finnois établis au sud & au sud-ouest de la Néva & qui tirent leur nom d'une riviere nommée Ijora. Les étrangers appellent leur pays Ingrie, Ingermanie ou Ingermanlande. Il fut soumis à la Russie par Pierre I au commencement de ce siecle. Cette Province, qui fut la premiere conquise, ne conserva pas comme les autres ses libertés, & fut soumise aux loix du vainqueur. Les habitants furent distribués à des Seigneurs; des paysans Russes furent établis dans le même pays, & les villages Russes & Ijoriens y resterent mêlés confusément.

Les Ijoriens se donnent à l'agriculture, & leur paresse invincible les condamne à

la plus grande misere. Ce qu'on appelle chez eux un village n'est souvent qu'un assemblage de cinq maisons, jamais de plus de dix, & ces maisons ne sont que des cabanes mal-saines. Ils ont assez de terre, mais ils la négligent & n'ont pas plus de soin de leurs troupeaux toujours peu nombreux. Leur stupidité confirme ce qu'on rapporte de ces Hottentots qui vendent leur lit le matin & le regrettent le soir. Ils ont si peu de prévoyance, que souvent ils vendent le grain qui devrait leur servir à ensemencer leurs terres, & le foin qu'ils devraient réserver pour nourrir en hiver leurs bestiaux. Aussi stupides que les animaux qui font une partie de leurs richesses, ils les voient ensuite avec indifférence mourir de faim, ils ne sont pas eux-mêmes en proie à de moindres extrémités. Leur imbécillité les porte à la défiance, & leur misere au brigandage.

L'habit des hommes est semblable à celui des autres paysans Finnois : les femmes, malgré leur pauvreté, malgré

la dureté de leurs maris, ne laiſſent pas que de mettre quelque recherche dans leur parure : faible conſolation des mauvais traitements qu'elles éprouvent de la part de leurs époux, qui ſouvent les puniſſent avec cruauté des moindres fautes qu'elles font elles-mêmes ou que commettent leurs enfants.

Les Ijoriens, dans le temps de la conquête, avaient des Paſteurs Luthériens. Le vainqueur leur donna des prêtres ruſſes, leur fit ſuivre les rits de l'Egliſe Grecque, & ils étaient ſi peu inſtruits qu'ils s'apperçurent à peine qu'ils changeaient de religion.

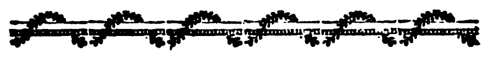
Chrétiens de nom, ils n'en ſont pas moins attachés à mille ſuperſtitions, reſtes de leur ancienne idolâtrie ; ils les arrangent comme ils peuvent avec ce qu'ils connaiſſent du chriſtianiſme. Ils donnent aux images des Saints le nom de leurs anciennes idoles, ils les placent dans leurs bois ſacrés, & c'eſt là, bien plus volontiers que dans les Egliſes, qu'ils vont leur rendre hommage.

C'eſt dans les égliſes qu'ils ſont obligés de ſe marier : mais ils s'y rendent accompagnés de deux femmes, eſpece de prêtreſſes, qui, le viſage couvert d'un voile, chantent en chemin leurs anciens cantiques idolâtriques.

Ils font enterrer leurs morts par un prêtre ruſſe : mais ils vont ſecrètement la nuit jetter de la nourriture ſur la foſſe & ils y retournent ſouvent. Comme ces mets ſont aſſez mal cachés par la terre dont on les couvre à la hâte, les chiens viennent en faire leur pâture, & on croit que c'eſt le mort qui les a mangés

Les Ijoriens ſe raſſemblent la veille de la Saint-Jean dans leurs bois ſacrés, y allument de grands feux, chantent, gémiſſent, & finiſſent par brûler un coq blanc, avec des cérémonies ſuperſtitieuſes.





ONZIEME SECTION.

Des Létons, des Estoniens, & des Livoniens.

CHAPITRE I.

Origine, asservissement & misere de ces peuples.

Les Latiches ou Létons, les Estes ou Estoniens, & les Livoniens occupent la Livonie. Les premiers sont une nation fort mélangée, les autres sont d'origine fennique.

Les Létons, répandus également dans une partie de la Livonie & dans la Courlande, forment une même nation avec les anciens habitants de la Lithuanie & de la Prusse. Un quart des mots de leur langue est de l'idiôme fennique, presque tout le reste est slavon : ce sont des Slaves qui se sont anciennement mêlés avec

les Finnois. Les Eſtoniens ſe ſont moins mélangés & il eſt aiſé de reconnaître leur origine fennique : les Livoniens proprement dits & les habitants de l'île d'Eſel ſont un peuple purement Finnois, & ils conſervent tous les caractères extérieurs de cette nation.

Lorſque la Courlande & la Livonie furent ſoumiſes par les Chevaliers de l'ordre teutonique, les peuples tomberent dans la ſervitude & jamais leurs chaînes n'ont été briſées. Opprimés par les Seigneurs, qui les comptent comme des beſtiaux au nombre de leurs richeſſes, réduits à une nourriture groſſiere, quelquefois inſuffiſante, & toujours miſérable, ils ont acquis un tempérament propre à ſupporter les rigueurs de l'air, le travail & la diſette. L'abſolu néceſſaire & l'amour ſont leurs ſeuls beſoins; l'inaction, leur ſeul plaiſir. L'aviliſſement ne révolte pas leurs ames domptées par une longue tyrannie, & l'ivrognerie les conſole de tous leurs maux. Les femmes ne ſont pas indignes de

plaire ; leurs époux méritent peu de les posséder.

Ceux qui ne sont pas attachés au service domestique, reçoivent du maître, pour leur subsistance, quelques portions de terres labourables & de pâturage, & un peu de bestiaux. Au lieu de payer un tribut à leur Seigneur, ils travaillent ses terres. Les femmes sont aussi occupées pour lui à des ouvrages propres à leur sexe. Les ordres exprès du maître, des punitions fréquentes & séveres, ou les plus pressants besoins, peuvent seuls les forcer au travail. Quelques-uns cependant amassent un certain pécule, l'enterrent, & il est ordinairement perdu pour toujours.

La barbe rasée les distingue seule à l'extérieur des Finnois proprement dits : les femmes sont plus galamment vêtues que les hommes. Leur habit sans manches laisse voir celles de leurs chemises, larges, artistement plissées, & ornées de broderie sur les bords & sur les coutures. Plusieurs rangs de grains de verre & de corail leur garnissent le col &

leur

leur tombent sur la poitrine. Leur petit tablier est garni d'une bordure de couleur différente. L'or & l'argent, ou quelque métal moins précieux, brillent sur leurs bonnets arrêtés en arriere par des nœuds, & d'où pendent sur le dos des rubans de toutes les couleurs.

CHAPITRE II.

Ancienne Religion de ces peuples avant leur conversion.

CES peuples dûrent leur premiere conversion à quelques marchands de Bremen que la tempête fit échouer à l'embouchure de la Dvina vers le milieu du douzieme siecle : mais l'œuvre que ces premiers apôtres n'avaient fait qu'ébaucher, fut achevée par le zele sanguinaire & par les armes des chevaliers porte-glaives. La force les fit alors catholiques ; la force les rendit ensuite luthériens. Ils ne se ressouviennent plus, ou du moins ils n'ont conservé que des tra-

ditions fort obſcures de la religion qu'ils profeſſaient avant d'avoir été dépouillés de leurs terres enſanglantées par leurs vainqueurs, réduits en ſervitude, baptiſés & non pas éclairés : mais leurs ſuperſtitions ſont encore des reſtes frappants de leur ancienne idolâtrie, qui différait peu de celle des Finnois & des Lapons.

Nous allons faire connaître quelques points de cette religion, d'après un Auteur du ſeizieme ſiecle (1). Les anciens habitants de la Pruſſe, de la Lithuanie, de la Samogitie, de la Courlande & de la Livonie, étaient ſoumis à la même croyance.

Tous reconnaiſſaient un Dieu du ciel & de la terre, dominateur de toute la nature, maître des autres dieux, auxquels il confiait différentes portions de ſa puiſſance : chacun de ces dieux ſé-

(1) De religione & ſacrificiis veterum Boruſſorum Epiſtola Jo. Meletii ad Georgium Sabinum, *dans le livre intitulé :* De Ruſſorum, Moſcovitarum & Tartarorum religione, ſacrificiis &c. Spiræ Nemetum, 1582.

condaires se renfermait dans les fonctions qui lui étaient marquées. ; l'un faisait rouler la foudre dans les cieux & la lançait sur la terre ; un autre soulevait & calmait les flots de la mer ; un autre n'exerçait son empire que sur les fleuves & les fontaines. Les esprits habitants de l'air avaient leur chef ; un autre chef commandait aux puissances souterraines: un dieu envoyait aux hommes les maladies & la santé.

Les nations sauvages ont une vénération particuliere pour le dieu qui préside à leurs forêts : les Létons croyaient qu'il avait établi sa résidence dans un surreau; ils lui apportaient du pain, de la biere & d'autres aliments, & le priaient d'envoyer dans leurs maisons des esprits familiers & bienfaisants qui y répandissent la prospérité.

Ils ne rendaient guere moins d'hommages à des serpents, qu'ils regardaient comme leurs dieux domestiques. Ils les tenaient sous leurs poëles où regne toujours une douce chaleur, les nourris-

Ils avaient un
fonctions étaient d
sur le sommet d'
sacré en l'honneur
Comme toutes le
avaient leurs sorci
l'eau de la cire for
de l'avenir par le
prenait cette cire
Ils célébraient, a
du printemps & le
nature. Le prêtre
droite une coupe
voquait le dieu qui
& aux semences &
neur l'hymne sui
» l'hiver, tu ram
» printemps. Par t

nait enſuite la coupe avec les dents, buvait, ſans y toucher de la main, toute la liqueur qu'elle contenait, &, toujours avec les dents, il la jettait par-deſſus ſa tête. Les aſſiſtants s'empreſſaient de la ramaſſer, la rempliſſaient de nouveau, la vuidaient en chantant les louanges du dieu, & conſacraient le reſte du jour aux chants, aux danſes & aux feſtins.

C'était ſur-tout dans le temps des moiſſons qu'ils marquaient avec plus de ſolemnité leur reconnaiſſance envers les Dieux dont ils recevaient les bienfaits. Quand les fruits de la terre étaient parvenus à leur maturité, ils choiſiſſaient entre eux l'un des hommes qu'ils reſpectaient le plus. Celui-ci allait couper en cérémonie une gerbe de bled & l'apportait chez lui : dès lors il était permis à tout le monde de faire la moiſſon, &, quand elle était finie, la fête commençait. On choiſiſſait un jeune chevreau pour victime : on l'amenait dans une grange qui ſervait de temple pour cette ſolemnité : & quel temple en effet aurait

plus puissamment excité les hommes à la reconnaissance envers les dieux, que celui qui était rempli de leurs bienfaits? Le Prêtre imposait les mains sur la victime & invoquait toutes les divinités du ciel & des airs, de la terre & des eaux.

Alors on élevait le chevreau, on l'exposait aux regards de l'assemblée, on chantait un cantique & l'on remettait à terre la victime. Le prêtre la frappait, en recevait le sang dans un vase & remettait les chairs aux femmes pour les préparer. Celles-ci pétrissaient en même temps des gâteaux de farine, mais il n'était permis qu'aux hommes de les faire cuire. Quand tout était prêt, le festin sacré commençait & ne se terminait qu'avec le jour.

On ne nous apprend pas si la polygamie était permise à ces peuples. On dit qu'ils enlevaient les filles qu'ils voulaient épouser & que les parents donnaient ensuite leur consentement au mariage : on a pris sans doute pour un usage constant ce qui arrivait quelquefois; ou plutôt la résistance ordinaire

qu'oppofaient les jeunes filles à ceux qui les conduifaient à leurs futurs époux, a fait croire qu'elles fe débattaient entre les mains de leurs raviffeurs.

Le jour des noces, on faifait faire trois fois à l'époufe le tour du foyer; elle s'affeyait enfuite, on lui lavait les pieds, &, de l'eau de ce bain, on afpergeait le lit nuptial & tous les affiftants. On lui frottait la bouche de miel pour lui faire entendre que la douceur devait régner dans toutes fes paroles : les yeux couverts d'un bandeau, elle était conduite à toutes les portes de la maifon, qu'elle devait frapper du pied droit. Derriere elle, marchait le principal perfonnage de la noce, portant un fac plein de froment, de feigle, d'orge, de feves & de pois. A chaque porte, il lui en jettait fur la tête : « Aucune de ces richeffes ne te manque« ra, lui difait-il, fi tu refpectes la reli« gion & fi tu remplis tes devoirs domef« tiques ». On lui découvrait enfin les yeux & le repas commençait.

Le foir on lui dénouait les cheveux en

[illegible], se découvrant la tête d'un voile [illegible] d'une guirlande. Et, malgré [illegible] résistance & les efforts, elle étoit [illegible] sur [illegible] le [illegible].

Les cérémonies funéraires des [illegible] [illegible] avec celles des autres peuples septentrionaux. On lavoit le cadavre, on le plaçoit sur un siège, on mangeoit autour de lui, on buvoit, on [illegible] avec une [illegible]. Le repas fini, les lamentations commençoient: on [illegible] tous les parens, &, pendant qu'on le portoit en terre, les cavaliers [illegible] autour de lui, [illegible] leurs [illegible] en [illegible] & [illegible] [illegible] de fait. On venoit de [illegible] dans la suite, on y dressoit un [illegible] de une cabane de [illegible]. La veuve [illegible] pendant quarante jours [illegible] & leur air la tombe. A [illegible] jours marqués, les amis, les parens célébroient la mémoire par un repas [illegible]; ils mangeoient sans proférer une parole, sans

ſe ſervir de couteaux, & jettaient ſous la table, pour le mort, quelques morceaux de chaque plat. Après le repas, le prêtre ſe levait, balayait lui-même la chambre, jettait du ſable en l'air pour chaſſer les ames, & leur diſait : « vous « avez bu, vous avez mangé ; retirez-« vous ». Alors les aſſiſtants commençaient à ſe parler ; les femmes prenaient le verre les premieres & portaient la ſanté des hommes, ceux-ci leur répondaient ; on s'embraſſait réciproquement ; la douleur, les regrets étaient bannis : ils faiſaient place à la joie, & bientôt à l'ivreſſe.

Fin du Tome premier.


Stanford University Libraries
3 6105 013 552 513

